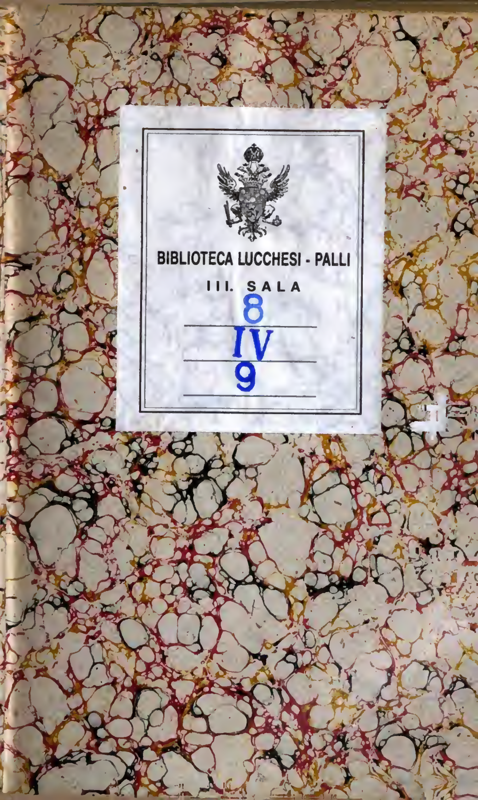

LI


· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·
Grande Sala O.S.
8 - IV - 9


BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI
III. SALA
8
IV
9

LE

MAUDIT

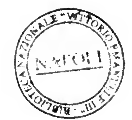
Brux. — Typ. de A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, r. Royale, 3, impasse du Parc.

LE MAUDIT

PAR

L'ABBÉ ***

NOUVELLE ÉDITION



TOME III



PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE, 15
Au coin de la rue Vivienne
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie, ÉDITEURS
A BRUXELLES, A LEIPZIG ET A LIVOURNE

1868

SIXIÈME PARTIE

UNE VICTIME DE L'INQUISITION A ROME

I

LA FRONTIÈRE

La route de Volscarcetta est assez bonne jusqu'à Valentano. Nos voyageurs marchaient bien : Julio avait le pied montagnard.

— Avec une autre éducation vous eussiez fait un bon contrebandier, disait Iacomo, qui ne connaissait rien de plus beau que ce métier d'aventures.

— Iacomo, dit tout bas Julio à son guide, voici l'ordre : si nous étions attaqués, sauvez ma sœur à tout prix, moi je me retrouverai toujours. Une fois à Volscarcetta, qu'elle m'attende. Soyez son soutien. J'ai foi en vous, Iacomo.

Quand ils arrivèrent près de Toscanella, le contrebandier prit, sur la gauche, un petit chemin détourné, pour éviter de traverser la ville où il

pouvait supposer qu'on avait envoyé des sbires. Ce ne fut qu'à deux kilomètres plus loin qu'ils rejoignirent la route de plus en plus difficile jusqu'à la frontière.

Ils longèrent quelque temps les pentes du mont Calvello. Ils n'avaient plus qu'à atteindre l'emplacement désert d'une ancienne ville étrusque, connue dans le pays sous le nom de Castro, après quoi la frontière était franchie, quand tout à coup, en avant des ruines et au fond d'un ravin, sortit devant eux, d'un fourré épais, une bande de quatre hommes masqués. Le contrebandier les vit et les reconnut pour des bandits de la pire espèce qui, depuis quelques mois, désolaient le pays de Corneto à Viterbe, sans que la police s'occupât de mettre à leurs trousses la gendarmerie pontificale. Le brave comprit le danger.

— Nous sommes perdus, dit-il à Julio, si nous manquons de cœur. Tenons-nous l'un contre l'autre et avançons. Restez derrière nous, mademoiselle.

Les bandits se mirent en rang de bataille et attendirent avec leurs carabines. Une double détonation partit des deux côtés. Un des bandits tomba mort. Iacomo, qui vit Julio chanceler, le soutint.

— Prenez mon révolver..... je suis blessé..... défendez ma sœur!

Iacomo, avec l'arme redoutable, continua un feu nourri; les trois bandits, devant cette résistance inattendue, prirent la fuite. A la première déto-

nation, le cheval qui portait Louise, effrayé, était parti au galop dans la direction de Volscarcetta.

— Iacomo, sauvez ma sœur!

Telle fut la dernière parole de Julio.

Une balle l'avait frappé au bras gauche. En ce moment un rayon de lune, sortant d'un nuage, vint éclairer la scène. Julio était tombé sur le talus du chemin. Une pâleur mortelle couvrait son visage. Iacomo chercha la blessure : le sang coulait à flots, il déchira la chemise de Julio fit une compresse et des bandages. Il alla prendre, à un petit ruisseau qui coulait au fond du ravin, un peu d'eau qu'il porta dans son feutre. Il en jeta quelques gouttes au visage de Julio, sans parvenir à lui faire reprendre les sens. Il lava soigneusement la plaie, l'étancha, mit les compresses et les bandages.

Lui-même avait reçu deux coups de feu, mais il sentait à peine ces légères blessures, l'une au front, qu'une balle avait effleuré, l'autre à la jambe gauche, qui ne se faisait connaître que par un peu de douleur. Iacomo ne se troublait pas pour si peu. Il avait bien des fois fait le coup de feu dans ces montagnes.

Cependant la position était embarrassante. Les habitations étaient très éloignées. Que faire dans la vaste solitude de Castro?

Le jour allait poindre. Il fallait attendre, veiller auprès du jeune Français qui, épuisé par le sang qu'il avait perdu, ne respirait que faiblement.

Peut-être quelque voyageur ou quelque contrebandier connu de Iacomo viendrait à passer.

Plus loin s'agitait dans d'horribles convulsions le bandit qu'une balle avait atteint mortellement.

Il y avait à peine une demi-heure que Iacomo avait terminé le pansement du blessé et qu'assis près de lui il cherchait, en lui frottant les mains, les tempes, la poitrine, à maintenir la chaleur et à ramener la vie, quand tout à coup le bruit d'hommes à cheval se fit entendre dans la direction qu'ils venaient de suivre.

Iacomo pensa que ce pouvait être les bandits qui revenaient en nombre. Il monta sur un tertre et alla se blottir sous un genévrier épais et rabougri qui le couvrit tout entier, comme d'un manteau de verdure impénétrable au regard. Personne n'eût deviné là un homme, tant l'arbuste était bas?

Mais Iacomo pouvait tout entendre et tout voir. C'était ce moment duquel un peintre inimitable de la nature a dit que, n'étant plus nuit, il n'était pas encore jour. Les premières lueurs de l'aurore se mêlaient aux pâles reflets de la lune. Il en résultait cette couleur indécise que nulle palette n'a essayé de rendre.

Les cavaliers qui approchaient bruyamment furent bientôt sur le lieu du combat.

— Ce sont des sbires, dit Iacomo, ils sont en nombre. Je ne puis rien pour ce malheureux jeune homme; je vais essayer de trouver au moins sa

maîtresse que le cheval a emmenée dans une bonne direction.

— Signor, un cadavre! dit un cavalier en uniforme de carabinier.

— C'est vrai, répondit un homme qui paraissait être le chef de la troupe, quoiqu'il n'eût aucun uniforme.

— Signor, encore un cadavre! dit un autre carabinier.

— On s'est battu ici, dit le chef. Ce sera un des exploits de Pietro Frappa. Il faudra pourtant bien que son Excellence Révérendissime Monseigneur le délégat s'occupe de cette bande infâme qui vole et assassine.

— Signor, c'est Pietro Frappa lui-même, je le reconnais.

— Tant pis, il y avait là matière plus tard à quelque bonne capture. Cet imbécile sera allé se faire tuer par quelque voyageur déterminé, quelque touriste qui n'a pas eu de patience..... Voyons l'autre.

En ce moment le chef s'approcha de Julio. Une lumière plus vive éclairait l'horizon; le visage du blessé, tourné vers l'orient, refléta cette lumière.

— C'est celui que nous cherchons! C'est notre Français, c'est lui. Mais où est sa sœur?

Et il donna des ordres pour que deux limiers continuassent à explorer la route de Volscarcetta.

Lui, avec les autres, descendit de cheval, s'approcha de Julio, lui tâta le pouls, vit qu'un pansement avait été fait.

— Ces honnêtes gens de bandits, comme ils sont charitables! Voyez, ils ont pansé sa plaie. Mais ce pauvre Pietro Frappa! Voyons donc s'il est bien mort.

— Bien trépassé, signor, mort sans avoir pu se confesser! Que Dieu ait son âme! C'était un brave, celui-là.

Pendant cette curieuse oraison funèbre, le chef, sortant un flacon d'eau-de-vie qu'il portait sous son vêtement de dessous, s'approcha de Julio, lui fit couler dans la bouche quelques gouttes de la liqueur, en frotta les tempes et lui en fit respirer.

L'action de ce cordial se fit bientôt sentir : la blessure de Julio avait été habilement pansée. Il revint à lui comme un homme qui sort d'un songe.

— Ma sœur!... Iacomo!... Où suis-je?... Qui êtes-vous?

— Nous sommes vos amis, monsieur Julio, et nous vous plaignons beaucoup. Ceux qui nous envoient ne veulent que le salut de votre âme. Il vaut mieux avoir affaire à eux qu'aux hommes de Pietro Frappa. Dans quel état ils vous ont mis, bon Dieu! Voyons, essayez de vous lever. Ah! c'est bien. Vous êtes jeune, monsieur l'abbé, il y a de la ressource; et d'ailleurs une blessure au bras ce n'est pas dangereux. Voyons, qu'on amène le cheval le plus doux. Essayez maintenant de monter.

— Ma sœur... mais ma sœur!

— Deux hommes sont allés la chercher. Ils vont vous la ramener sûrement. Ne vous troublez

de rien. Elle sera traitée avec tous les égards..... Vous autres, soulevez M. l'abbé, soyez toujours à ses côtés, en cas qu'il faiblisse. Allons à Viterbe, et d'abord au petit pas.

Puis, se tournant vers Julio d'un air magistral, le même homme ajouta :

— Vous aurez, toute la vie, un bien triste souvenir, monsieur l'abbé. Vous avez violé une clôture sainte, profané un sanctuaire de la Madone. Quel oubli de votre sacerdoce ! Ces choses-là se jugent sévèrement en Italie où l'on punit le sacrilége. Vous n'êtes pas ici en France.

Julio n'entendait que les sons vagues de cette stupide mercuriale. Il vivait assez pour se sentir à cheval, pour comprendre qu'il n'était plus avec le contrebandier, que sa chère Louise n'était pas à côté de lui sur la bonne bête de Iacomo. Il ne savait que cela. Une forte douleur lui arrachait de temps en temps un cri. C'est un bienfait de la nature, que l'activité de l'âme semble prendre son sommeil, quand une forte lésion atteint l'organisme. On oublie heureusement alors toute l'horreur d'une position. Il faut que le corps se cicatrise. La pensée énergique et capable de sentir reviendra avec la convalescence.

Julio arriva à Viterbe où quelques soins lui furent prodigués par les ordres du commissaire du saint-office. Le médecin déclara que la blessure n'offrait aucun danger et que, sous peu de jours, le prisonnier pourrait être dirigé sur Rome.

II

L'EXTATIQUE DE VITERBE

Le jour où le commissaire du saint-office appréhendait au corps Julio, il avait fait, par suite d'ordres sévères venus de Rome, une autre capture d'une importance capitale. Viterbe, comme beaucoup d'autres villes de l'Italie, possédait son illuminée, son extatique. Celle-ci, du nom de Laura Doni, n'était pas une femme vulgaire; son mysticisme ne ressemblait en rien à celui des femmes de ce genre qui se mettent toujours au service de l'opinion religieuse dominante et trouvent, dans le clergé et dans la politique romaine, la consécration extérieure de leur mission. Presque toujours quelque ordre religieux s'empare de ces femmes, les prône et s'en sert pour être prôné par elles à son tour. Il y a peu de temps, les Jésuites en exploitèrent une de ce genre qui disait tout haut mer-

veille des bons Pères et leur envoyait toujours ceux qui venaient la consulter.

Laura Doni, qui avait des visions, des révélations et qui conversait familièrement avec son ange gardien, était d'un caractère à ne pas être facilement dominée. Ses prophéties, fort singulières, avaient tellement de retentissement qu'elles étaient parvenues jusqu'à Paris où, dans un certain monde religieux mais excentrique, elles avaient pu obtenir quelque créance.

Voici quelles étaient les doctrines prêchées publiquement à Viterbe par l'extatique, devant les nombreux visiteurs attirés par ses crises somnambuliques.

Le règne de Marie allait commencer. Ce n'était pas en vain que Pie IX l'avait déclarée *conçue sans péché*. Selon l'extatique, cela était vrai, et c'était la proclamation de ce dogme qui devait sauver le catholicisme. Mais, chose bizarre, et c'est là ce qui avait attiré sur Laura Doni les foudres du saint-office, elle prétendait que ce serait par la chute du pouvoir temporel des papes que l'Église serait restaurée dans son antique splendeur. Elle faisait des commentaires éloquents, sublimes même, sur le *Magnificat*. Le *Deposuit potentes* était pour elle le signe évident de la chute de la puissance royale des papes. Pie IX devait être le dernier roi et le premier pontife humble qui allait prendre sur sa tête la douloureuse couronne du crucifié. C'était le sens de ce mot : *Exaltavit humiles.*

Tout cela faisait un amalgame de mysticisme et de politique assez bizarre. On essaya de mille manières d'exercer quelque influence sur Laura Doni. On lui promit monts et merveilles, si elle voulait soutenir la nécessité du pouvoir temporel pour l'indépendance spirituelle de la papauté. Elle repoussa toutes les offres, envoya promener les agents d'Antonelli, venus exprès à Viterbe pour la gagner, et mit presque à la porte de sa chambre le délégat qui lui faisait de fréquentes visites, espérant par là triompher d'elle en flattant son orgueil.

Se drapant dans sa fierté de Romaine, elle déclara qu'elle ne mentirait point au Saint-Esprit, et ne vendrait pas sa conscience; et dès ce jour elle se mit à prophétiser, plus nettement encore, la chute prochaine du pouvoir temporel du pape. Son influence commençait à devenir dangereuse; les libéraux italiens mettaient à profit ses prédictions pour exciter les esprits et les entretenir dans la pensée que Rome allait, au premier moment, devenir la capitale du nouveau royaume d'Italie. Le délégat fit contre elle un rapport terrible. Comme elle était riche et appartenait à une famille puissante du pays, on ne trouva rien de mieux que de faire de ces prophéties une affaire grave relevant de l'inquisition, pour qu'elle fût soustraite à la juridiction ordinaire et soumise à un tribunal qui commence par mettre en prison et juge ensuite quand la mémoire lui en vient.

Le pauvre abbé et la fière prophétesse furent

placés l'un près de l'autre dans le chétif corricolo qui devait les mener à Rome. Quatre sbires du saint-office, deux devant, deux derrière, étaient là pour prévenir toute évasion. Julio n'y songeait pas. L'extatique était folle de rage.

— Les misérables! disait-elle, ils tomberont. O ma douce mère! ton règne va commencer sur la terre. Plus de César dans l'Église de Dieu!

Et se dressant de toute sa hauteur sur le corricolo, Laura Doni, relevant d'une main le voile qui la couvrait et étendant l'autre dans la direction de Rome, ressemblait, avec sa figure pâle d'ascétique, à ces statues du moyen âge, aux contours amaigris, laissant à peine deviner la forme de la femme sous les plis de leurs draperies.

— Non, plus de César, s'écriait-elle, pas plus de César prêtre du Christ, que de César païen! Marie, Marie Immaculée! tu as enfin mis le pied sur la tête du serpent, et les nations inclinées devant toi vont applaudir à ton triomphe. Et pour vous, ô femmes, mes sœurs, l'ère de la liberté est arrivée! Par vous s'accompliront de grandes choses. Vous régnerez avec Marie et par Marie. L'Église jusqu'à présent a représenté la force brutale qui est l'homme; elle va représenter la force de l'amour qui est la femme, ayant pour type Marie Immaculée. O pontife, ne cherche pas à rassembler les débris de la triple couronne que les révolutions ont déjà brisée! Car ton véritable règne va commencer. Tu seras le roi absolu des âmes. Ton infaillibilité

sera le grand dogme des peuples chrétiens, mais il faut que le *deposuit potentes* s'accomplisse. Plus de premiers dans l'Église du Christ! plus d'infériorité dégradante pour la femme régénérée par Marie Immaculée! Elle aussi doit participer au sacerdoce, car elle est plus pure que l'homme : elle sait mieux aimer. Et c'est parce que toi, Pie IX, tu as proclamé le grand dogme, qu'il te sera donné de descendre humilié de ce trône temporel élevé par la main des hommes, *deposuit potentes de sede*, pour te relever glorieux, chef de l'Église nouvelle, *et exaltavit humiles!*

Une des plus tristes aberrations, je dirai presque la honte du sacerdoce catholique du XIXe siècle, a été de favoriser, avec une intention en apparence louable, l'effrayant développement que le mysticisme a pris au sein du monde religieux. Dans les grandes crises sociales, l'esprit de prophétie, qui est dans l'humanité, se développe; les économistes, les publicistes pressentent l'émancipation sociale. Au milieu du monde mystique, la prophétie se produit au nom des forces surnaturelles. C'est Dieu qui apparaît, c'est la Vierge, ce sont les anges familiers. Tout cela se fait de bonne foi. On se trompe, dans la société non croyante, quand on accuse ces extatiques et ces prophètes d'être des charlatans et des imposteurs; rien n'est plus candide que ces natures à révélations. Presque toujours ce sont de saintes filles maladives, vivant dans le cloître ou dans une vie simple et austère.

On ne se doute pas de la quantité de personnes qui ont prédit : les plus populaires sont les enfants de la Salette, la jeune fille de Lourdes. Peu de religieuses qui n'aient leurs visions. — Nous parlons de celles qui appartiennent aux ordres contemplatifs, les sœurs de charité n'ont pas le temps d'avoir des visions. — Tout cela court, se répand dans le monde, se commente. La contagion prend les cerveaux surexcités par des lectures mystiques. On s'exalte, et le mal se développe dans des proportions effrayantes.

L'idée dominante de toutes les prophéties, mises en circulation depuis près d'un siècle, car le mal date de loin, est celle-ci : Paris sera brûlé. Et cette prophétie sourit particulièrement aux esprits égarés par le mysticisme. C'est celle qui est l'objet de leur plus vive croyance. Quelques-uns ont révoqué en doute le retour de Louis XVII annoncé par Martin de Gallardon; d'autres, avec une hardiesse digne d'un libre penseur, croient que, malgré ce qu'ont pu en dire les enfants de la Salette, Pie IX ne sera pas crucifié par les partisans de l'unité italienne, mais tous sont d'accord pour répéter avec leurs prophètes et leurs prophétesses : PARIS SERA BRULÉ!... Paris, le cœur de l'humanité par ses saintes et généreuses aspirations; Paris qui aime les hommes et qui est le Christ vivant et émancipateur du monde : ces langues blasphématrices lui jettent l'anathème comme à l'ignoble Babylone! Elles ne voient que la boue

qui souille la chaussure de la cité reine, elles ne voient pas l'auréole divine qui entoure son front.

Non, elle ne périra pas cette ville où boût le génie de toutes les grandes choses! non, elle ne périra pas! Heureusement même pour vous, car, si elle périssait, elle ensevelirait sous ses ruines, avec l'incrédulité dont vous lui faites reproche, sans penser que vous l'avez provoquée par vos fautes, et son ardent apostolat pour la liberté humaine qui vous épouvante, et cette initiative des œuvres religieuses qui part d'elle et que Rome accepte, mais qu'elle n'enfante pas. Paris est encore plus Rome que Rome elle-même. C'est dans son sein que fermente la séve qui doit faire refleurir l'idée chrétienne. Allez! En lui vouant votre haine, en lui jetant vos clameurs sinistres, c'est le catholicisme même que vous souillez. Le retrouveriez-vous sous les débris et sous les cendres de la ville que vous maudissez?

III

L'ENTRÉE A ROME

C'était le 22 novembre 1860. Le soir, le Corso était encombré de monde ; des groupes étaient formés à la place del Popolo et sur plusieurs autres points de la ville papale, au Campo Vaccino, sur le pont du château Saint-Ange. L'aristocratie romaine, selon son habitude séculaire, allait en équipage au Monte Pincio. Les artistes, les flaneurs romains, les femmes qui aiment à se montrer, suivaient les rampes douces qui conduisent à cette délicieuse promenade d'où la vue embrasse Rome tout entière. Des officiers français de l'armée d'occupation se mêlaient à la foule ; le pacifique pioupiou se promenait aussi, jamais seul, mais par groupes de deux ou trois hommes. Les Romains, pour prouver la satisfaction qu'ils ressentent de la

protection accordée par la France au gouvernement pontifical, sous lequel ils ont le bonheur de vivre, avaient pris l'habitude de jouer prestement du couteau dans le flanc de tout soldat français qu'ils trouvaient seul dans les quartiers isolés, si communs à Rome. Une consigne sévère défend maintenant aux soldats de sortir seuls.

Il y avait ce jour-là une émotion singulière dans la ville. Ce n'était pas une émeute, rien même qui y ressemblât. Le comité patriotique avait, le jour même, publié une de ses proclamations. Quelques-unes avaient été affichées hardiment, en plein jour, sur les murailles, et l'on en voyait encore les fragments que la police avait laissés aux piliers des balustrades du long escalier qui conduit *alla trinita del Monte* et sur les pilastres des églises et des monuments publics.

On parlait beaucoup de cette proclamation dont l'effet avait été électrique, et qui, tout en recommandant une grande prudence, engageait les Romains à se tenir prêts pour un grand coup. Aucune de ces espérances ne devait se réaliser. Seulement la patience des Romains ne s'est pas démentie un moment, et si l'heure de la délivrance n'a pas sonné pour eux, ils ont la gloire de n'avoir pas provoqué d'inutiles secousses, et de garder pour de meilleurs jours les aspirations de leur patriotisme.

Dans les dernières années où l'Italie a demandé Rome sa grande capitale, et l'a attendue de la

diplomatie avec de fiévreuses anxiétés, une admirable discipline a été gardée par ce peuple esclave. La voix du comité a été entendue, chaque fois, comme celle de la patrie parlant elle-même. Pas un conflit sérieux n'est venu compromettre ni donner un prétexte à des rigueurs.

Le mauvais corricolo qui portait Julio et la prophétesse de Viterbe entra dans Rome par la porte del Popolo, et prit la direction de la prison du saint-office.

Quand les divers groupes de curieux qui se tenaient sur la place virent les deux prisonniers sévèrement escortés, il y eut un moment de vive curiosité mêlée d'inquiétude.

— Ce sont probablement quelques prévenus politiques, disaient les uns.

D'autres, en jugeant des prisonniers par les sbires qui entouraient leur escorte, pensaient quo la bonne police venait de capturer deux scélérats de premier ordre.

Comme le char allait au pas, un homme du peuple qui connaissait le vetturino, s'approcha de lui :

— Quels sont ces gens?

— Des prisonniers du saint-office.

— Madona mia! répondit le Romain, en jetant un regard de douce commisération sur la figure pâle mais calme de Julio.

Ce mot : *il Sant-Officio* se répéta de bouche en bouche sur tout le chemin suivi par le char. Il y eut un sentiment général de compassion.

Les groupes de curieux devinrent plus nombreux, à mesure qu'on s'approchait de la prison. La rue où elle se trouve était presque encombrée, quand les sbires aidèrent Julio et la prophétesse à descendre. La grande figure ascétique de Laura Doni avait quelque chose de terrible : c'était comme le génie vengeur des erreurs et des crimes de la royauté des pontifes depuis tant de siècles, qui venait à Rome tenant en main le vase de la colère divine et venant dire à l'infortuné Pie IX, le représentant des papes-rois : Tu vas être jugé pour eux : *Mane, Thecel, Phares.*

Quelque chose semblait dire au peuple que cette femme n'était point une coupable; elle avait l'attitude d'une libératrice. Elle franchit avec une suprême majesté le seuil de la prison. Julio semblait un ange de paix qui venait dire à Rome : Les jours de salut approchent; je suis un précurseur.

Le peuple eût pu crier *hosanna* à ce nouveau fils de David.

Quand les lourdes portes furent tombées sur les deux victimes, la foule s'écoula tristement.

— On ne sort pas de là, disait-on.

Quelques Romains de la classe lettrée murmuraient ce vers du Dante :

Lasciate ogni speranza, voi, che 'ntrate.

Mais une forte voix s'éleva du dernier groupe :

— L'heure de votre délivrance n'est pas loin !

Le directeur des prisons inscrivit sur son registre d'entrée les noms, prénoms et qualités de Julio. A côté de cet homme au visage sinistre, était un jeune laïque dont la physionomie à la fois narquoise et féline n'était pas faite pour inspirer la confiance. Quand les formalités furent remplies, au moment où le geôlier allait conduire Julio au sombre cachot qui l'attendait, ce jeune homme s'approcha et dit au martyr d'une voix railleuse :

— Vous avez fait un bon voyage, monsieur l'abbé?

Julio le regarda : c'était le mouchard qui, sous le nom de l'abbé Denis, avait suivi le malheureux prêtre.

— Que Dieu vous pardonne! lui dit Julio.

— Allons donc! je fais mon état. Je voulais vous conduire ici de suite; cela m'aurait évité des courses diablement fatigantes, surtout celle de la nuit où je vous ai happé sur la frontière, tout ensanglanté par les balles de Pietro Frappa. Mais tout cela, je l'espère, me sera bien payé. Adieu, monsieur l'abbé, croyez-moi, n'écrivez plus contre les Jésuites.

IV

LES PRISONS DE L'INQUISITION

Lorsque l'étranger visite Rome, et qu'il s'est bien rendu compte de cette magnifique place circulaire, ornée de hauts portiques, qui s'étend devant Saint-Pierre de Rome, il ne soupçonne guère que cette brillante colonnade voile aux regards un quartier bas, sombre, plein de masures, percé de rues tortueuses et mal pavées. Si vous vous rendez en voiture au Vatican, le cocher vous conduit par la principale de ces rues qui longe sur la gauche la colonnade circulaire, passe ensuite entre les hautes murailles d'un petit *campo-santo* fait à l'imitation de celui de Pise, et comme lui composé de terre de Palestine, et un grand édifice dont la façade noire percée de fenêtres étroites, où le soleil ne pénètre jamais, vous laisse hésiter pour dire si

vous avez devant vous quelque maison de pénitence austère, une prison, un hospice de lépreux. C'est quelque chose de tout cela, c'est le palais du Saint-Office.

Quand la révolution de Rome se fit, et que la république y fut proclamée sous ses triumvirs, le peuple se porta vers cet édifice objet de terreurs. C'était une autre prise de la Bastille, comme signification sociale. Le peuple symbolise toujours ses idées; la Bastille lui disait le bon plaisir des rois servi, par des cachots, en dehors de toute justice, où l'accusé pût se défendre; le saint-office disait aux Romains le bon plaisir du sacerdoce devenu roi, qui ne souffre pas de contradiction aux doctrines qu'il énonce, et devance la justice de Dieu dans une autre vie, sur ceux qui se rendent coupables d'un délit quelconque touchant aux choses saintes. Le peuple de Rome ne demanda pas la démolition du château Saint-Ange : c'est un monument colossal de la Rome antique, le môle d'Adrien. Il respecta la forteresse des papes et alla effondrer les cachots de l'Inquisition.

Il y trouva peu de prisonniers : mais dans l'un des cachots était un cadavre. Il gisait là depuis longtemps, oublié par l'incurie de l'administration du saint-office, ou, ce qu'on n'ose pas croire, condamné par quelque vengeance d'inquisiteur à mourir de faim.

Ce cadavre oublié là est sans doute quelque chose d'horrible; mais ce n'est qu'un fait isolé.

Depuis le pontificat de Pie IX, les rigueurs de l'inquisition étaient à peu près nulles. Mais le pontife n'a pas eu le courage de supprimer ce hideux tribunal.

Tout le monde a lu les effrayantes descriptions des cachots *della Santa Inquisitione*, tels que le peuple de Rome les trouva en 1848. Des squelettes enchaînés, d'autres jonchant la terre; des corps enterrés dans la chaux jusqu'aux épaules, révélant le plus horrible des supplices; des salles remplies d'instruments de tortures; des cachots dans les égouts où jadis de malheureuses victimes, à moitié enfouies dans la fange, recevaient le pain nécessaire pour prolonger leur agonie; et une infinité d'autres détails non moins navrants.

Quelques-uns des auteurs de ces lamentables narrations se demandent comment la justice du peuple n'a pas détruit jusqu'aux derniers vestiges de cet infâme palais. Pour nous, nous ne le regrettons pas. Nous voudrions, au contraire, que tout y eût été scrupuleusement conservé; et les cadavres desséchés, et les instruments de tortures, et l'humus humain des souterrains, et cette cour de cent mètres de long où l'on brûlait en secret, n'osant plus brûler sur la place publique. Nous voudrions que cela subsistât, que ce fût une espèce de musée sombre, ouvert à tous, où l'on pourrait constater ce qu'a été le fanatisme religieux, pendant des siècles, et ce qu'il pourrait être encore, si quelque moine exalté montait sur le trône ponti-

fical. Car, il faut le dire, ce sont les moines qui ont introduit dans l'Église les abus et les crimes. Le monachisme, qu'on le sache bien, ne vient pas du Christ, il ne tient pas à l'essence de l'Église, il n'en est qu'un accident, une superfétation plus ou moins hideuse, mais toujours nuisible. C'est le monachisme qui a provoqué tous les excès de l'intolérance religieuse. Et si l'on fouille attentivement dans l'histoire, on peut se convaincre que le clergé séculier n'a guère eu à se reprocher, pendant ces époques désastreuses de persécutions sanglantes, que de s'être laissé entraîner par les moines et de leur avoir abandonné trop facilement ses droits. Si le pape Pie V a dit que *la clémence consistait dans l'impitoyable punition des hérétiques*, c'est que Pie V, avant d'être pape, avait été moine et moine de l'ordre de Saint-Dominique, de cet ordre terrible auquel l'inquisition avait été confiée. Si Pie IX, livré à lui-même, s'est montré le plus tolérant des hommes; si la douceur de son caractère l'éloigne toujours de toute mesure violente; c'est que ses épaules n'ont jamais été souillées d'un froc monacal.

Julio serait allé prendre place dans un des affreux cachots du palais de l'Inquisition si, après l'expédition de Rome, le local à demi dévasté du *Saint Office* avec ses vastes dépendances, n'eût pas paru au général français, par sa proximité du Vatican et du château Saint-Ange, parfaitement placé pour une caserne d'infanterie française.

Que de bizarreries dans les choses humaines! Au moment où vous lisez ces pages un drapeau tricolore français flotte au dessus de la porte sombre et basse du Saint Office. Une guérite est à gauche de la porte, un paisible Normand, un bon gars poitevin ou un joyeux Gascon monte paisiblement sa garde devant le guichet terrible, qui ne s'ouvrait jamais que pour engouffrer une victime.

Touristes, qui visitez tant de curiosités à Rome, allez donc à la caserne française, derrière la colonade circulaire de la place Saint-Pierre : demandez à visiter les cachots; on doit y sentir encore l'odeur des cadavres.

A la restauration de Pie IX, après le retour de Gaëte, la sacrée congrégation se fit construire à la hâte une maison provisoire avec quelques cellules étroites et basses, dans l'espérance qu'au départ prochain des Français, une fois le trône du souverain pontife consolidé, elle irait reprendre son antique *Palazzo.*

L'inquisition à Rome en est au provisoire! comme autre chose hélas! comme la tiare ellemême. Elle vit de cette maigre espérance que la diplomatie a baptisée d'un nom bizarre, le *statu quo.*

Telle est la condition fatale des institutions qui meurent de décomposition sénile; elles se cramponnent aux routines de leur passé avec plus de tenacité encore que dans l'état de leur ancienne prospérité. Elles en observent les formes avec le

même scrupule. Il y a, à l'heure présente, un préfet du saint office, qui est un excellentissime cardinal; un garde des sceaux du saint office; un commissaire général, qui est toujours un Père dominicain; un assesseur, qui est un prélat et de plus un camérier d'honneur de Sa Sainteté; des consulteurs du saint office, qui appartiennent à différents ordres religieux; des officiers et des ministres; et tout cela organisé et fonctionnant comme au bon vieux temps, moins les bûchers, pour la plus grande gloire de Dieu et du saint siége. La sacrée congrégation se réunit trois fois la semaine: le lundi, au palais du Saint Office, où se trouvent le Père commissaire général et les consulteurs; le mercredi, au couvent de *Santa-Maria sopra Minerva* des Pères dominicains, et le jeudi, devant le pape « pour les causes et matières d'inquisition et d'hérésie », où se trouvent des cardinaux, plus ou moins, selon qu'ils sont députés par Sa Sainteté, avec bon nombre de prélats, de Pères théologiens de divers ordres et tous avec le titre de consulteurs du saint office. Julio et Laura Doni furent jetés chacun dans leur petit cabanon, comme chose très utile au pontificat de Pie IX et au salut de l'Église. Une information juridique fut commencée contre les deux nouveaux justiciables du saint office.

L'assesseur, qui a la charge de rapporter les causes, se rendit officiellement à la prison et fit comparaître Julio.

Il rédigea un interminable interrogatoire portant sur les quatre accusations suivantes :

La première, d'avoir, lui, Julio de la Clavière, prêtre du diocèse de T., sciemment et avec préméditation, violé la clôture du chœur des révérendes dames bénédictines de Notre-Dame de Forcassi ; ce qui est contraire aux droits et priviléges de l'ordre et congrégation de Saint-Benoît, et prohibé sévèrement par les canons.

Le deuxième, d'avoir perpétré ledit viol d'un lieu saint, à l'aide d'effraction violente, ce qui entraîne la peine des galères.

Le troisième, d'avoir perpétré ledit crime pendant la fonction sainte et dans une église où étaient rassemblés les fidèles, ce qui a été un horrible scandale.

Le quatrième, d'avoir, lui prêtre susdit, écrit un libelle diffamatoire contre la sainte Compagnie de Jésus, ordre spécialement dévoué au saint siége et approuvé solennellement par les souverains pontifes ; d'avoir, par un procédé de faussaire, attribué à un cardinal de l'Église romaine un livre intitulé : *Testament religieux*, livre plein de propositions malsonnantes, sentant l'hérésie et offensant les oreilles pies.

Le rapport de l'assesseur, quand il se faisait, avait pour base cet interrogatoire. De comparution devant le juge, pas ; de témoins à charge ou à décharge, pas ; de défenseur, pas ; de jugement, quelquefois, quand il y avait un intérêt de publi-

cité. Alors la sentence était affichée aux portes des principales églises de Rome. La peine, quelque chose comme dix ans, douze ans de prison, selon que l'accusé, plus ou moins misérable et dépourvu de patrons, n'avait rien à dépenser pour éviter un jugement.

Julio répondit simplement, brièvement, dignement, à toutes les questions du signor assesseur.

— Signez l'interrogatoire.

— Je ne signe rien.

Telle fut la première et la dernière scène de cette singulière justice. Julio serait resté là de longues années, sans que ni préfet du saint office, ni Père commissaire général, ni assesseur, ni consulteurs songeassent le moins du monde à ce prêtre. Les ministres du saint office ont à forfait leurs prisonniers : ce sont pour eux des pensionnaires. Ils trouveraient extraordinaire qu'on vînt déranger leur petite spéculation. La porte se referma sur Julio.

Nous avons oublié de décrire sa cellule.

Dix pieds de muraille en longueur, six pieds en largeur, une porte unique sans fenêtre avec un petit guichet, muni d'une grille de fer, pour donner quelque peu de lumière; un grabat, un petit banc, une petite table, un vase de terre abject, et sous les pieds le sol nu. Aussi, pourquoi cet homme n'avait-il pas suivi les voies battues? Pourquoi avait-il songé à des idées de réforme dans le catholicisme? Pourquoi avait-il osé toucher de la main l'arche sainte de l'Église, la Compagnie de

Jésus? Pourquoi, comme tant d'autres, n'était-il pas avec la foule sacerdotale, avec le grand nombre, acclamant la puissance temporelle du pape, vantant le zèle et la sainteté des bons Pères, caressant l'omnipotence épiscopale? Au lieu du *carcere duro*, il serait maintenant assis sur une causeuse dans le salon d'un archevêché, aimé, choyé, applaudi, gravissant jour par jour la route des honneurs de l'Église, bientôt vicaire général, bientôt évêque, bientôt cardinal. Ces hautes intelligences, ces penseurs, ont bien peu de tact.

Julio était un maladroit.

Reste là, maintenant, vil rebut du sacerdoce, le dernier de la race des Jean Huss et de tous ces suppliciés qui s'étaient permis de parler avec peu de respect de la Rome papale! Si ton gardien oublie, pendant quelques jours, de te jeter ton pain noir, tu mourras dans les tortures indicibles de la faim. Tu arriveras à l'agonie après avoir dévoré tes poings de douleur. Nul ne s'occupera de ton cadavre. On n'aura pas même songé à purifier ton cachot pour y jeter une autre victime qui devra vivre à côté de tes chairs en pourriture!...

V

LANS-LE-BOURG

Quand vous quittez la haute Italie pour rentrer en France, en franchissant les limites du riche bassin du Pô, une immense chaîne de montagnes se dresse devant vous. Ce sont les Alpes occidentales. L'époque où elles ont été émergées d'un bassin calcaire, qui en occupait la surface, est une de celles où ce globe a éprouvé l'une de ses plus effrayantes commotions. Le soulèvement Alpin, dont les Pyrénées, quoique soulevées elles-mêmes à une époque plus reculée, semblent être un prolongement, divise l'Europe en deux versants, dont le plus étendu, celui du septentrion et de l'occident, tranche, sous tous les points de vue du climat, des instincts et des mœurs, avec le versant méridional et occidental. En deçà des Alpes, c'est

l'Europe proprement dite; au delà, trois immenses presqu'îles, Grèce, Italie, Espagne, vous donnent le monde latin et le monde grec. Tout ceci est plutôt de l'Orient que de l'Europe. L'olivier, l'oranger, le palmier disent l'Orient.

Pour franchir cette muraille, que vous apercevez en revenant de Rome des hauteurs de l'Apennin, entre Florence et Bologne, vous avez deux grandes routes tracées avec beaucoup d'art aux flancs de la masse alpine: celle du Mont-Cenis, qui vous jette en Savoie, et celle du Simplon, qui vous mène en Suisse. L'Italie en est encore à ses délicieux jours d'automne, vous pouvez cueillir l'orange dans les champs de Motodi Gaëta, à l'entrée de cette *Campanie*, où se perdit Annibal, et des neiges entassées couvrent de leur blanc linceul les cimes gigantesques des Alpes. Et ce n'est pas pendant quelques heures seulement, comme dans les cols pyrénéens, que vous avez à lutter contre la neige et contre l'âpreté du froid; mais pendant une longue journée. Heureux encore que les immenses lacets faits par la route ne disparaissent pas sous des amas de neige d'une grande puissance, et que vos guides ne s'égarent pas.

Si vous avez pour vous toutes ces chances, après une journée d'une incroyable fatigue, où le moindre danger est de mourir de froid, la première petite ville que vous rencontrez sur le versant français est Lans-le-Bourg. Une grande auberge, où de vastes cheminées vous offrent un feu d'enfer, vous

paraît somptueuse comme l'hôtel du Louvre; et ne plus être dans cette température où votre souffle se glaçait à vos lèvres, même dans une voiture bien close, vous semble une descente aux îles Fortunées.

Nous sommes donc à Lans-le-Bourg.

Une modeste église est au milieu du gros village alpin que nous avons appelé ville, nous ne savons pourquoi. Un prêtre est à l'autel. C'est un homme grand, fort, aux traits énergiques déjà contractés par quelques rides, indice de la souffrance. Une cicatrice, récemment fermée, sillonne son front. On pourrait le croire quelque soldat de Crimée, rentré dans la Savoie, allant demander aux paisibles travaux du sanctuaire un doux repos après ses campagnes. Sa voix est mâle et sonore. Elle a des intonations musicales qui lui donnent un charme particulier. Ses mouvements sont vifs, sans lui rien faire perdre de la gravité de ses fonctions saintes. Il va rapidement dans les cérémonies; il dit la messe militairement. Bientôt il donne sa bénédiction à cinq ou six fidèles, groupés près de la balustrade, et se retire dans la sacristie.

L'église est froide, mais un poêle entretient à la sacristie une douce chaleur. Le prêtre quitte les vêtements sacerdotaux, s'agenouille devant un prie-Dieu, lit quelques prières d'action de grâce imprimées sur un large carton, placé devant ses yeux, et bientôt se lève.

Le sacristain est là.

— Y a-t-il aujourd'hui quelques malades à visiter?

— Je n'en connais pas qui soit en danger, monsieur le vicaire : seulement une étrangère, descendue à l'*Hôtel de la Poste* depuis deux jours et venant d'Italie, est extrêmement souffrante. Le passage du Mont-Cenis a été terrible pour elle et pour le voiturin qui l'a conduite. Ils ont manqué rester dans les neiges.

— Cela suffit.

Et le même jour, dans l'après-midi, M. le vicaire de Lans-le-Bourg s'acheminait, enveloppé d'une large douillette bien ouatée, vers l'*Hôtel de la Poste*.

Une des servantes de l'auberge était allée demander à l'étrangère malade, si elle pourrait recevoir la visite de M. le vicaire. Sa réponse avait été affirmative.

Le vicaire se présenta avec aisance et avec cet air de sympathie douce qui fait tant de bien aux malades. Une figure souriante d'un médecin ou d'un prêtre amène, presque toujours, un soulagement instantané.

L'étrangère, notre lecteur s'en doute, n'est autre que Louise.

Emportée assez loin, sur la route de Volscarcetta, par la bête vigoureuse de Iacomo, elle était arrivée enfin sur le territoire toscan, mortellement inquiète sur le sort de son frère. Iacomo était sorti de sa cachette de verdure, après avoir été témoin de l'enlèvement de Julio par les sbires de l'inqui-

sition. Il ne douta pas que le jeune Français, une fois entre de telles mains, n'expiât par une prison perpétuelle son équipée de Notre-Dame de Forcassi. L'affaire capitale pour lui était de retrouver sa bête et de conduire, comme il l'avait promis à Julio, la jeune fille hors des limites de l'État pontifical. Il avait pris d'un pas rapide la route de Volscarcetta, et, en suivant des traces, imperceptibles pour d'autres yeux que ceux d'un contrebandier, il était arrivé, peu de temps après Louise, dans le village frontière.

Il avait fallu dire la triste vérité à la pauvre sœur. Iacomo enfin avait compris que le jeune couple n'était pas ce qu'il avait cru d'abord; mais bien deux victimes poursuivies par des haines implacables. Iacomo, payé largement par Louise, du service qu'il lui avait rendu avec tant de courage, s'était attaché à elle et lui avait donné, dans cette triste circonstance, tous les conseils que son expérience pouvait lui suggérer.

Il lui avait dit :

— Votre présence dans les États romains est inutile, même nuisible : car on pourrait très bien s'emparer de votre personne, sous prétexte de connaître comment et de quelle manière vous vous trouviez chez les Bénédictines de Forcassi, et quels engagements pouvaient vous lier à elles. Or, dans ce bienheureux pays, une enquête peut durer dix ans. Souvent même on oublie et le prisonnier et son crime ou son prétendu crime. Retournez

donc en France. Votre frère est entre les mains du saint office et c'est quelque chose de terrible que le saint office. Il faut une bien puissante intervention pour être retiré de là. Cherchez quelque protection à Paris. Faites réclamer votre frère par le gouvernement. Allez vous-même jusqu'à l'empereur, s'il le faut.

Louise avait compris la sagesse de ces conseils. Il ne s'agissait pas de se perdre avec son frère, il fallait le sauver. Le cœur brisé par une immense douleur, elle était partie de la frontière toscane et s'était rendue par Florence et Turin au Mont-Cenis, espérant de là être bientôt à Lyon et gagner Paris où elle travaillerait à faire élargir son frère.

Le passage du Mont-Cenis avait été d'une difficulté extrême. La voiture qui la conduisait s'était perdue dans les neiges, Louise avait été retirée, évanouie et demi glacée, par les religieux de l'hospice où elle avait passé deux heures au milieu de soins empressés. La voiture cependant, quoiqu'à demi fracassée, avait pu reprendre la route et arriver à Lans-le-Bourg; mais tant de fatigues, et surtout de secousses morales, avaient fortement ébranlé l'organisme délicat de Louise. Quelques jours l'avaient défigurée et vieillie. L'isolement, l'abandon, d'affreuses incertitudes, le désespoir presque, dévoraient cette âme; et le corps, trop faible, ne résistait pas aux souffrances intérieures.

Accoutumé à juger les malades, le vicaire de Lans-le-Bourg reconnut, d'un premier coup d'œil,

que l'état de l'étrangère ne présentait aucune gravité; mais que le moral avait besoin d'être relevé fortement.

Il ne parla à la malade ni de confession ni de derniers sacrements ; il l'encouragea à supporter des souffrances momentanées, qu'un peu de repos calmerait, et à remercier cette douce Providence qui semble nous tenir par la main au milieu des dangers, et qui a des desseins inconnus sur toutes choses.

Ces bonnes paroles gagnèrent la confiance de Louise. Elle comprit qu'elle avait affaire à un homme de cœur.

— Monsieur l'abbé, lui dit-elle, j'aurais bien besoin de vos conseils : je me trouve dans une position si difficile!

Et elle lui raconta, aussi brièvement que possible, l'arrestation de son frère, sa fuite à elle hors du territoire pontifical, son dessein de se rendre à Paris afin de chercher des protections.

Pendant ce récit, le visage du vicaire s'était vivement coloré; il avait saisi avec avidité les moindres détails. D'une voix presque tremblante, il hasarda cette parole.

— Ne seriez-vous pas de T.?

— Oui, monsieur.

— Vous êtes la sœur de M. Julio de la Clavière, curé de Saint-Aventin?

— Oui, monsieur. Connaîtriez-vous mon frère?

— Je lui dois la vie, mademoiselle. Je suis un

ancien curé de la vallée du Lys. Votre frère est mon bienfaiteur. Ma bourse, mon cœur, lui appartiennent : disposez de moi.

— Vous aviez raison, monsieur : la Providence a ses desseins dans les choses humaines ; elle m'a conduite auprès d'un ami de mon frère. Vous relevez mon courage : cet appui qui me manquait, je sens que je l'ai trouvé en vous : je ne marcherai pas seule dans la voie difficile où je suis engagée ; vous sauverez le frère et la sœur.

— Je ferai pour cela tous mes efforts. Pendant que vous irez à Paris solliciter chaudement, auprès du gouvernement français, pour qu'il demande l'élargissement de votre frère, je me rendrai directement à Rome, et je verrai s'il n'y a pas moyen d'arracher ce pauvre ami des griffes du saint office. L'Inquisition sera bien habile si je ne réussis pas à lui jouer quelque tour. J'ai, dans un recoin de mon secrétaire, des valeurs pour quelques milliers de francs. Cela me vient d'un oncle qui, vraiment, ne pouvait pas mourir plus à propos. Je changerai cela en une clef d'or ; et, à Rome, avec cette clef on ouvre jusqu'aux portes du Vatican.

Louise leva les yeux au ciel et tendit une main au généreux vicaire.

Quelques jours après, la fièvre avait disparu : Louise était assez forte pour entreprendre le voyage de Paris. Loubère franchissait les Alpes, traversait rapidement Turin, Florence, et arrivait à Rome.

VI

LOUBÈRE AU GÈSU

En arrivant à Rome, Loubère, quoique la franchise même, incapable par conséquent de jouer un rôle de dissimulation et d'hypocrisie, avait pourtant compris que, pour atteindre son but, il avait besoin d'une extrême prudence. Son œuvre était difficile. Il lui fallait, avant toutes choses, éloigner les soupçons de la part des Jésuites, toujours à l'affut par leur police de ce qui peut leur nuire. Les Pyrénéens joignent à leur énergie de montagnards quelque chose de la finesse des Gascons, dont le sang s'est fréquemment mêlé au leur. Ils savent donc être Gascons à propos. Ce n'est pas chez eux calcul, bassesse, déchéance morale; c'est instinct, provision de ressources en cas de danger.

D'ailleurs dans tous les pays où l'homme a beaucoup à lutter avec la nature, le sens de la ruse se développe considérablement, sans nuire outre mesure à l'honnêteté. Voyez l'Auvergnat, avec sa vie rude et difficile dans la montagne, il a ses finesses cachées sous sa bonhomie apparente.

Loubère combina donc tout un petit plan. Il se logea d'abord non pas à l'hôtel de la Minerve, où tous les regards se fussent portés sur lui, au milieu de cette tourbe sacerdotale, qui se rend là des quatre coins du monde catholique, mais dans une petite rue, détournée, appelée *delle Vecchierelle*, fort tortueuse et fort obscure, perdue dans les derrières des vastes bâtiments du *Gèsu*. Il trouva là, pour quelques paolis par mois, un appartement plus confortable qu'il ne l'eût demandé, pour la vie retirée et modeste qu'il se proposait de mener dans la ville éternelle.

Il se rendit ensuite chez le cardinal-vicaire qui remplit, pour le pape, les fonctions d'évêque de Rome. Ses papiers ecclésiastiques, d'ailleurs fort en règle, furent visés. On lui demanda dans quelle église il voulait dire la messe.

— Je ne connais pas Rome, répondit-il.

— Où êtes-vous logé? lui dit le secrétaire de Son Éminence.

— *Via delle Vecchierelle.*

— Très bien, vous êtes à deux pas de l'église du Gèsu : comme Français vous aurez du plaisir à dire là votre messe.

— Merci de ce renseignement. Mais on doit être bien encombré dans cette église?

— Peu, je pense en ce moment.

Pendant ce court dialogue, le secrétaire du cardinal avait beaucoup regardé l'énergique et honnête figure du prêtre français. Il s'était senti attiré vers cet homme et, par un mouvement de bienveillance, il lui offrit quelques lignes de recommandation pour le révérend père Sacriste du *Gèsu.*

— J'accepte de grand cœur, dit Loubère.

Et, tendant la main au personnage, il le remercia.

Quelques lignes en italien, langue que Loubère savait parfaitement, d'une écriture très soignée et très lisible, furent remises à Loubère avec ses autres papiers et il sortit.

Le lendemain, dès la première lueur du jour, le Pyrénéen, qui avait les habitudes matinales, se rendit au Gèsu dans son costume de prêtre français le plus complet. Ce costume fait toujours beaucoup d'effet à Rome, où le vulgaire des prêtres se gêne peu. Loubère présenta son *celebret,* et exhiba aussi le petit mot de recommandation du secrétaire de l'Éminence.

— Soyez le bien venu, lui dit le père Sacriste.

Et tout fut mis à la disposition du Pyrénéen, avec cette grâce obséquieuse qui tient au génie particulier de la Compagnie de Jésus.

Loubère, qui voulait se ménager ses coudées franches et ne pas scandaliser son Jésuite, lui dit :

— Je vous donnerai, mon révérend Père, le

moins de peine possible pendant mon séjour à Rome. J'aurai des excursions à faire dans le pays; ces jours-là je ne viendrai pas au *Gèsu*.

— Vous avez toute liberté avec nous, monsieur l'abbé.

Et le Jésuite ajouta :

— Ne verrez-vous aucun de nos Pères? Nous accueillons avec tant de bonheur les prêtres français! Plusieurs de nos Pères sont français eux-mêmes.

Une idée vint à Loubère.

— Auriez-vous parmi eux le père de Cambiac?

— Oui, monsieur l'abbé, c'est un de nos Pères les plus vénérés à Rome.

Ce Père de Cambiac appartenait à la puissante famille des marquis de Cambiac, l'une des plus riches et des plus illustres de l'ancien Languedoc. Loubère l'avait eu pour condisciple au grand séminaire de T. Ils s'étaient même épris l'un pour l'autre de cette vive affection de camarade qui est la noble passion des adolescents, et qui survit presque toujours aux séparations et au temps.

La vocation jésuitique avait pris ce bon abbé de Cambiac, l'homme le moins jésuite qu'il y eût au monde. Il avait été accueilli, avec transport, par l'ambitieuse société, si amoureuse des grands noms. Il avait fait rapidement son chemin, par cette seule recommandation de naissance qui a plus de prestige à Rome que chez nous. Le nouveau jésuite s'était passionné pour les études de numismatique.

La société n'avait pas combattu ce goût, et, sous prétexte de donner au Père, dans une grande ville, tous les éléments possibles d'études pour cette science, elle l'avait attiré à Rome où sa simplicité, sa douceur, ses mœurs de véritable savant lui avaient gagné tous les cœurs.

C'était donc une illustration chez les Jésuites, et il faisait partie du grand conseil de l'ordre.

Soit que Loubère sentît en lui se réveiller, plus vif, le vieux sentiment d'affection pour son cher petit « abbé marquis », comme il l'appelait au séminaire; soit qu'il ne fût pas fâché de pénétrer un peu dans ce mystérieux Gèsu; soit même que cela entrât dans ses plans, pour que nul ne s'avisât de suspecter à Rome un prêtre qui avait reçu un accueil amical, d'un des membres les plus hauts placés de la grande compagnie, le Pyrénéen s'empressa de répondre au révérend père Sacriste.

— Le père de Cambiac est ici! Ah! tant mieux. Certes, je le verrai avec bonheur. Nous avons été camarades de séminaire : que vous me faites de bien de m'apprendre cela! J'irai le voir demain.

— Je lui annoncerai votre visite.

— Mon Père, vous êtes trop bon.

Le lendemain, en effet, notre Loubère, qui avait pris son air de personnage important, arrivait au grand parloir du *Gèsu* et demandait le révérend père de Cambiac. Le frère portier allait prévenir le Jésuite, et, quelques minutes après, les deux Français se rappelaient ces jours paisibles passés en-

semble, dans un temps où l'imagination embellit tout et où le cœur, qui a besoin d'aliments, cimente pour la vie de fortes amitiés.

Le Père, qui avait toute la bonhomie des savants, accueillit Loubère avec une sincère affection. Les souvenirs qu'il lui rappela, de ces années qui sont un regret pour tout homme; la grosse franchise de Loubère qui n'avait pas changé et faisait reconnaître au Jésuite, du premier coup, celui qu'il appelait à son tour son « ours pyrénéen »; tout cela enchanta le Père.

— Ne restons pas là plus longtemps, cher ami, montons dans ma chambre.

Et suivant un long corridor, et gravissant un large escalier de pierre, qui conduit au premier étage, ils arrivèrent dans un immense corridor éclairé de fenêtres assez étroites qui ne donnaient de lumière que par en haut. Une série de chambres s'étendait à gauche, et vers le tiers de cette rangée était la chambre du père de Cambiac.

Pour un des dignitaires de l'ordre, c'était peu somptueux. Une grande chambre, assez aérée, qui donnait accès dans une seconde chambre, laquelle avait aussi ouverture dans le corridor et servait de bibliothèque et de chambre à coucher; rien de plus. Du reste, toutes les cellules, de cet étage du *Gèsu*, étaient exactement semblables. Chaque Père avait sa grande chambre et sa bibliothèque.

Loubère sortit réellement enchanté du père de

Cambiac. Celui-ci lui fit promettre de revenir le voir souvent pendant son séjour à Rome.

— Au reste, continua-t-il, je donnerai des ordres pour que vous puissiez monter directement dans ma chambre aux heures que je vais vous indiquer, et où vous êtes sûr de me trouver chez moi. Nous causerons de cette chère France, de notre beau Languedoc. Nous reprendrons nos dialogues d'ours à marquis.

Un jour Loubère trouva le Jésuite presque en larmes. L'entretien se porta bientôt sur les idées qui venaient d'impressionner le Père. L'intimité s'était faite, de plus en plus, dans ces visites fréquentes. Le petit marquis parla, plus qu'il ne l'avait fait encore, à cœur ouvert.

— Non, mon ami, je ne suis pas heureux ici : car l'on ne s'y aime pas. Rien n'est sec comme tous ces cœurs, parce que tous ces yeux s'observent. On me fait, ostensiblement, toutes sortes de prévenances et l'on me déteste parce que, dit-on, je n'ai pas l'esprit de la maison : « — Vous n'avez jamais rien à dire sur les autres Pères ! » — Croyez-vous que ce soit là un bien grand grief? Est-il possible qu'un homme absorbé par ses études, qui a quelques heures de récréation, où les minutes fugitives disparaissent trop vite, pour se distraire un peu, aille s'ingénier à relever les imperfections de tenue, de langage des autres Pères? Quelle tâche ingrate! J'ai bien assez de m'occuper de moi-même. O mon ami, que je regrette la vie libre du prêtre

dans le monde! Dieu m'est témoin que je n'en aurais jamais abusé; mais je n'aurais pas été pris dans ce rouage de bronze où idées, sentiments, liberté, tout est calculé comme dans une horloge compliquée dont rien ne dérange l'éternelle monotonie. C'est mortel pour l'âme, c'est le lent suicide. Mais mon ami, qu'ai-je fait? Il me faudra dire maintenant en confession ou en direction, à mon père spirituel, la faiblesse que j'ai eue de vous faire cette confidence. Mon Dieu! mon Dieu! quelle torture! Oh! cette confidence, elle est bien licite en toute conscience; mais obligé, par mes vœux, de tout dire, si je la dissimule, cette réticence me paraîtra coupable. Le remords viendra! et tous les déchirements qu'il porte avec lui. Alors il faut tout déclarer: alors il faut se jeter dans ce cahos de puérilités qui m'avilissent comme homme et ne sont pas davantage dignes du chrétien. Pauvre Loubère, que je vous félicite d'être humble vicaire de Lans-le-Bourg. Et voyez : telle est la misère de cette insupportable vie, que ce moment d'épanchement avec vous va me coûter horriblement cher. Il faudra que je nomme celui avec lequel j'ai eu cet épanchement. Et il faudra que je répète tout ce que vous m'avez dit, pour que l'on soit bien convaincu que vous n'êtes pas venu ici pour nuire à l'ordre en me faisant perdre ma vocation. Ah! vocation! Quels regrets j'ai d'avoir écouté un moment de funeste enthousiasme! Je serai bien heureux si le récit sincère que je ferai de ce qui s'est passé, entre

nous deux, ne tombe pas sur vous et s'il ne m'est pas imposé, comme châtiment absurde, de ne plus vous recevoir. Voilà, mon ami, jusqu'où l'on est tombé dans cette compagnie qui a l'orgueil d'être le modèle des sociétés religieuses. Espionnage, tyrannie, voilà l'esprit qui a remplacé la grande pensée évangélique de frères réunis pour s'aimer. Venez toujours demain et après-demain. Je ne me confesserai que samedi soir. Jusque-là j'ai la liberté.

Loubère n'eut pas le courage d'ajouter un mot; il serra la main du pauvre Père et il sortit.

Ce ne fut que le surlendemain qu'il put revenir au *Gèsu*. L'heure, que le Père de Cambiac lui avait assignée, était passée de dix minutes. Loubère, un peu préoccupé, marchait rapidement dans les vastes corridors, pensant aux chagrins du cher marquis Jésuite. Il arriva en face de la cellule qu'il crut être celle du père de Cambiac; la porte était fermée, mais celle de la bibliothèque attenante était entr'ouverte. Loubère était assez familier avec le Père pour se permettre d'entrer. Il pensa que son ami allait revenir dans quelques instants. Il pénétra dans la bibliothèque, ferma la porte qui donnait sur le corridor, pour n'être aperçu de personne, prêt à ouvrir quand arriverait le Père, et riant même de la surprise qu'il lui ménageait de le trouver ainsi occupé à feuilleter ses livres.

Loubère s'était trompé de deux ou trois portes : il était dans la bibliothèque privée du général des

Jésuites dont l'appartement, composé de plusieurs chambres attenantes les unes aux autres, occupait le centre de cet étage. Curieux de livres, comme beaucoup de prêtres, Loubère, bien convaincu que le Père de Cambiac allait frapper dans quelques minutes, se mit à prendre les premiers volumes qui se présentèrent devant lui. C'étaient des livres de spiritualité en différentes langues, et d'un même format à peu près, reliés avec un soin extrême, mais sans luxe ou pour mieux dire, avec un luxe austère. Il admira la beauté des éditions, la finesse des marocains, les filets à froid. En remettant, sur les rayons de la bibliothèque, les premiers volumes qu'il avait admirés, il en remarqua un second rang, caché par le premier, composé de reliures tout aussi soignées, mais infiniment plus riches. La curiosité est puissante. D'ailleurs il était chez un ami; il ne crut pas être indiscret. Ces livres étaient une collection de la littérature française contemporaine, et, chose bizarre, le premier volume qu'il tira de son rang était un des romans de Paul de Kock. Loubère n'était pas très scrupuleux en fait de lectures. Cependant trouver le plus leste des romanciers français, en reliure de luxe, dans la bibliothèque d'un dignitaire de la Compagnie de Jésus lui parut singulier.

—Après tout, se disait-il : le pape Grégoire XVI, ce fougueux absolutiste, faisait ses délices de Paul de Kock, mon bon petit marquis peut bien se passer cette distraction. Seulement je voudrais

savoir s'il rend compte de cela à son directeur spirituel.

Mais, ô surprise! au moment où il se hâte de remettre le livre sur son rayon, de peur d'être pris par le Père en flagrant délit d'indiscrétion, un troisième rang de livres, d'une reliure toute bizarre et absolument sans aucune recherche, frappe son regard : le premier avait pour titre, écrit à la main, sur une feuille de papier collé au dos : *Confessions des Pères;* ces petits manuscrits cartonnés portaient des lettres alphabétiques à la tranche. Loubère, vivement impressionné, ouvrit le registre mystérieux. Une curiosité, qui s'explique, le porta à chercher l'initiale du nom de son cher marquis Jésuite. En même temps une vague terreur lui disait : Ne me suis-je pas trompé? Ne serais-je pas ici ailleurs que dans la bibliothèque du père de Cambiac? Il n'y eut plus de doute pour lui lorsque, arrivé à ce nom de Cambiac, il trouva, toutes résumées, les confessions du jeune Père. Cependant n'exagérons rien. C'était bien d'après les confessions de chaque Père que ces biographies intimes avaient été écrites; mais nul péché particulier n'était relaté, le secret de la confession sacramentelle était donc gardé; jamais la limite de la violation n'était dépassée. Les Jésuites sont toujours en règle avec Dieu, ils savent jusqu'où ils peuvent ruser avec lui.

Le Jésuite de Cambiac était là photographié au vif : sa simplicité, sa bonhomie, son défaut de perspicacité et de retenue; son peu d'attachement

pour l'ordre, où il n'était que pour y avoir été attiré; son tempérament, l'idée que l'on se faisait de son savoir en numismatique, seule raison, disait le registre, pour laquelle il fallait continuer à le conserver dans la compagnie; sa solide et profonde piété, mais ses regrets incessants de la vie sacerdotale dans le monde où il n'eût pas été sous le joug d'une règle; tout cela était peint en caractères nets, saisissants, l'homme était là rendu d'après nature.

Cependant le temps s'écoulait.

— Où suis-je enfin? se disait Loubère.

Autour de lui régnait un silence profond; nul bruit dans l'appartement voisin, pas plus que dans le vaste corridor qu'il venait de parcourir pour arriver à cette fatale porte.

Un instinct de sagesse, un mouvement de conservation personnelle, lui inspira de sortir, à la hâte, de cette bibliothèque et de retourner, tout bonnement, au parloir demander son ami. Mais Loubère était hardi, l'aventure lui paraissait piquante; les autres singuliers petits registres étaient là; et leurs titres : *Confessions des étrangers*. — *Ennemis de la société*, l'attirèrent comme un aimant irrésistible.

— Voyons, se dit-il, si parmi les ennemis de la société ils ont placé le pauvre Julio? Il doit y être immanquablement.

Loubère ouvrit le registre à l'initiale du nom de Julio. En effet, parmi les ennemis les plus achar-

nés de la sainte campagnie était mentionné, longuement, le digne ami de Loubère.

La nomenclature des crimes qui lui étaient reprochés était complète. Il y avait là des détails minutieux, tels qu'on se figure à peine que les espions les plus habiles puissent se les procurer, sur lui-même, ses goûts, sa vie intime, ses rapports avec sa sœur, jusqu'à l'aventure de la jeune Pyrénéenne reçue, la nuit, dans le presbytère de Saint-Aventin.

Loubère, homme d'imagination, sous l'impression fébrile de sa curiosité, oubliait les minutes et dévorait cette chronique si piquante sur son ami. Il en était à l'expédition du fameux Denis, qui avait reçu ordre des Pères d'attirer Julio à Rome, quand, tout à coup, il se fit du bruit dans l'appartement voisin. Il replaça vivement les livres dans l'ordre convenable, et bientôt il distingua des pas nombreux de personnes qui entraient dans l'appartement. Cette fois le gaillard comprit le danger de sa position.

Être pris là en flagrant délit, soit de vol, soit d'espionnage, avoir pour prix d'un moment de curiosité ou les cachots du saint office, ou le bagne de Terracina, voilà ce qui se présenta de plus clair à l'esprit de notre homme. La perspective l'enchanta peu. Mais comment faire? Sortir brusquement, au risque de réveiller l'attention des Pères qu'il soupçonnait, avec raison, réunis dans la chambre voisine, lui parut un moyen bien hasardeux.

Au lieu de ces résolutions énergiques que prennent d'ordinaire, dans le danger, les natures fortes comme celle de Loubère, une terreur, qu'il ne s'expliqua pas, le saisit tout à coup, ses jambes faiblirent; il se sentit paralysé comme par une force magnétique supérieure à sa puissance naturelle de volonté.

Pendant cette crise douloureuse d'hésitation, des chaises s'étaient remuées dans la chambre, et tout à coup le silence s'était fait. Loubère entendit, aussi distinctement que s'il eût été dans cette chambre, l'invocation ordinaire à l'Esprit Saint, faite en latin, par la voix lente et faible d'un vieillard. Un nouveau bruit de chaises succéda, puis un second silence.

Évidemment les Pères s'étaient assis, et Loubère ne douta point qu'il n'eût l'incroyable chance d'assister à un conseil suprême de cette grande compagnie, composée en réalité d'un si petit nombre d'hommes, mais exerçant, par son ambition passionnée et fiévreuse, une action si puissante sur la société religieuse depuis trois siècles.

L'état d'angoisses de Loubère continua cependant. Il y a une peur qui ne ressemble pas aux autres peurs. Être sur un champ de bataille en face du canon, c'est une situation nette. Dès que la nature, par une excitation du cerveau, et sous l'enivrement de la poudre, a surmonté le premier tremblement nerveux, l'homme ne pense plus au danger. Tous ne tombent pas sous les boulets et

chacun se rassure de cette espérance. Mais la peur terrible, la peur inguérissable c'est celle de l'inconnu.

Loubère était sous cette impression fatale, devenue une espèce de cauchemar, où un homme robuste, inaccessible aux craintes vulgaires, tout réveillé qu'il soit, se sent prêt à s'affaisser sous le poids d'une terreur inexplicable. Il laissa se continuer ce drame, dans lequel il jouait le rôle le plus dangereux, par impuissance de prendre une détermination énergique, qui pût le soustraire aux conséquences terribles de la position qu'un hasard singulier lui avait faite.

Les deux coudes appuyés sur la tablette saillante de la bibliothèque, le corps immobile, les mains jointes et crispées, comme un suppliant au pied de l'autel d'une divinité implacable, il attendait, dans un état voisin de la stupidité, l'issue de l'événement.

L'entretien avait commencé. La situation de Loubère le rendait attentif aux moindres paroles; et son état de surexcitation extraordinaire lui permettait de graver, pour ainsi dire, les mots eux-mêmes dans les lobes de son cerveau.

Le vieillard qui avait récité la prière de l'invocation était bien, comme l'avait compris Loubère, le général de l'ordre.

Il résuma, avec une grande lucidité, dans un espèce de compte rendu, que Loubère comparait au message d'un président de république à un

congrès, la situation de la compagnie dans les cinq parties du monde. Les Jésuites faisaient merveille en Angleterre, dans les États-Unis, au Canada, où ils étaient tout-puissants; en Belgique, où l'épiscopat et le clergé séculier étaient sous leur domination.

La situation était plus belle encore en Pologne, où la compagnie régnait en réalité, grâce à la position exceptionnelle de cette nation, qui supporte avec impatience le joug de la Russie.

« Mes instructions à nos Pères de Pologne, et j'espère que vous les approuverez, sont celles-ci : Tout faire pour entretenir les antipathies nationales qui servent si bien à accroître les antipathies religieuses. Peindre constamment les Russes comme des impies, des ennemis de l'Église, des persécuteurs de la foi, des tyrans contre lesquels tout est permis. Je suis en correspondance suivie avec l'émigration polonaise de Paris, il y a là des ambitions vives, surexcitées de plus en plus, que le vieux Czartoriski a bien de la peine à contenir. Voici le plan politique des Polonais émigrés qui nous demandent ardemment de les soutenir et de préparer, de notre côté, une révolution religieuse, pendant qu'ils soulèveront le pays contre la domination russe. Ce plan, mûri depuis très longtemps, communiqué, même à Paris, à beaucoup de personnages politiques approchant l'empereur des Français, afin de le rendre favorable à la cause polo-

naise, est celui-ci : On chantera partout dans les églises des hymnes patriotiques. Les Russes seront inquiets, mettront sur pied leur police, feront sortir leurs troupes. Ces mêmes chants seront chantés sur les places publiques où l'on se rassemblera. Le mot d'ordre sera de ne jamais paraître en armes. Si les troupes reçoivent l'ordre de disperser le peuple, il tombera à genoux et ne présentera que sa poitrine à la lance des cosaques. On a sondé quelques-uns des organes principaux de la presse, même dans le camp du libéralisme. Tous seront favorables à la Pologne; et les sympathies des révolutionnaires, pour ce qu'ils appellent les nationalités, serviront puissamment notre cause. Les inventeurs du projet sont sûrs à l'avance qu'il y aura un cri de réprobation, dans toute l'Europe, contre la Russie écrasant des masses inoffensives; un cri d'enthousiasme pour une nation martyre. Impossible alors que l'Europe n'impose à la Russie la reconstitution du royaume de Pologne.

« — La Russie, dit un Père, pourrait bien ne pas céder et faire à ce malheureux peuple une guerre d'extermination.

« — La France ne le souffrira pas. Elle s'est faite le don Quichotte des nationalités. Elle soutiendra la Pologne, et ou elle réussira, et nous réussirons avec elle, ou elle s'attirera une guerre de coalition et alors...

« — Et alors, dit un des Pères?

« — Et alors la révolution serait pour longtemps

terrassée et cela vaudrait mieux pour nous. Les événements sont dans la main de Dieu. Ne nous occupons que du rôle que nous avons à jouer en Pologne. Nul doute que l'appui prêté par le clergé au mouvement national n'attire, de plus en plus, la reconnaissance et l'attachement de la Pologne à ceux qui l'auront aidée dans son indépendance. Si les mauvais jours, que nous redoutons dans un prochain avenir, se lèvent pour nous, si après notre expulsion du royaume d'Italie, et peut-être bientôt des États romains, nous venions à ne plus trouver d'asile dans les autres pays livrés, comme nous devons le craindre, à la révolution, nous aurions là, chez ce peuple si fidèle au catholicisme, un asile sûr; la compagnie se reconstruirait en Pologne et pourrait y attendre de meilleurs jours. »

Après cet exposé, qui excita vivement la curiosité de Loubère, le général parla longuement de la situation de la compagnie dans les États romains. Il ajouta ensuite :

« Dans l'hypothèse de la possibilité d'une restauration des Bourbons de Naples, nous devons soutenir, avant tout, les intérêts de la reine mère. Outre que la jeune reine, Marie-Sophie de Bavière, si elle reprenait son empire sur le faible François II, l'entraînerait dans la voie des concessions libérales, elle lui inspirerait contre notre compagnie toutes les préventions qu'elle a apportées

ici : elle ne nous pardonnera jamais d'avoir été soutenus en Bavière par Lola Montès. Il est donc nécessaire d'entretenir la mésintelligence entre les deux époux. François II, livré à lui-même, abdiquera en faveur du fils de la reine mère, et alors Naples sera à nous.

« Nous ne sommes plus que campés ici : inutile de nous le dissimuler. La situation précaire de la papauté temporelle nous dit assez notre sort. Les infâmes révolutionnaires auront, pour un temps, le dessus. Que le pape reste au Vatican, ou bien qu'il aille chez des nations catholiques essayer d'exciter les sympathies pour rentrer ensuite dans ses États ; il nous faudra toujours partir. C'est moins la papauté que l'on hait ici que nous. Le clergé lui-même, offensé de notre supériorité sur lui, nous déteste, pour le moins, autant que les révolutionnaires, et le premier applaudira à notre chute. Que lui importe? Lui, il restera. Ces faiseurs d'enterrements et de baptêmes n'ont rien à craindre d'un peuple attaché par routine à son culte, et prêt à faire bon marché de son pape et de ses cardinaux pourvu qu'on lui laisse sa madone. Et puis le clergé séculier est italien et sympathise naturellement avec le peuple. Nous, Jésuites, nous n'avons pas de nationalité, notre patrie c'est notre société, nous sommes cosmopolites, c'est ce qui fait notre force, mais c'est aussi ce qui nous sépare des populations; elles ne voient en nous que des étrangers. Voilà pourquoi les Italiens garderont leurs prêtres et

nous chasseront de l'Italie. Ce sera l'exil et peut-être un bien long exil. »

Il y eut un moment de repos. Vint ensuite une discussion ou plutôt, comme on dit dans le langage parlementaire, une conversation sur la situation critique de la papauté. Un Père hasarda cette parole qui fut mal reçue de la majorité :

« — Mon Dieu, il eût été bon de faire la part du feu.

« — *Sint ut sunt aut non sint*, dit un Père. Ce mot héroïque nous a sauvés, il doit aussi sauver le pouvoir temporel. Rome vaincra la révolution par une obstination invincible à ne pas céder. La lutte actuelle prouve qu'il y a encore une force immense dans cette salutaire institution.

« — Tout ce qui est humain passe, continua le Père, qui avait hasardé son mot de conciliation. »

Il y eut cette fois un hourra universel contre lui. L'infortuné qui avait émis cette opinion malencontreuse n'était autre que le marquis Jésuite, le Père de Cambiac, dont Loubère reconnut parfaitement la voix.

Le très révérend Père général reprit la parole :

« J'ai eu, avant-hier, une audience de Sa Sainteté. Le bon pape, qui nous aime médiocrement, a, selon l'usage, continué ses protestations de bienveillance

pour la compagnie. Je lui ai renouvelé celles de notre dévouement absolu. — Oui, je crois, m'a-t-il dit, que l'illustrissime société peut beaucoup pour soutenir le saint siége. — Je lui ai répondu que je rapporterais ces paroles à nos Pères, et qu'ils en seraient bien heureux. Je l'ai trouvé triste, préoccupé, et s'affaissant chaque jour. C'est un miracle que Sa Sainteté, avec ses chutes épileptiques, sa plaie à la jambe, fournisse une aussi longue carrière. Quoique nous puissions demander à Dieu un pape plus dévoué à notre ordre, celui-là est dans une position telle, qu'il ne peut plus marcher sans nous. Il le comprend bien. Il m'a dit, assez finement, que l'expérience lui apprenait à connaître mieux ses amis. Nous sommes loin du temps où il nous faisait écraser par le père Theiner. Et celui-là aussi et tous les ordres jaloux du nôtre deviennent un peu plus traitables. Le malheur rapproche.

« Comme Sa Sainteté était en train de causer, elle m'a parlé des insistances de Son Excellence l'ambassadeur français, pour demander l'élargissement, des prisons du saint office, de ce Julio, jeune prêtre qui nous a fait tant de mal en France et que nous avons eu le bonheur de faire prendre par le redouté tribunal. Votre Sainteté, ai-je dit, ne rendra pas la liberté à cet ennemi de l'Église. C'est toujours par des prêtres que le mal est venu dans la société chrétienne; et quels ravages n'ont pas fait Luther, Calvin? L'énergie de

Grégoire XVI, en abattant, tout à coup, l'orgueil de Lamennais a arrêté en France une explosion aussi dangereuse que la prétendue réforme du seizième siècle. Ce Julio est un second Lamennais, plus dangereux peut-être que le premier; l'un était violent et blessait ses amis mêmes; celui-là est un loup ravisseur sous le vêtement d'un agneau.

« Cette réflexion a paru faire beaucoup d'impression sur Sa Sainteté. — Vous avez peut-être raison, m'a-t-elle dit. D'ailleurs les papes interviennent rarement dans les décisions du tribunal de la très sainte inquisition, et je consulterai sur cela Dieu et la Vierge immaculée. — Immédiatement je me suis rendu chez le cardinal-ministre, qui nous est tout dévoué. Vous savez, mes Pères, qu'il serait bien ingrat de ne pas être pour nous : nous avons puissamment aidé à son immense fortune; ses millions plaident en notre faveur. Il m'a serré affectueusement la main. Je lui ai raconté l'entretien avec Sa Sainteté. — Oh! très révérend Père, m'a dit l'Éminence, ne craignez rien; Sa Sainteté ne bougera pas, je vous en réponds. Votre protégé est très bien sous les verroux.

« Nous voilà donc tranquilles de ce côté. »

La curiosité de Loubère ne se lassait pas. Cependant, de loin en loin, il regardait cette porte si malencontreusement fermée sur lui. Le conseil des révérends pouvait avoir encore quelque révélation piquante.

— Puisque, dit-il, je suis dans le traquenard, une heure de plus ne me compromettra pas davantage. Patience, on sortira de chez les Pères comme on pourra.

Le courage lui revenait un peu.

— Bah ! se dit-il enfin, il ne me mangeront pas.

« Nous avons maintenant le rapport financier, continua le général.

« Notre situation n'a jamais été plus prospère. Nos dépenses sont insignifiantes à côté des revenus qui s'accumulent. Il faut convenir que cette détestable civilisation moderne s'entend très bien à la multiplication des capitaux. Nous avons dû profiter des immenses avantages qu'elle nous fournit. Nos petites économies des premières années qui ont suivi notre restauration, grâce à d'habiles placements, ont produit des sommes énormes. Plus tard les dons sont venus en foule. Les testaments ont été nombreux cette année plus encore que les précédentes; en sorte que pour le dernier trimestre notre province de Paris a pu prendre, par mes ordres, 2,000 actions du Séville-Xérès-Cadix de 500 fr., total un million; 2,000 du Sud Autrichien-Lombard de 500 fr., un million; 1,000 obligations du Saragosse de 500 fr., cinq cent mille fr. Total deux millions cinq cent mille francs.

« Nous aurons pour le semestre prochain, outre l'imprévu, tous nos intérêts, nos autres revenus sur nos navires du Havre, de Bordeaux, nos éta-

blissements de San Francisco, ceux de nos maisons de commerce, ceux de nos donations et de recouvrements de ventes de domaines par dispositions testamentaires; l'évaluation des bénéfices nets de l'année ira approximativement à plus de six millions. »

Ici l'inquiétude revint à Loubère, le rapport financier devait probablement clore le rapport. C'était le moment critique. Comment s'y prendre pour s'échapper?

Si la serrure qu'il devait ouvrir faisait quelque bruit, si l'on arrivait tout à coup, si on le surprenait sortant de l'appartement secret du révérend Père général, quel événement dans le Gèsu! S'il avait le bonheur de n'être pas entendu, on pouvait le voir, prévenir le frère portier. C'était pourtant l'unique parti à prendre.

Loubère, dans un état de surexcitation fiévreuse, troublé, comme celui qui viendrait de commettre un crime, et se sentant rouge, jusqu'à la racine des cheveux, se dirigea vers la porte, saisit le bouton intérieur de la serrure, fit tourner le pène aussi doucement que possible, ouvrit la porte, laissa le pène glisser lentement à son état de repos; mais ne put entr'ouvrir à demi cette porte, pour s'y donner un passage, sans qu'elle produisît ce bruit particulier d'une porte criant sur ses gonds; bruit aigre et strident, auquel nul ne se trompe, et qui fut parfaitement entendu de tout le conseil.

— Qui peut pénétrer à cette heure chez moi? dit le révérend Père général. Voyez qui cela peut être, dit-il au Père de Cambiac, précisément placé auprès de la porte de la bibliothèque.

Celui-ci se leva, entra dans la chambre, vit la porte entr'ouverte, sortit dans le corridor et aperçut un prêtre qu'il crut reconnaître pour Loubère, à sa taille et à son allure, marchant à grands pas vers l'escalier. Étrangement surpris, le visage bouleversé, le Père de Cambiac revint dire au Père général que la porte de la bibliothèque était ouverte à demi, mais que personne n'était là.

Dans une maison où tout est régularité mathématique, cet incident, de la porte de la bibliothèque du général ouverte pendant le conseil, intrigua tous les Pères, le général lui-même. On regarde, on se précipite dans le corridor; le trouble du pauvre Père de Cambiac est inexplicable pour les Pères et les impressionne. On examine dans l'intérieur de la bibliothèque. Personne ne paraît, le corridor est désert. On court aux cellules des Pères. Chacun d'eux, excepté les membres du conseil, se trouve assis paisiblement et livré à l'étude; les Frères sont à leur service; et celui qui prenait soin des appartements du Père général, et qui, précisément le matin, n'avait pas fermé complétement la porte extérieure de la bibliothèque, se trouvait pour l'heure au dehors de la maison.

Dans un temps où l'on était continuellement sur ses gardes, où le comité romain, ennemi des Jé-

suites, pouvait tramer quelque sinistre complot, incendier, préparer l'explosion de bombes, on fut saisi dans tout le *Gèsu* d'une panique véritable. Le Frère portier n'avait rien remarqué d'extraordinaire. Cependant, interrogé sur tous ceux qui avaient pu pénétrer dans la maison, il affirma que nul étranger n'était monté au premier étage du grand corps de logis, sinon ce prêtre français qui avait rendu visite, l'avant veille, au Père de Cambiac, et qui, sur l'ordre particulier du Père, devait monter directement dans sa chambre toutes les fois qu'il reviendrait. Ce prêtre était resté trois heures chez le Père de Cambiac. Celui-ci fut appelé devant le général pour dire à quelle heure le prêtre étranger était venu lui faire visite, et à quelle heure il avait quitté sa cellule.

Le Père de Cambiac affirma qu'il n'avait pas vu, de toute la journée, le prêtre français. On fit venir le Frère portier, celui-ci indiqua l'heure précise où ce prêtre était entré au *Gèsu* et avait pris, sous ses yeux, la direction du grand escalier, et l'heure à laquelle il l'avait vu descendre.

Quel étrange mystère! le Père de Cambiac tramait-il quelque chose contre son ordre? Son trouble quand il rentra au conseil, en revenant de la bibliothèque; la certitude acquise par la déclaration du Frère portier, que le prêtre étranger était allé ce jour-là chez le Père et qu'on ne l'avait pas vu sortir; le mensonge flagrant du Père de Cambiac, qui avait certainement reçu le prêtre français, tout

cela jeta la maison du *Gèsu* dans une grande perplexité; et comme l'imagination va vite, même dans des cervelles jésuitiques, l'idée d'un complot à la tête duquel serait le Père de Cambiac, qui s'était trahi au conseil par deux propositions malsonnantes, dont on avait été scandalisé, prit corps subitement. Il y eut panique générale. On rappelait le souvenir de la défection de Passaglia.

Le conseil secret se réunit. La conduite équivoque du Père de Cambiac fut sévèrement censurée. C'était là quelque chose d'inouï dans le *Gèsu.* Il fallait envoyer le Père en pénitence dans quelque maison éloignée de l'ordre. Ce renvoi devait être immédiat. Si le Père était coupable et avait tramé quelque chose, son départ arrêterait tout; s'il était innocent, l'obéissance lui imposerait un sacrifice méritoire devant Dieu.

Telle fut la justice sommaire du conseil secret.

Le lendemain Loubère apprit que le Père de Cambiac avait quitté Rome.

VII

UN PETIT MONSIGNOR

Loubère se douta bien qu'il était pour quelque chose dans le départ du père de Cambiac. Pour éloigner les soupçons, il continua de dire sa messe au *Gèsu;* il avait une lettre de recommandation pour l'abbé Bertrand, l'un des prêtres français qui servent aux évêques de correspondants à Rome, et qui gèrent les affaires de plusieurs diocèses.

Le vicaire général de Chambéry avait donné, gracieusement, au vicaire de Lans-le-Bourg une lettre pour ce personnage. Il en reçut l'accueil le plus empressé. Cet homme, qui avait pris toutes les habitudes des prélats romains, fut d'une grande utilité à Loubère. Il le présenta partout. Loubère, avec son caractère plein de franchise et d'ouverture, eut bientôt fait à Rome des connaissances

précieuses dont il espérait se servir pour l'exécution de son projet, sur lequel, du reste, il gardait le plus profond secret auprès de l'abbé Bertrand.

Il avait eu l'occasion de voir, plus particulièrement, un jeune membre de la famille papale; monsignor Andrea Giusto, camérier secret du pape, qui lui avait fait mille prévenances, et s'était mis pleinement à sa disposition, avec cette obséquiosité caline qui est le cachet particulier des Romains abâtardis. Évidemment cet homme était à vendre. Il menait en secret une vie un peu libre. Les appointements des places inférieures, à la cour du Vatican, sont plus que médiocres. Le prélat ouvrit de grands yeux devant une pile de pièces d'or qu'un jour Loubère, ayant reçu la visite du personnage, s'amusait à compter sur une table.

— Voilà, dit Loubère, la *buona mano* destinée à l'homme qui m'aiderait à tirer l'un de mes meilleurs amis d'un mauvais pas.

— On pourrait faire cela, dit le prélat, mordant du premier coup à l'hameçon.

— Si vous preniez la chose à cœur, elle réussirait parfaitement.

— Eh bien, on la prendra à cœur. De quoi s'agit-il?

— Mon Dieu! de bien peu de chose... Une étourderie... Un jeune prêtre de mes amis s'est fait prendre bêtement par le saint office.

— Oh! oh! *La congregazione del santo offizio;* mais c'est puissant cela, signor.

— Allons donc! Est-ce que vous autres, qui approchez *la Santita di nostro signore*, vous ne pouvez pas tout? Voyons! répondez. Si cela vous touche, tappez là. Servez mes intérêts; et tout cet or est à vous.

L'Italien jetait des yeux cupides sur ces belles pièces, si régulièrement empilées et d'une couleur si fascinante.

— Parlons-nous sérieusement? dit-il à Loubère.

— Oh! très sérieusement.

— Vous comprenez que la chose est grave, qu'on peut compromettre son avenir...

— Vous êtes trop habiles ici pour vous compromettre jamais. Est-ce que vous ne vous entendez pas tous comme larrons en foire? Il y a longtemps que vous pratiquez l'assurance mutuelle. De quoi s'agit-il en définitive? De gagner deux ou trois membres de la *Sacra Congregazione*, un seul peut-être! un commissaire, un consulteur influent. C'est votre affaire. Mettez en œuvre toute la souplesse de votre esprit, et, vous autres, vous n'en manquez pas à Rome. S'il faut employer le gros et irrésistible argument, glissez-leur dans la main quelques-unes de ces belles pièces. Elles sont venues ici pour cela, je vous jure. Je n'entends pas en rapporter une seule en Savoie, dussé-je les jeter dans le Tibre.

Les jeter dans le Tibre! Ce mot effrayait déjà le monsignor. Il se disait tout bas :

— Ces Français sont mauvaises têtes, l'abbé Loubère serait homme à faire ce qu'il dit.

Il reprit :

— Oh ! vous ne jeterez pas cela au Tibre !

— Eh bien, prenez là-dessus d'abord ce que vous voudrez. Vous aurez le reste, après la délivrance de mon ami.

— Il faudra bien gagner quelques autres prélats qui approchent *la Santita di nostro signore.*

— Eh bien, je vous prends au mot ! ces quatre piles d'or suffiront-elles?

Et l'homme avide supputa, dans un moment de gravité solennelle, pendant laquelle Loubère se contint pour ne pas éclater de rire, à combien d'écus romains pouvait monter la première part sur laquelle on lui disait de mettre la main.

— *Dunque*, pour arriver à bien, pour frapper de suite un grand coup, il serait bon, signor, d'ajouter deux ou trois piles : je répondrais alors de l'affaire.

— Qu'à cela ne tienne ! Voilà quatre piles encore. Ce sont les deux tiers de la somme que j'ai consacrée à cette bonne œuvre.

— Évidemment, c'est à ce titre de bonne œuvre, à laquelle je coopère avec vous, que je consens à toucher cet or dont il ne restera rien pour moi. Ah ! *signor abbate*, il est si difficile maintenant de réussir à Rome ! Autrefois ! ah ! autrefois, c'était le bon vieux temps ; sous Grégoire XVI, il suffisait d'aller trouver le Gaetanino qui avait été son barbier, et qui était devenu son confident intime. Le quart de ce qui est là eût bien suffi, et de reste.

Mais nos bonnes traditions se perdent; on veut plaire à la *Santita* qui est sévère sur certaines choses. Et les grâces se vendent beaucoup plus cher. Et vous, *signor abbate*, continua le monsignor, vous ne voudrez pas quitter Rome sans être chevalier de quelques-uns des ordres du pape. Ceci continue à n'être pas bien cher : quelques scudis.

— J'y tiens médiocrement, je vous l'avoue.

— Pour cela, je serais sûr d'un succès. Voyez... Je pourrais vous faire obtenir même l'ordre de Saint-Grégoire le Grand... ou celui de l'Éperon d'or... Choisissez.

— Nous verrons cela, si plus tard il me reste quelques pièces dont je ne sache que faire.

— En France, cela pose bien dans le clergé.

— Oh! moi, mon affaire est faite : je suis posé pour longtemps.

Pendant la fin de ce dialogue, le monsignor avait doucement glissé de longues mains, qui paraissaient se crisper des impatiences de la convoitise, vers sa part de l'or, attirée sur le bord de la table par Loubère, et l'avait fait glisser avec lenteur dans ses poches.

Il salua humblement et partit.

— J'aurai bientôt de vos nouvelles, n'est-ce pas? dit Loubère.

— Au premier jour, *signor abbate*.

VIII

LE CARDINAL ANTONELLI

On a beaucoup calomnié, en Europe, le cardinal Antonelli. C'est le bon enfant du sacré collége; un vrai Parisien, aux manières gentilles; il fait encore le jeune homme et cela lui va bien. Quand il rentre de la ville au Vatican pour recevoir ses audiences, vêtu de son habit d'homme du monde, un peu pincé, comme un officier de cavalerie, on comprend qu'il puisse encore avoir de bonnes fortunes. Revêtu de la toge, il est dans la dignité du rôle de premier ministre, mais sans la moindre morgue. C'est un aimable causeur, noyant son idée dans une longue phraséologie diplomatique, où il ne dit rigoureusement que ce qu'il veut dire; le tout, à sa louange, en excellent français. Sa politesse est exquise. Quand on le quitte, on ne

peut pas supposer que ce soit là le ministre d'un gouvernement de réaction violente. On se frotte les yeux pour être bien sûr qu'on est au Vatican, et nullement dans le salon d'un ministre de quelque royauté franchement constitutionnelle. Disons, à l'éloge du cardinal, qu'il servirait, avec le même zèle et la même souplesse, la politique d'un pouvoir très avancée en libéralisme.

C'est un de ces hommes qui s'attachent, avec une fidélité persévérante, à un système, et se vouent à une cause avec tout l'entrain que l'on met à servir un ami. Le cardinal défend, de très bonne foi, l'absolutisme de la papauté temporelle expirante. Il fait cela avec une grâce parfaite, une désinvolture chevaleresque bien capable de désarmer les antagonistes politiques les plus sévères. C'est l'intendant d'une riche maison, qui a abdiqué toutes ses idées personnelles pour embrasser celles du maître. Nous venons d'expliquer qu'il soit un adorateur fanatique du *non possumus*. Toutefois, cet homme si habile manque de génie. Il a, sur ce qui se passe dans le monde, au point de vue religieux, l'ignorance d'une vieille femme. La presse religieuse de Paris l'a constamment égaré, disons un mot plus caractéristique, l'a endurci dans une résistance implacable, comme elle l'a fait du pape lui-même, des cardinaux, d'une grande partie de l'épiscopat, d'un nombre considérable de prêtres et de ce qui s'appelle dans le monde, de pieux laïques. Le cardinal peut bien avoir la foi; mais,

pour le quart d'heure, il jure imperturbablement sur l'Évangile selon Veuillot, tel que le commentent chaque matin, avec une clarté éblouissante et une aménité de polémique peu commune, les illustres docteurs dont les plus habiles s'appellent Coquille et Taconnet.

Sur ces graves autorités, le cardinal est pleinement convaincu aujourd'hui que sa persévérance à dire non, d'accord avec le saint pontife Pie IX, tient la diplomatie européenne en échec. Ce « non » sera l'étonnement et l'admiration des races futures, se dit-il à lui-même; et pour avoir dit ce « non » la gloire d'Antonelli, cardinal de l'Église romaine, ministre de Pie IX, traversera les siècles.

Cela n'empêche pas qu'en homme entendu, et par provision, dans l'hypothèse où il faudrait quitter le Vatican, Antonelli, arrivé pauvre au cardinalat, ne se soit assuré, en tout bien tout honneur, quelques beaux millions qui, n'importe où, le mettront en état de vivre à l'aise, et de ne pas même regretter le traitement de quinze mille francs qu'il touche comme cardinal.

Tel est l'homme avec lequel la France négocie officiellement pour tout ce qui tient aux rapports politiques internationaux.

L'affaire de Julio avait fait beaucoup de bruit. Un grand journal de Bruxelles, dont la correspondance est presque toujours bien renseignée, avait raconté l'incroyable aventure de la séquestration de mademoiselle de la Clavière, le roman de la

grille brisée, de la sœur enlevée par le frère à la barbe des autorités pontificales ébahies; puis enfin la triste péripétie, le pauvre prêtre jeté dans les basses fosses du saint office.

Quand Louise arriva à Paris, elle trouva des cœurs compatissants. Au ministère des affaires étrangères, sa beauté, sa jeunesse, ses malheurs attendrirent jusqu'aux plus vieux chefs de division. Elle put enfin arriver au ministre lui-même qui prit à cœur cette sainte cause d'humanité et de justice. Dans les plus hautes régions du pouvoir on s'intéressa vivement au sort de la victime des Jésuites : une dépêche diplomatique partit pour l'ambassade française; c'était une invitation pressante adressée à l'ambassadeur, de ne rien épargner pour arracher le jeune prêtre français à son cachot.

L'ambassadeur profita de la première occasion pour sonder le cardinal-ministre sur ce chapitre délicat. Il parla beaucoup des sympathies que le jeune coupable avait excitées en France, des hautes protections que sa sœur avait trouvées à Paris, et du bon effet que produirait la nouvelle qu'on s'était relâché à Rome, vis-à-vis de ce prêtre, d'une rigueur que nos mœurs ne comportent plus.

Le speech fut aussi habile que pourrait le combiner le plus fin diplomate.

Le cardinal avait écouté jusqu'au bout.

— Impossible, monsieur l'ambassadeur! Impossible! Vous ignorez donc que de toutes les congré-

gations romaines, celle-là ne connaît au dessus d'elle personne sur la terre : ni ministre comme moi, ni ambassadeur comme vous, ni empereur comme votre auguste maître, ni pape comme Sa Sainteté. Nous n'avons rien voulu changer ici, et moins la sainte inquisition que toute autre chose. *Nihil innovandum*. Au retour de Gaëte, il fallait tout refaire ou reprendre pratiquement le vieux régime. Ce dernier parti était dans la logique de la situation; nous nous y sommes arrêtés. Nous tenons donc à ce que rien ne soit changé aux vieilles choses. Entre vous et moi, la sainte inquisition, établie sur la catholicité tout entière, est un de ces vieux systèmes qui hurlent avec notre civilisation; mais c'est un des étais de l'arche sainte; toucher à cela c'est toucher à tout. Nous sommes, il ne faut pas l'oublier, dans le royaume des prêtres. Tout délit qui tient aux choses saintes doit, particulièment, rencontrer chez nous une répression implacable. Le saint office frappe de terreur; il n'est terrible qu'en cela...

— Cependant, vous voyez, Éminence, qu'il fait des victimes, et pour bien peu de chose.

— Peu de chose, monsieur l'ambassadeur! Violer la clôture d'une maison religieuse! Un si horrible scandale dans le lieu saint!

— Mais c'était pour sauver sa sœur qu'on retenait à Forcassi malgré elle.

— Il devait s'adresser aux magistrats, au délégat.

— Et vous croyez, Éminence, qu'on lui eût rendu sa sœur?

— Peut-être! Je conviens pourtant, ajouta l'Éminence en souriant, que cela eût pu être assez long.

— Ne le blâmez donc pas d'avoir eu recours à un moyen, sinon légal, au moins très expéditif.

— Je ne le blâme pas du tout, je vous assure. Je comprends très bien le mouvement qui l'a porté à cette violence. Mais le saint office n'en jugera pas ainsi. Et sans la crainte qu'il inspire, croyez, monsieur l'ambassadeur, que, chaque nuit, nos milliers de couvents, sur toute la surface de l'Italie, seraient pillés, les saintes femmes flétries, les vases sacrés emportés. Les bandits ne respectent pas les riches habitations les mieux défendues; mais ils tremblent devant une sœur portière. Franchir la limite d'un couvent! Toucher la guimpe d'une religieuse! Cas de profanation et de sacrilége. Le saint office est là, se dressant devant ces imaginations que n'épouvantent guère les lois ni les représentants de la force publique. Mais pourrir dans les cachots, mourir dans l'ombre, être damné dans ce monde et dans l'autre; voilà ce qui arrête le banditisme, ce qui est la sauvegarde des couvents, notre sécurité contre des sacriléges de tous les jours. Nous pourrions tout faire pour plaire à votre gouvernement. Mais cette chose-là, jamais! Rendre le petit Mortara eût été bien plus facile; et cependant, vous le savez, pour en arriver là, il eût fallu convenir que notre législation religieuse et civile était

mauvaise, et c'est ce qu'un gouvernement ne fait jamais.

Le diplomate ne pouvait pas insister.

Une lettre de Louise, datée de Paris, avait appris à Loubère l'heureux succès de son voyage et l'appui qu'elle était sûre d'avoir auprès du gouvernement pontifical, au moyen de l'ambassade française.

Loubère fit de vains efforts pour voir Julio, au moins pour lui donner connaissance de la lettre de sa sœur. Des ordres personnellement sévères ne laissaient rien approcher de son cachot.

Loubère alla trouver son prélat, qui, depuis l'encaissement dans le gousset des bienheureuses pièces d'or, n'avait pas paru. Le Pyrénéen avait pris d'abord patience. Plus tard il alla faire visite au personnage, qui le reçut presque avec hauteur, et lui avait dit le mot éternel : « Nous verrons..., j'espère beaucoup; » Loubère était revenu plusieurs fois. Toujours même réponse.

— Bon, se dit-il, je suis floué. Je vois bien qu'à Rome la clef d'or entre dans toutes les portes, mais elle y reste et ne les ouvre pas. Oh! mon drôle, je te pincerai.

Loubère tint parole. Un beau matin, à la pointe du jour, quand toute la ville était encore livrée au sommeil, il alla frapper à la porte du prélat et dit au concierge de la maison : J'ai quelque chose de très pressant à dire à monsignor Andrea Giusto.

Le personnage donna dans le piége. Il se leva à

la hâte, s'enveloppa d'une robe de chambre, et reçut Loubère dans un petit salon.

— Ah çà! dit le vigoureux Pyrénéen, d'un ton de voix qui avait une étrange signification, je tiens à en finir. Il faut marcher sérieusement ou rendre les espèces. Entendez-vous cela? monsignor de Giusto.

Le pauvre diable, peu accoutumé à cette singulière éloquence, tremblait presque.

— Cet homme abuse de sa position, se disait-il. Ah! si nous n'avions pas cette maudite armée d'occupation, comme je le ferais arrêter et mettre en lieu sûr avec son protégé. Mais toucher à un Français, cela est difficile. Il faut pour cela un délit constaté, comme dans le cas de cet athée d'abbé Julio.

— Monsieur l'abbé, dit-il à Loubère, d'un ton patelin, j'ai travaillé, je vous assure... Si vous saviez les peines que j'ai prises..., ce que j'ai dépensé pour vous, bien au delà certes de ce que vous m'avez confié. Tenez! je puis vous en donner une preuve positive. Je suis parvenu, moyennant finances, bien entendu, à savoir tout l'entretien de Son Éminence le cardinal Antonelli avec votre ambassadeur chargé de réclamer votre ami.

Et il lui raconta, dans tous ses détails, la conversation des deux diplomates.

La colère du Pyrénéen tomba. Ces races sont âpres et vives, mais elles sont droites, surtout elles sont généreuses. Le malheureux prélat était plus

mort que vif. Il sentit pourtant que le ton de son interlocuteur s'adoucissait.

— Diable! c'est terrible cela. Et vous ne pensez pas réussir autrement?

— Mon Dieu, il n'y a plus qu'à arriver à faire intercéder auprès du Pape. Je vais essayer... Oh! je vous promets de me presser... Mais je vous demande un peu de temps.

— Soit. Je reviendrai dans huit jours.

Pendant que Loubère se rendait triste et déconcerté à son hôtel, l'idée lui vint d'aller voir les lieux où s'était passée l'équipée de Julio. Louise lui avait raconté la scène d'une manière très pathétique.

— Je pars, se dit Loubère, je vais visiter Notre-Dame de Forcassi. Cela me fera prendre patience.

Le lendemain, blotti dans la voiture publique, qui fait le service de Viterbe, il se rendait à Vetrala.

IX

LE CONTREBANDIER

Loubère avait consacré une grande heure à Notre-Dame de Forcassi. Il avait vu la statue noire, avec sa toilette hebdomadaire, les belles peintures, la clôture sculptée dont on avait hâté la restauration et qui, malgré les soins de l'artiste à donner au bois nouvellement travaillé une teinture de bois antique, montrait encore bien nettement les points où elle avait été fracturée.

Tout cela fut d'un vif intérêt pour notre voyageur. Il lui semblait voir encore son jeune ami, dans cette exaltation fébrile que donne une grande passion, secouer violemment ces sculptures noircies par le temps, et s'écrier d'une voix vibrante à la vue de Louise : C'est ma sœur, je veux ma sœur!

Il entrait dans les plans de Loubère de mettre à profit les huit jours qu'il avait donnés à monsignor Giusto, pour visiter les environs du lac de Bolséna, les grandes cités étrusques situées entre Viterbe et Corneto et de rentrer à Rome par le chemin de fer de Civitta Vecchia. Au moment de quitter Notre-Dame de Forcassi, il voulut aller faire une visite au libérateur de Louise, au brave Iacomo.

D'après les indications données par Louise, il ne lui fut pas très difficile de trouver la petite maison blanche du contrebandier. Iacomo était chez lui. Sa connaissance avec Loubère fut bientôt faite : rien ne rapproche les hommes comme le dévouement à une même cause, l'affection pour les mêmes êtres.

— Iacomo, vous avez été un brave homme, je vous aime comme si vous m'aviez sauvé, à la place de cette charmante femme.

— Et *el povero?*

— Ah ! vous savez où il est.

— Dans les griffes du diable?

— Pis que cela : on peut gagner le diable : on n'a qu'à se donner à lui.

Loubère raconta en détail tous les efforts qui avaient été faits, et leur inutilité absolue.

Iacomo était tout sérieux.

— *Dunque*, l'ambassadeur de Sa Majesté impériale Napoléon III, a échoué auprès du gouvernement de la *Santita*.

— Oui, Iacomo.

— Cela est fort. Pourtant sans vous autres Français, la *Santita* serait bien forcée de changer la tiare pour la mitre.

— C'est comme cela. On ne tient pas à nous prouver qu'on attache un grand prix à ce service. Au reste, mon petit prélat n'a pas été plus heureux que l'ambassadeur.

— Je le comprend, mais il a gardé vos pièces d'or.

— Oui, Iacomo.

— Ah! si j'avais eu le quart de ce que ce filou vous a enlevé.

— Qu'à cela ne tienne, Iacomo, j'ai encore de l'or; et, tirant un rouleau de pièces de vingt francs, et déchirant le papier, le Pyrénéen versa sur la table du contrebandier mille francs en or. Jamais somme si énorme, et en espèces si brillantes, n'était entrée dans la cabane de Iacomo.

— Reprenez cet or, dit-il à Loubère, je suis payé moi! La pauvre enfant a été généreuse à Volscarcetta, et je sens que j'ai accompli à moitié ma tâche... Il faut sauver le frère.

— Vous auriez pour cela quelques moyens!...

— J'essaierai. Iacomo ne se vante jamais. Mais puisque Son Excellence l'ambassadeur de France n'a pas réussi, il faut bien que Iacomo se décide à agir. Ce cher enfant ne peut pas rester là. Je ne l'ai vu que bien peu d'heures, mais il me paraît si vrai, si bon, que je l'aime comme un fils. Il ne serait

pas resté huit jours où il est, mais Iacomo seul ne peut pas faire tout. Je vous en prie de nouveau, je vous le commande au besoin : serrez cet or; il nous le faudra à Rome. Adieu, femme! prie la madone pour Iacomo. C'est une terrible expédition; mais l'honneur est là.

Loubère et Iacomo partirent pour Civitta Vecchia; le soir même ils étaient à Rome.

X

PIE IX ET L'ÉMEUTE A ROME.

Une grande figure domine l'histoire religieuse contemporaine; c'est celle de Pie IX. Mastaï aura eu le singulier privilége d'avoir été salué, à son intronisation, par le libéralisme européen et maudit par le parti clérical, et d'avoir, dans les dernières années de son pontificat, reçu les anathèmes du monde libéral et les acclamations délirantes du clergé ultramontain. Les mêmes hommes qui crient : Vive le Pape-roi! Vive l'immortel Pie IX! sont ceux qui disaient en 1847 : « On a fait dans ce cardinal Mastaï un choix détestable : nous avons un pape révolutionnaire. »

Comment s'expliquer ce bizarre changement dans les esprits? Mastaï était-il un absolutiste qui prenait le manteau du libéralisme? Serait-il encore,

à cette heure, un libéral qui, voguant à pleines voiles dans la réaction, simule l'absolutisme pour mourir en paix au sein de ses cardinaux et de son épiscopat saturés d'idées ultramontaines? Ni l'un ni l'autre.

Pie IX est un homme de juste milieu, que les pentes glissantes, sur lesquelles la liberté entraîne les rois pris de la velléité des réformes, ont effrayé et qui se repose sous l'abri passager de la réaction, comme les naufragés cramponnés à un écueil à fleur d'eau, jusqu'à ce qu'une lame impétueuse les balaie et les jette broyés sur le rivage.

Pie IX a eu la destinée de Louis XVI, moins l'échafaud. Animé, comme l'infortuné Bourbon, d'intentions droites; blessé, par tous ses instincts, de l'abaissement dans lequel le système de compression violente, adopté par Grégoire XVI, avait traîné la papauté, il était naturel qu'il cherchât à inaugurer, avec le régime constitutionnel, un règne moins troublé et moins abhorré surtout que celui de son prédécesseur. Il trouva le royaume temporel des papes dans un tel désordre, qu'on ne put jamais lui fournir les dossiers des détenus qui encombraient les prisons romaines, et qu'il fallut, pour nettoyer ces écuries d'Augias, amnistier en bloc les malfaiteurs et les bandits mêlés avec les prisonniers politiques.

Un trait caractéristique de ces débuts de règne fut celui-ci, que Pie IX, dont on connaît la piété, pour frapper l'imagination des Romains, ramenant

sans s'en douter à son institution primitive le grand banquet eucharistique des chrétiens, communia, de sa main, tous ces meurtris de l'ancien régime, au grand scandale des Jésuites, des cardinaux et des dévots de Rome.

Pie IX vaut évidemment mieux que son entourage. On se fait difficilement une idée de l'apauvrissement intellectuel de cette prélature romaine qui compose cé que les Italiens appellent la *curie*. Il est impossible que les générations, se succédant dans un milieu, où toute la science se borne à quelques connaissances de théologie, de liturgie et de droit canonique, n'arrivent enfin à l'étiolement. La Rome papale a fait pour les intelligences ce qu'elle a fait pour le bas chœur de la chapelle Sixtine. Elle a abouti au régime des castrats. Quelle chute, au milieu d'un peuple si richement doué!

Sous Pie IX, aux mœurs austères, la galanterie traditionnelle des jeunes prélats romains a cessé de se montrer au grand jour. Jusqu'au moment de l'occupation française, ces prélats, sortis de toutes les grandes familles, étaient les amants des belles patriciennes; mais depuis que l'officier français a paru, le monsignor a été dédaigné, les épaulettes sont devenues de mode. Force a été à la prélature de se retirer devant ces heureux conquérants.

Quel que soit le sort de la papauté temporelle, d'ici à deux ou trois ans, qu'il y ait un de ces compromis tant aimés des diplomates, au moyen desquels une question ne se tranche pas, mais se

prépare à sa solution définitive pour une autre heure, comme ces vêtements usés que l'on continue de porter jusqu'à ce que le moindre mouvement un peu brusque les scinde en lambeaux; ou bien que les aspirations de l'Italie intelligente soient écoutées, et que Rome capitale de l'Italie arrive à sa destinée naturelle, au risque de froisser l'élément retardataire du clergé romain; ce grand événement qu'il y a quinze ans, nous ne devinions pas si près de nous, et dont nous pensions léguer le spectacle à d'autres générations, s'est accompli réellement. Pie IX, roi seulement par la grâce des baïonnettes napoléoniennes, n'est plus un roi depuis quatorze ans. Il donne lui-même un éclatant démenti à la théorie bruyante qui fait, à cette heure, le tour de la catholicité. On affirme qu'il n'y a pas d'indépendance spirituelle possible pour le souverain pontife sans la souveraineté temporelle. Le pape et l'épiscopat, sans précisément faire un dogme de cette théorie, rejettent cependant celle qui lui est contraire comme une erreur condamnable. Et voilà pourtant quatorze ans que le pontife exerce, en toute plénitude, sa puissance spirituelle, décrète un dogme, tient des consistoires, publie des encycliques, quoique tenu politiquement sous le bon vouloir d'une armée d'occupation, sans que cet état de vassal, de roi honoraire de Rome, ait rien enlevé à sa liberté de pontife.

L'expérience est donc faite. Que Victor-Emmanuel arrive au Quirinal, que l'idée républicaine

triomphe, quelle que soit la forme du gouvernement temporel de Rome, n'importe la couleur du drapeau qui flottera sur le château Saint-Ange; les paroles spirituelles du Vatican ne seront pas plus soumises à une pression du pouvoir régnant, qu'elles ne l'ont été sous le long protectorat de la France.

On s'est beaucoup irrité, dans le monde politique intelligent, des lenteurs de Napoléon III à se prononcer dans une question dont seul, à son grand regret, il tient le nœud, pouvant le trancher d'une seule parole. Le *Cunctator* a vu se perdre beaucoup de sa popularité en France, dans cette classe travailleuse qui est sa véritable force; il a su cela, et il ne s'est pas départi de ses désolantes temporisations. C'est qu'il se trouve très logiquement, et il a eu le génie de le comprendre, le *deus ex machina* de cette terrible catastrophe de la papauté temporelle. Patient, parce qu'il sent sa force, il a voulu longtemps retarder, il retardera encore, autant dans l'intérêt des difficultés intérieures de son gouvernement, que pour rendre moins bruyant et moins terrible l'écroulement définitif de la royauté pontificale. Ces retards sont un bien : ils sont dans la logique providentielle. Tout ce qui est tombé de choses autrefois grandes dans le monde est tombé de cette sorte.

Quand la branche du vieux chêne, desséchée par de longs hivers, quoique privée depuis longtemps de feuillage et d'écorce, taraudée par des milliers

d'insectes, qui en ont dévoré les alvéoles cellulaires, est secouée par les vents, elle ne tombe pas encore; il faut une décomposition dernière, un affaissement suprême, heure où la tempête, levée à l'horizon, la jettera, sans qu'elle se brise trop, sur des tapis d'herbages et de mousse où le pauvre viendra la dépecer, comme il l'entendra, pour la porter à son foyer. La nature aura été plus compatissante que l'homme.

Il en sera de même de la papauté temporelle. Napoléon III lui aura épargné l'humiliation d'une chute violente. Ni échafaud, ni prison, ni exil. Une heure arrivera où le pontife lui-même, soit Pie IX, soit le successeur de Pie IX, sentira sur sa tête que sa tiare s'est allégée de deux couronnes, qu'il ne reste plus que le bandeau pontifical. Une autre heure sonnera où il fera l'aveu loyal que ce bandeau est maintenant plus facile à porter. C'est ce que la diplomatie couronnée, que nous nommons Napoléon III, a appelé « la solution de la Providence. »

Jusqu'à cette heure dernière, dont tiendront compte seulement quelques humbles chroniqueurs, la papauté se traînera dans l'irritation et dans les douleurs, durant ces longs jours de transition destinés à l'accoutumer au régime, nouveau pour elle, de la vie purement apostolique. Rien n'est plus commun quand on habite Rome et qu'on a l'occasion de rencontrer Pie IX dans quelque cérémonie publique, même dans de simples visites

aux églises, aux hôpitaux, aux couvents, de le voir le visage inondé de larmes. Le dernier prêtre-roi semble sentir sur lui toute la rigueur de la loi qui rend solidaires les dynasties royales, qu'elles aient été héréditaires comme celle de saint Louis, qu'elles soient électives comme celle de la royauté sacerdotale de Rome.

Loubère, qui n'avait pas l'âme fort tendre, fut touché, un jour qu'il se trouvait par hasard devant le portique de l'église *della Trinita del Monte*, à la vue du pontife sortant de l'église et montant dans sa voiture. Quelques carabiniers à cheval, à l'uniforme bleu fort râpé et déteint comme si ce corps eût usé ses vieilles nippes et sentît qu'il était inutile de les renouveler, étaient devant la voiture du pape. L'équipage n'avait ni la modestie du pontife suprême d'une religion qui flétrit les vanités mondaines, ni la sérieuse grandeur d'un puissant monarque. Loubère fut tristement impressionné de cette décadence visible. Pauvre roi! se dit-il d'abord.

Mais quand la figure du crucifié du sacerdoce catholique parut au seuil de l'église avec des yeux très doux, abrités de paupières que la douleur avait rougies et desquelles coulaient encore quelques larmes, quand il leva avec une majesté triste, mais sereine, la main pour bénir le groupe de curieux que le hasard avait réunis là, le rude Pyrénéen sentit involontairement ses jambes faiblir. Il tomba à genoux pour recevoir cette béné-

diction plus touchante et qui devait encore davantage porter bonheur, celle d'une âme qu'une cruelle fatalité a longtemps meurtrie.

Il y avait là des *abbati*, que Loubère reconnut facilement à leur costume, des Romains de la condition moyenne, des gens du peuple, des enfants. Tout cela regarda stupidement, sans passion aucune, sans amour comme sans haine, le monarque en pleurs et reçut cette bénédiction avec indifférence. On s'agenouillait par habitude, on se relevait en riant.

Loubère s'indigna.

— Les misérables! dit-il presque tout haut.

Puis il réfléchit.

— Cette royauté est bien morte. Ils n'ont vu là que la voiture et les carabiniers. C'est devant leur roi qu'ils sont muets. Quand du haut du balcon de Saint-Pierre de Rome ils entendent le *Benedicat vos* que Pie IX fait résonner, jusque sous les portiques circulaires, avec sa voix si pénétrante et si douce, ces mêmes hommes s'inclinent plus bas que moi : ils reconnaissent là le vicaire du Christ. Ici ils sont de glace : ils croient ne devoir rien à leur dernier César.

Les larmes du saint pontife, ce jour-là, avaient une cause. Il savait par sa police privée, indépendante de celle du cardinal-ministre, qu'il se préparait dans la ville une grande manifestation, non seulement autorisée, mais presque provoquée par le comité romain. Le lendemain pouvait être le

dernier jour de ces splendeurs temporelles auxquelles personnellement le pieux vieillard doit peu tenir, mais que, par un scrupule de conscience, il voudrait transmettre à ses successeurs.

Les émeutes à Rome n'ont aucun des caractères qui s'attachent ailleurs à ces explosions terribles de la colère populaire, dont l'époque contemporaine nous a si souvent donné le spectacle. A Rome, l'émeute se cache sous le nom bénin de manifestation. Dans l'émeute de Paris, la balle et la baïonnette font toujours des victimes; à Rome, tout se borne, du côté de l'autorité, à force arrestations, et, du côté du peuple, à quelques coups de lame bien affilée dans les flancs des gendarmes pontificaux. En France, l'émeutier est un homme pressé qui veut improviser un gouvernement, et qui compte d'ordinaire sur une belle place, que lui donnera la révolution, pour payer son terme ou s'acheter un paletot. L'émeutier romain ne bouge que sur un signal. Le comité recommande-t-il la prudence, le patriote le plus enflammé se renferme dans une sagesse exemplaire. Le comité a-t-il besoin de réveiller un peu l'opinion, de sonder les dispositions présentes du gouvernement pontifical; veut-il se renseigner, par un fait, sur l'attitude que prendra, en face de l'agitation, le général qui commande l'armée française, il dit à ses hommes : Au Corso! Cela signifie : Serrez de près les gendarmes, jouez du couteau avec prudence, vociférez : A bas le pape-roi! mais rien de plus.

L'heure n'est pas venue encore.

On a gardé le souvenir de l'émeute du 2 février 1861. Il s'agissait particulièrement de bien se rendre compte des dispositions de la France. On savait l'ambassadeur très favorable à l'unité italienne.

— Nous sommes des imbéciles, avait dit l'un des membres les plus actifs du comité. Croyez-vous que les perdrix vous tomberont toutes rôties du ciel? La politique de l'empereur des Français est de protéger extérieurement le pape; mais si le gouvernement pontifical succombe devant une révolution irrésistible, les troupes françaises, après quelques coups de feu, afin de sauver l'honneur du drapeau, se retireront au château Saint-Ange et nous laisseront faire la chasse aux petits zouaves de monsignor de Mérode. Et l'Europe s'inclinera devant le fait accompli.

Un vieillard, qui connaît la France, avait improuvé ce plan comme excessivement dangereux.

— Gardez-vous, avait-il dit, d'une faute énorme comme celle-ci. Le soldat français ne connaît qu'une chose, la consigne. Il vous balaiera sans pitié jusque dans le Tibre. Vous aurez tout compromis par votre impatience. Une manifestation, pas de révolution.

Ce sage avis l'avait emporté.

Le programme fut celui-ci : étudier la conduite que tiendra le commandant des troupes françaises; bien voir si, dans le cas d'une révolution sérieuse,

il prendrait des dispositions énergiques et complétement hostiles au parti national, ou si, résistant mollement, on le pourrait croire disposé à laisser les Romains agir d'eux-mêmes, et trancher ainsi la question.

Telles furent les dispositions prises d'en haut. En bas était la tourbe docile prête à faire le coup de main et tenant le couteau aiguisé.

Iacomo était depuis deux jours à Rome quand se faisaient les préparatifs de l'explosion qui, grâce aux impatiences générales, paraissait devoir dépasser ce qu'on avait vu jusque-là. A juger les choses à la surface, on aurait pu se tromper et croire sérieusement à une révolution. Le rapport secret fait au pape, sur les proportions que l'émeute semblait devoir prendre, était conçu dans ce sens.

Loubère avait vu la ville aux sept collines dans son calme habituel et n'avait eu aucun soupçon. Un homme qui savait tout, qui devait jouer un rôle dans la manifestation, et avec qui il avait passé, le matin, deux longues heures, ne lui en avait pas soufflé mot.

Ils se rencontrèrent sur la place d'Espagne.

— Savez-vous quelque chose de nouveau? avait demandé cet homme à Loubère.

— Non, avait répondu celui-ci; mais j'ai vu pleurer le pape comme une femme.

— Il fait bien.

Loubère ne comprit pas. On devine quel était cet homme.

Iacomo, ancien soldat de Garibaldi, contrebandier de son état, puissant de muscles, énergique de convictions anti-papales, était un instrument d'émeute trop précieux pour échapper à ceux qui organisaient dans la grande ville le coup de main. Il fut rencontré par un des agents du comité.

— Iacomo, on a besoin de toi, demain.

— Très bien, signor.

Iacomo reçut d'abord quelques paoli pour aller boire à la chute du pape-roi. Puis il écouta sa consigne avec le sang-froid et la fidélité d'un homme toujours prêt à se rallier sous son drapeau.

— Maintenant, attention! avait dit Iacomo. Je suis à vous, mais donnez-moi quelques hommes et faites-moi soutenir, au besoin, pour aller faire sortir de leurs cachots de braves amis sur lesquels le saint office a jeté sa griffe.

— Qu'à cela ne tienne, avait dit l'organisateur de l'émeute, ce sera une bonne diversion.

Afin de ne pas être suspect et de pouvoir, pendant ces deux jours, courir toute la ville et rencontrer son monde dans les cabarets où se réunit la plèbe, l'agent du comité était allé prévenir la police qu'un coup se préparait.

— Nous savons cela, lui fut-il répondu.

— Je crois avoir entendu murmurer parmi le peuple qu'on se portera aux prisons.

— Merci; l'avis est bon.

Avec ce petit stratagème digne des Grecs, et que les collègues de l'agent reproduisirent proba-

blement à leur tour, cet homme put embaucher à ciel ouvert tout ce qu'il voulut, sans que la police pontificale songeât à surveiller ses allées et venues. On ne se défiait pas d'un homme qui était venu renseigner le gouvernement.

Le 2 février, à l'heure précise indiquée par le comité, une masse compacte d'hommes déterminés, drapés dans leurs manteaux à la manière antique, occupèrent, sur une grande étendue, le Campo vaccino, les abords du Colisée, la place Navone, le Corso, la place del Popolo et tous les points où la circulation est d'ordinaire considérable.

La police, dès la veille, avait fait silencieusement ses préparatifs comme pour un jour de combat. On a toujours des amis dans les deux camps, et ce mot bizarre avait été souvent échangé entre gens de connaissance, sans plus de colère que s'il se fût agit d'un rendez-vous de plaisir.

— Nous nous verrons demain.

— Oui, je vais aiguiser mon couteau.

XI

LES GUEUX DE ROME

— Où vas-tu, Piétro?

— Il y a du bruit au Corso, j'y vais.

— De quoi te mêles-tu, imbécile?

— Je suis patriote. Quoique je porte des guenilles, je comprends que je suis Romain.

— Eh bien, après?

— Après? j'entends parler des hommes qui sont au dessus de moi. Ils sont las de notre gouvernement de prêtres. Ils veulent se débarrasser des monsignori. A chacun sa place! Des prêtres aux églises, des hommes du monde au gouvernement des choses du monde.

— Mon fils, tu parles un beau jargon. On ne disait pas cela de mon temps; mais je ne te com-

prends pas. Voyons, parle clair. Vous voulez chasser *la Santita di nostro signore*, les moines, les prêtres?

— Pas le moins du monde, vieux père.

— Comment tu ne vois pas que c'est le but définitif de la révolution?

— Je ne le vois pas, parce que cela n'est pas.

— Allons donc, *madona mia!* Tu es bien naïf mon Piétro. Et bien, *mi figliolo*, tu travailles à ta perte, à la perte des tiens, à l'abandon de ton pauvre père sur ses vieux jours.

— Je ne vois pas cela : car alors...

— Certainement, tu irais crier : *E viva el papa re!*

— Que Dieu m'en garde!

— Pauvre fou! Écoute : qui te donne la liberté, la liberté absolue, sans contrôle, avec toutes ses joies, ses fantaisies, n'est-ce pas *el papa re?*

— Eh bien! j'aime mieux une règle, cela fera plus d'honneur à mon pays.

— Le vrai roi de Rome, ce n'est pas *la Santita di nostro signore*, c'est le pauvre. Tu ris... Oui, le pauvre, le mendiant, l'homme au manteau gris, sale et troué. Toi, moi, nous sommes rois dans cette ville que les beaux esprits appellent la ville éternelle. Nous sommes rois sur les places publiques, dans les rues, aux portes des palazzi, sous le vestibule des églises. Nous vivons là, nous couchons là, nous prenons là cette bonne fraîcheur que n'ont pas les nobles dans leurs belles salles.

Qui te donnera tout cela quand il y aura ici une police à la française?

— Plût à Dieu que tout fût à la française à Rome!

— Ignorant! On le voit bien, tu n'as jamais mis le pied dans ces grandes villes françaises. On n'y souffre pas un mendiant. Une énorme plaque hissée à une potence, aux portes des villes, contient cette effrayante inscription : « La mendicité est interdite. »

— Eh bien! tant mieux! On forme la jeunesse au travail, et il y a, je le sais, des asiles pour les infirmes et pour les vieillards.

— Mon garçon, on t'a, je le vois, tourné la tête. Mais ces asiles ce sont des prisons.

— Quelle histoire!

— Oui, des prisons, puisque entré là une fois, et encore avec quelle peine, on n'en sort plus. Adieu le soleil, l'air libre, les courses aux lieux que l'on aime, au quartier où l'on est né, aux maisons où l'on a joué enfant! C'est là la vie, signor Piétro, mon fils, c'est la vie! Être libre au risque de n'avoir pas un bon dîner, c'est mieux qu'une pitance réglée, avec des grilles comme aux cages des bêtes féroces. Voilà mes idées à moi.

— Gardez vos idées, mon père, je vous salue.

— Parle-moi encore.

— Quoi?

— Tu t'es donc mis à aimer le travail?

— Moi, pas du tout, mais je le subirai : cela

vaut mieux que d'aller tendre la main, et aller faire remplir son écuelle à la porte des couvents.

— Voilà encore des idées! Qu'y a-t-il d'humiliant à cela? Les moines ne sont-ils pas des mendiants comme nous? Ne vont-ils pas quêter dans les maisons? Eh bien! ces moines nous relèvent. En descendant à notre métier, ils nous grandissent jusqu'à eux. Mon fils, des moines, et beaucoup de moines, ont été papes. La mendicité, par les moines, est montée sur le siége pontifical. C'est une gloire cela!

— Merci de cette grandeur. Je vois qu'aujourd'hui un ouvrier est estimé et qu'on méprise un gueux. Vos moines qui mendient sont-ils bien vus? On leur donne par routine, souvent par contrainte; on ne veut pas être mal noté. Je vois tout cela, moi.

— Tu me feras mourir dans la tristesse.

— Que je devienne un homme et je vous nourrirai. Adieu, prenez patience. Voilà mon couteau. Gare aux carabiniers de *la Santita!*

— Ah! malheureux fils! Mais, Piétro, écoute-moi donc?

— Que voulez-vous encore, père?

— Tu as quelque raison que tu ne me dis pas, pour aller te mêler dans ces émeutes où il n'y a rien à gagner, pour des gens comme nous, que des coups. Voyons, Piétro, dis tout à ton père.

— Eh bien! voulez-vous le savoir, j'aime Giulleta, la fille du sculpteur Marino.

— Eh bien, épouse-la.

— Elle ne voudrait pas d'un mendiant.

— Mais tu es riche, plus riche que son père. Je me fais plus de revenus en mendiant que lui avec ses statues que personne n'achète, et j'ai dans un petit coin quelques beaux écus d'or; et je te les donnerai, après moi, et si tu veux vivre comme moi.

— Non, je veux travailler avec le père de Giulleta. J'apprendrai son métier, mais, en attendant, je vais me battre pour l'indépendance de mon pays. *E viva l'Italia una.*

— Va-t'en au diable!

XII

UN VÉRITABLE SIÉGE

Pendant que la manifestation, organisée par le comité, tenait Rome en effervescence, que les troupes pontificales se massaient sur les places, que des corps nombreux se détachaient à l'entrée des grandes rues pour les balayer à outrance, l'armée d'occupation, mise en mouvement par les ordres du commandant en chef, arrivait, à son tour, avec une merveilleuse précision, et une tactique que l'armée pontificale ne connaît pas, pour s'interposer entre les gendarmes du pape, se ruant au hasard, et les conjurés vociférant des cris patriotiques. L'opération fut longue mais réussit à point. On s'avança lentement : les officiers, les caporaux, les simples soldats, avec une politesse toute française, prièrent messieurs les Romains de leur évi-

ter le petit ennui de jouer de la baïonnette. La masse de curieux qui centuple toujours, dans les cas semblables, les rassemblements, s'écoulait à petits pas. Les gendarmes pontificaux faisaient quelquefois les récalcitrants : ils étaient disposés à trouver les Français trop pleins de mansuétude, et ne déguisaient pas leur mauvaise humeur de manquer ainsi l'occasion de prouver du zèle. De leur côté, les patriotes romains eussent été au désespoir de ne pas larder quelques-uns de ces bons pontificaux. Il y avait donc du tragique et du comique, en même temps, dans cette singulière escarmouche, où il fut bien et clairement prouvé au comité, que les ordres donnés à l'armée d'occupation étaient très sévères, qu'on y mettrait des formes tant que le mouvement serait aussi peu sérieux, mais qu'on deviendrait implacable le jour où une révolution serait imprudemment tentée.

Tout ceci se passait au point principal où s'étaient portées les masses curieuses. C'est presque une fête pour certaines imaginations qu'une émeute : c'est du nouveau. Le spectacle peut coûter quelque égratignure, mais chacun est acteur et se console par là des petits désagréments attachés à son rôle.

La troupe française s'était développée, d'une manière formidable, depuis la plaine *del Popolo* jusqu'au Colisée, occupant ainsi la grande artère où circule le peuple, et maîtresse, par conséquent, du champ de bataille.

On avait peu prévu ce qui pourrait se passer

sur des points isolés; toutefois la police pontificale avait fait doubler les postes des prisons.

Iacomo, en stratégiste habile, avait pris toutes ses dispositions. A mesure que les hommes qu'on lui avait promis se rendaient vers le lieu désigné par lui à l'agent, il les prenait, les entraînait dans quelques-uns de ces bouges obscurs, où le peuple se plaît tant parce qu'il y trouve toute liberté. Il leur faisait verser des flots d'un vin généreux payé par l'or de Loubère. Et quand tous ces hommes, au nombre de trente environ, furent arrivés à cette excitation frénétique, sans laquelle on ne gagne pas de batailles, qu'il eut exalté leur imagination dans une catilinaire où le gouvernement des prêtres ne fut pas épargné, et dans laquelle il leur rappelait la bravoure et l'humanité que le peuple de Rome avait déployées, il y avait quatorze ans, au moment de la révolution, pour délivrer les victimes du saint office; il leur distribua quelques armes, cachées dans un de ces bouges, et, se mettant à leur tête, les fit marcher, en rangs serrés, jusqu'à la porte de la prison de l'Inquisition.

Le premier choc fut terrible. La police prévenue tenait en embuscade le double poste qu'elle avait placé pour soutenir le siége. Quelques hommes tombèrent, de part et d'autre, sous les premiers coups de feu; mais l'élan de la troupe d'Iacomo l'emporta. Ces hommes avaient dans ce moment pour eux le nombre, l'audace et la surexcitation des liqueurs fortes. La petite troupe s'aperçut du

grand nombre des assaillants et perdit aussitôt courage. La première porte avait été brisée. Les hommes d'Iacomo s'étaient emparés du corps de garde et déjà l'officier qui commandait ce poste, retranché derrière la seconde porte, songeait à éviter, pour lui-même et pour ses soldats, une effusion de sang inutile, lorsqu'une forte escouade de troupes françaises déboucha de la rue le long de laquelle s'étend le préau de la prison. Iacomo avait ses sentinelles : il fut averti par un coup de sifflet. Il fit signe à ses compagnons. Ils sortirent à la hâte du corps de garde et prirent plusieurs rues tortueuses; peu connues des Français, presque tous se sauvèrent ainsi avec leur chef : un très petit nombre furent faits prisonniers.

Iacomo, couvert de sang et de poudre, se cacha pendant quelques jours. Quand il crut pouvoir sortir sans danger, il alla trouver Loubère.

— J'ai été dans une inquiétude mortelle, mon cher Iacomo, lui dit l'abbé, quand je ne vous ai plus revu, après la manifestation; je me suis dit : Iacomo était dans la bagarre, les gendarmes l'auront pris. Je suis allé aux informations. J'ai su qu'une lutte sanglante avait eu lieu à l'Inquisition; je me suis alors cru certain que mon brave Iacomo s'était fait tuer là; et j'étais presque tenté d'accuser la Providence qui ravissait à mon pauvre Julio un de ses meilleurs protecteurs. Enfin vous voilà. Vous vivez, je suis heureux de vous voir et j'espère dans l'avenir.

— Ce sont vos diables de Français qui ont fait tout le mal. Quelle expédition! j'en eusse été fier toute ma vie. Comme j'avais mené ça! Un général ne fait pas mieux manœuvrer cent mille hommes. Que voulez-vous? je n'ai pas de chances.

— Tout n'est pas fini, Iacomo.

— Oh! non je suis encore là. Il me reste du sang dans les veines et des idées dans la tête. Avez-vous encore quelques restes de ces pièces jaunes?

— Bien peu.

— Il faut tout risquer. Allons ne perdons pas courage, je vais combiner quelque chose.

— Iacomo, vous êtes un homme de cœur.

XIII

OSTERIA DELLA SABINA

C'était le 10 février 1861. Trois hommes robustes, à l'air martial et déterminé, portant le vêtement des paysans de la campagne romaine, soupaient, à la pâle lueur d'une lampe, dont la grosse mèche, aspirant un reste d'huile, répandait une odeur fétide, dans *l'Osteria della Sabina*, auberge fréquentée par les pâtres de passage à Rome, par les contrebandiers, les mendiants de profession, les voleurs et ces hommes suspects qui ont pour état d'être prêts à tout. La maison, de la plus chétive apparence, n'avait qu'une porte d'entrée sur une petite place irrégulière située sur la rive gauche du Tibre, près de cette délicieuse miniature architecturale qu'on appelle le temple de Vesta. En bas étaient une salle assez vaste, noire

et enfumée, quelques chambres, la cuisine et des celliers. Le haut avait une douzaine de chambres hideuses séparées par un corridor obscur et sale. Quand il y avait presse, que beaucoup de paysans, à certaines époques de l'année, descendaient des montagnes, les chambres devenaient pendant la nuit des fourmilières humaines; dix, douze hommes s'entassaient sur des paillasses et des matelas. Deux mauvais lits, dont les draps étaient rarement renouvelés, faisaient tout l'ameublement de ces chambres. L'hôtesse était la signora Giustina, vieille matrone aux larges hanches, à la tête carrée, aux traits rudes mais beaux, et présentant le type des femmes du Transtevère, mais flétri par l'âge, par le travail pénible, par la vie humiliée et douloureuse. Cette femme n'avait eu qu'un fils : elle l'avait envoyé se joindre à ceux qui défendaient Rome contre l'armée française. Le jour de la prise de la ville on lui rapporta un cadavre.

La maison de Giustina était une maison sûre. Là on pouvait tout dire. Plans de conspiration contre le gouvernement papal, projets d'enlèvement, coups à faire sur les routes, effractions, escalades, bandes à organiser pour tenir la campagne, se combinaient là à cette longue table où les hôtes, assis sur des bancs, s'appuyaient fièrement sur le coude en buvant un petit vin liquoreux, fade, qu'on récolte sur les versants des montagnes d'Albano et de Velletri. Giustina était une mère pour ces héros, de toute sorte, qui for-

maient sa clientèle. Un seul trahi une fois, *l'Osteria* eût été déserte. La dame était bien avec la police romaine à laquelle elle servait, sous main, une petite rente annuelle, sous le nom de *Buona mano*, que les agents se partageaient. Elle donnait largement à tous les capucins et autres quêteurs. Une madone placée dans une niche, à l'un des angles de la place, était entretenue par elle de belles robes et d'une lampe brûlant perpétuellement. Jamais elle ne manquait de faire ses pâques.

— Comme cela, disait un des trois personnages, qui paraissait dominer les deux autres, vous êtes hommes à ne pas reculer?

— Oui, signor.

— Il y a cinq cents scudi.

— Va pour cinq cents scudi.

— Mais il y a du danger.

— Allons donc!

— Nous aurons à escalader une haute muraille.

— Nous escaladerions l'enfer.

— Nous pourrons recevoir des balles.

— Elles nous connaissent.

— Alors c'est fait?

— Sans doute, nous sommes des hommes, c'est tout.

— A minuit, je viens vous prendre. J'aurai une échelle de corde, des révolvers à plusieurs coups, chacun le nôtre; si nous sommes attaqués, n'importe où, faites feu et tuez le plus que vous pourrez. Il s'agit d'un enlèvement, ce n'est pas la fin du

monde, quatre chevaux nous attendront. Il faudra marcher toute la nuit, traverser Subiaco et déposer au delà de la frontière, à Rocca-San-Stéphano, hors des recherches de nos sbires, la personne enlevée. Mais cinq cents scudi! Ils vous seront comptés demain ici à la même heure; et je les dépose entre les mains de notre digne hôtesse. Signora; approchez.

Et jetant les scudi avec fracas sur la table, il en fit cinq piles qu'il aligna devant la dame.

— Vous le voyez, serrez-nous cela jusqu'à demain soir et préparez-nous un bon souper.

Les yeux des deux hommes brillaient d'un éclat inaccoutumé sous leurs noirs sourcils. Ils allèrent prendre quelques heures de sommeil. Giustina devait les réveiller.

Les trois hommes de *l'Osteria della Sabina* arrivèrent, vers minuit et demi, dans une rue silencieuse formant l'extrémité de l'un des quartiers les plus isolés de Rome. La nuit était affreuse : le ciel semblait tomber en cataractes sur la ville éternelle. Le vent d'orient soufflait avec puissance et amenait, de moments en moments, des averses épouvantables. Ces hommes, enveloppés de leurs manteaux, après avoir marché quelque temps, sans se dire une parole, s'arrêtèrent devant une longue muraille, d'une assez grande élévation. Les ténèbres étaient profondes. Le chef alluma une petite lanterne, et déroula une échelle de cordes qu'il jeta avec ses crocs au sommet de la muraille; il monta le pre-

mier et fut suivi de l'un de ses complices. L'autre resta dans la rue. Le chef, une fois descendu, s'était rendu à une porte, en se servant des mains pour se retrouver au milieu de la nuit sombre, ne voulant pas se servir de la lanterne sourde de peur d'être aperçu. Il tira de sa ceinture d'énormes clefs qu'il essaya à une grosse serrure extérieure attachée fortement à une porte basse et épaisse, comme celle d'un cachot.

La première clef introduite s'embarrassa dans la serrure, qui était fort compliquée, et il fallut un bon moment pour la retirer. Ce ne fut pas sans secouer fortement la porte et sans produire quelque bruit. Quelques autres clefs furent essayées inutilement. Enfin un passe-partout saisissant le pène, le retira avec un bruit perçant qu'il fut impossible d'éviter. La lourde porte roula sur ses gonds. Le prisonnier, que le premier bruit avait réveillé d'un profond sommeil, se trouva debout.

— Suivez-moi, dit Iacomo, vous êtes délivré. Arrivé au pied du mur, où je vais vous conduire, vous n'aurez qu'à gravir une échelle de corde. Je vous suivrai. Un homme vous attend dans la rue. Surtout silence absolu !

Julio sort en tenant la main de son sauveur : bientôt il touche la corde libératrice. Il monte, le chef fait ensuite passer l'homme qui était venu avec lui, et quand il est assuré qu'ils sont libres l'un et l'autre, et hors de danger, il se met en mesure de gravir lui-même. Il était élevé déjà à quelques

pieds du sol, quand une voix terrible se fait entendre. Une main de fer le saisit et l'entraîne. C'était le geôlier qui poussait des cris et appelait au secours. La sentinelle entend du bruit, tire un coup de feu, les soldats, endormis dans le corps de garde, arrivent bientôt avec des torches allumées. Pendant ce temps-là deux hommes ont lutté dans les ténèbres. Le geôlier se sent étouffé dans une étreinte terrible. Il est saisi à la gorge. Il dégaine alors un large poignard suspendu à sa ceinture et il étend à ses pieds, raide mort, son adversaire.

Quand les hommes de garde arrivent, que la lueur des torches éclaire la scène, le geôlier regarde l'homme étendu à ses pieds, c'est son voisin de Vetrala, son ami le contrebandier Iacomo.

Quant à Julio, aidé par une main vigoureuse, il était tombé, plus mort que vif, de l'autre côté de la muraille.

SEPTIÈME PARTIE

LE GRAND THÉATRE. LA GRANDE LUTTE

0.


Digitized by Google

I

LOUISE A PARIS

L'évasion de Louise, de la belle retraite de Notre-Dame de Forcassi, avait fort surpris les Jésuites. Qui eût songé à aller dénicher là une jeune fille, dans ce pays de montagnes mal famé pour ses contrebandiers et ses bandits? Comment l'habile Denis avait-il manqué son homme et n'avait-il pas eu l'idée, avec le secours du délégat, de faire saisir Julio, le jour où, s'étant présenté à Viterbe, on pouvait soupçonner que le secret de la retraite de Louise lui était connu? C'était là de la police élémentaire; et dans un pays où la liberté personnelle n'existe pas, qui se fût occupé de l'illégalité de cette arrestation?

Les Jésuites étaient furieux. Ils sentirent à merveille les graves conséquences que pouvait avoir

pour eux dans l'opinion publique, en Europe, l'idée qu'ils avaient pris quelque part à l'odieuse séquestration de la sœur de Julio, surtout au moment où les tribunaux français retentissaient des débats de séquestrations semblables. Et l'on se souvient que, dans ces débats, le beau rôle ne fut pas pour le clergé régulier.

Ce que les Jésuites redoutaient surtout, c'était l'explosion qu'amènerait en France le récit de la séquestration et de la délivrance de mademoiselle de la Clavière fait, par elle-même, dans un monde particulièrement ennemi des Jésuites. Le journalisme libéral, toujours avide de pareilles nouvelles, si compromettantes pour les Pères, qui, depuis quelques années surtout, s'étudiaient à ne se compromettre en rien, tant le sol était brûlant sous leurs pieds, allait recueillir cette aventure romanesque, qu'on croirait impossible en plein dix-neuvième siècle, et en servir un bon plat à plusieurs milliers de lecteurs. C'était là un danger réel ; il fallait y penser.

Le jour que Louise, après s'être séparée de Loubère, qui partait lui-même pour Rome, arriva à Lyon, encore convalescente, pour se rendre de là à Paris ; elle ne fut pas peu étonnée de se voir aborder, dans l'hôtel où elle descendit, par un étranger qui prétendait avoir à lui faire, à elle, mademoiselle Louise Julio de la Clavière, une communication de la plus haute importance.

La première pensée de Louise fut pour son

frère. Était-il parvenu à trouver quelqu'un qui pût donner de ses nouvelles à sa malheureuse sœur? Peut-être même, ô bonheur! était-ce la nouvelle de sa délivrance? Elle reçut cet homme.

— Je vais être franc avec vous, mademoiselle, lui dit-il, je suis un envoyé des révérends Pères Jésuites. Mais je ne viens pas à vous en ennemi. Au contraire, je vous apporte des propositions de paix.

— Parlez, monsieur.

— Je dois d'abord vous demander une chose : Croyez-vous que les révérends Pères soient étrangers à tout ce que madame la comtesse de *** a fait contre vous dans un moment de zèle inconsidéré?

— Je n'en sais rien.

— Eh bien, mademoiselle, je puis, sur mon honneur personnel, et sur celui de la compagnie, vous affirmer qu'ils n'ont su l'aventure que huit jours après votre départ de Saint-Aventin.

— A quoi bon ce que vous me dites là?

— Le voici : c'est que maintenant, dans l'intérêt du bien, pour éviter d'autres scandales, eh! mon Dieu! il y en a déjà trop, il serait d'une extrême importance de jeter un voile sur le passé. Les révérends Pères sont puissants; les atteindre est difficile; faire du bruit n'amène pas à grand'chose. Il est probable, mademoiselle, qu'une vengeance est au dessous de votre noble cœur. D'ailleurs vous êtes chrétienne, et je croirais vous offenser en vous prêchant le pardon des injures. Et s'il y a eu injure

de la part des révérends, elle est certes, j'en prends Dieu à témoin, bien involontaire. Je suis donc chargé de vous proposer un accord amiable. Vous prendriez le simple engagement verbal, tant on a de foi dans votre parole, de vous retirer paisible, n'importe dans quelque petite ville que ce soit, mieux encore dans une campagne, et là de jeter le voile d'un silence éternel sur ce qui s'est passé. Les révérends Pères sont moins durs qu'on ne le suppose. Ils ajouteraient mille francs par an à la pension viagère que vous a laissée madame votre tante.

— Vous n'aviez que cela à me proposer?

— Mais mademoiselle, j'oubliais l'essentiel. Les révérends Pères qui sont puissants à Rome, prendraient l'engagement de faire sortir votre frère des prisons du saint office où quelquefois, — c'est, dit-on, un tribunal très sévère, — l'on peut passer de longues années, à condition qu'il consentirait à se retirer dans quelqu'un des nombreux couvents de la ville où il finirait paisiblement ses jours.

— Je ne puis prendre d'engagement au nom de mon frère, monsieur. Quant à ce qui m'est personnel, je n'ai rien à accepter des Jésuites, mieux vaut la misère et la mort que de devoir quelque chose à mes spoliateurs. Quant à madame la comtesse de **, un souvenir sacré est pour elle une sauvegarde. Le nom de celle qui fut l'amie de ma mère ne sera jamais prononcé par moi.

— Prenez garde, mademoiselle, vous vous re-

pentirez peut-être de n'avoir pas accepté l'intervention des Jésuites en faveur de votre frère.

— J'abandonne cela à Dieu. Je vous salue, monsieur.

Cette parole fut dite d'un ton à ne plus permettre de continuer l'entretien.

L'agent se retira. C'était Denis qui, de retour d'Italie, et muni d'ordres secrets du révérend Père général, était parvenu à découvrir Louise dans sa retraite de Lans-le-Bourg.

Louise, maintenant édifiée sur l'habileté policière des Jésuites, remarqua que cet homme ne la quittait plus. Il se trouva à la gare et monta en wagon en même temps qu'elle, le jour où elle partit pour Paris. Il eut toutefois la pudeur de ne pas venir s'installer dans le même compartiment.

Quand Louise prit une voiture, pour se faire conduire à un hôtel de la rue de Grenelle-Saint-Germain où elle descendit, Denis était en fiacre derrière elle. Le lendemain elle chercha un appartement. Elle s'y installa. Une demi-heure après, on savait chez les Jésuites que mademoiselle de la Clavière demeurait rue de la Barouillère, n° 5.

Cette maison était calme et silencieuse : il ne passe pas quelquefois une voiture en vingt-quatre heures dans la rue de la Barouillère, proprette cependant, bien aérée, assez large, munie de trottoirs, mais ayant peu de maisons ouvertes sur la rue : c'est une vraie solitude au sein du bruyant Paris; asile destiné à des âmes blessées qui vien-

nent y chercher l'isolement du monde; à des penseurs qui ont besoin de recueillement; à des amoureux fugitifs qui redoutent les regards.

Le n° 5 se compose de deux corps de logis, l'un donnant sur la rue avec une porte cochère, c'est là que se trouve la loge du portier : l'autre au delà d'une petite cour pavée, triste et sans grâce, n'ayant, pour l'égayer, ni un massif de pervenches aux fleurs bleues, ni quelques iris aux feuilles en glaive, ni une humble giroflée étalant, aux premiers jours du printemps, ses petites corolles d'or.

L'appartement de Louise était simple comme elle et en raison de sa modeste fortune. A l'entrée, un petit vestibule de deux pas au carré, un salon, deux chambres, l'une pour le frère absent, — quand on aime on espère toujours, — l'autre pour elle; plus, contre l'entrée, un petit recoin appelé par hyperbole une cuisine. Le tout au quatrième.

Par exemple, c'était d'une propreté exquise; et si le frère eût été là, c'eût été un Louvre, auprès du presbytère de Saint-Aventin.

Louise revenait là le soir, heureuse ou triste selon qu'elle avait réussi ou non à exciter la commisération du gouvernement français en faveur du cher prisonnier. Le jour où elle avait su officiellement qu'une dépêche diplomatique chargeait l'ambassadeur de réclamer Julio, elle était tombée à genoux; et l'humble réduit s'était illuminé pour elle, comme s'il eût été changé en l'une des salles féeriques de l'Alhambra.

Parmi les personnes distinguées du grand monde, auprès desquelles Louise fit des démarches pour obtenir des protecteurs, était la baronne de Tourabel : de la société intime de l'impératrice, elle jouissait à la cour d'une faveur toute particulière, bien qu'aucune fonction ne l'y attachât. Appartenant, par sa mère, à la plus haute aristocratie du faubourg Saint-Germain, elle avait dans cette société de nombreuses relations. La baronne était donc admirablement bien posée dans le monde.

Le nom de Louise ne lui était pas inconnu. Madame de Tourabel était fille d'un général d'artillerie. Elle avait habité T. pendant sa première jeunesse, et elle avait même été liée assez intimement avec la famille de la Clavière. C'était une femme d'un grand mérite. Elle unissait deux choses, rarement associées, la finesse et la bonté. Elle s'intéressa vivement à Louise, et lui donna des lettres de recommandation très chaudes pour le ministre des affaires étrangères.

Louise n'abusa pas de l'accès facile que lui avait donné auprès d'elle l'excellente baronne de Tourabel. Des visites rares, que la grande dame trouvait toujours trop courtes, malgré le tourbillon de plaisirs et d'affaires au milieu duquel elle vivait, établirent pourtant entre ces deux femmes, dignes de se comprendre, un lien d'intimité qui fut pour Louise, dans son isolement au milieu de la grande cité, une consolation puissante. C'était

surtout sur le crédit de la baronne que reposaient les espérances de Louise pour son frère; et la baronne, qui trouvait en sa jeune amie l'idéal de la beauté de l'âme et du corps que rêvent les romanciers, les artistes et les poètes, s'attachait à elle, de plus en plus, et ne négligeait ni soins, ni démarches, quand il s'agissait des intérêts de Julio.

Madame de Tourabel raconta à la cour et dans le monde, avec les détails les plus piquants, le roman de la séquestration de Louise, le coup de théâtre de sa délivrance par Julio, brisant la clôture des bénédictines de Notre-Dame de Forcassi.

Louise et Julio devinrent les héros du moment dans ce monde si avide de choses nouvelles.

II

EN PAYS LIBRE

Comment Iacomo avait-il pu se procurer la clef dont il s'était servi pour ouvrir la cellule de Julio? Chose pareille serait très difficile partout ailleurs qu'à Rome. Mais là, il n'y a rien d'impossible. Dernièrement encore, n'a-t-on pas enlevé, à la barbe de l'autorité pontificale, les pièces d'un fameux procès? Se procurer la clef d'un cachot n'était pas un plus grand tour de force.

Voici ce qui s'était passé.

Le geôlier chef des prisons du saint office avait été tué dans l'échauffourée du 2 février. Celui qui le remplaça était un ancien contrebandier de Montalto, qui, ayant mal réussi dans cet honnête métier, s'était décidé à venir à Rome chercher le

pain du jour dans quelque condition de domesticité. Il avait eu la recommandation de monsignor le délégat de Viterbe, et grâce au bon certificat de ce personnage, auquel il avait rendu quelques-uns de ces services qu'on n'avoue pas avoir reçus, mais qu'il est prudent de ne pas oublier, Nicolo était arrivé à la haute fonction de geôlier du saint office. C'était, du reste, un véritable hercule, un homme au regard de lion et dix fois plus terrible qu'il ne le fallait pour garder des êtres inoffensifs, tels que la Catarinella, l'extatique de Viterbe et le bon Julio.

Iacomo, une fois convaincu que, dans la police romaine, nul ne le soupçonnait d'avoir pris part au terrible assaut de la prison, — car, ce jour-là, grâce à une énorme barbe postiche et à des sourcils teints, il s'était donné un visage en rapport avec le rôle, — se mit à rôder autour de la prison, cherchant à inspecter la place. C'était peu de tourner autour de ces hautes murailles, de voir ce guichet où il avait si vaillamment fait le coup de feu ; il fallait pénétrer là.

Un beau matin, Iacomo paya d'audace. Il frappa fortement au guichet, demanda, la tête haute, la parole ferme, à parler au signor geôlier en chef. Il se nomma, se dit de Viterbe, parent, quoiqu'un peu éloigné, de la signora Laura Doni, qu'il savait être dans les prisons *del santo offizio.*

Le geôlier le reçut au guichet, le toisa d'un regard d'aigle.

— La signora Doni n'a rien à voir avec personne, répondit-il au nouveau venu.

Puis, se reprenant :

— Mais *per Dio Baccho!* — c'était le jurement de Benoît XIV, ne nous étonnons pas que ce fût celui d'un geôlier du saint office, — il me semble, mon brave, que je te reconnais.

Iacomo se crut perdu; mais, sans trahir aucune émotion, il regarda, impassible, cet homme et attendit.

— Tu es Iacomo!

— Et toi, qui es-tu? Je t'ai certainement vu autrefois.

— Nicolo.

— Serrons-nous donc la main, nous sommes la fine fleur de Vetrala.

En effet, ils avaient passé ensemble toute leur jeunesse; ensemble ils avaient fait le rude apprentissage de contrebandier. Puis, chacun de son côté avait exercé ses petits talents, et depuis plusieurs années ils ne s'étaient pas rencontrés.

L'entrevue fut celle de vieux amis.

Iacomo, complétement rassuré, prit un ton protecteur.

— Nicolo, tu fais là un bien vilain métier. Que diable! tu tiens les autres sous clef! Mais tu es en prison toi-même. On n'entre pas ici pour te voir aussi facilement que chez un cardinal. C'est un bien joli pays que nos montagnes. Viens donc avec nous prendre un peu de liberté; tu es jaune, tu es maigre.

— Mais je gagne de l'argent.

— Bon! laisse donc tout cela. Je te ferai marier. Une bonne et grosse femme t'apportera une petite dot; tu auras ta maison à toi. Je veux absolument t'arracher de là.

— Pas facile, ma vie est ici toute gagnée. Dans les premiers jours, le métier de geôlier m'a paru dur; et puis cela me semblait singulier, à moi qui tant de fois ait failli de me faire incarcérer, d'entrer en prison pour y garder de pauvres diables qui ne sont pas capables de faire du mal à une mouche. Maintenant, j'y suis accoutumé. D'ailleurs, que faire à l'air des champs?

— Ma foi, on y est libre.

— Que veux-tu, Iacomo? C'est une singulière bête que l'homme. Je suis fait à mon esclavage.

— Eh bien, puisque tu es mon ami, parle-moi de cette pauvre Laura, qui a fait beaucoup de bruit dans nos montagnes. Je la vis partir diablement accompagnée.

— Oui, j'ai l'honneur de servir cette gracieuse dona. Elle me fait des prophéties terribles. C'est sa manie, vois-tu, de prophétiser. Tu sais cela, puisque tu es son parent. Chaque fois que je lui porte sa pitance, elle me dit un tas de choses que je n'écoute pas. Entre nous, je la crois un peu folle.

— Il y avait aussi avec elle un Français. Est-il ici?

— Ah! oui, un prêtre. Oh! celui-là est doux comme un agneau.

— Quel est son crime?

— Oh! son crime; on n'est pas ici pour des crimes, Iacomo. Le pauvre garçon est, à coup sûr, un honnête homme. Mais à Rome nous sommes sévères sur certaines choses.

— Il n'est pas jugé?

— Ah! oui, jugé! On ne se presse de juger nulle part et moins ici encore qu'ailleurs.

Et il ajouta d'un ton grave.

— Tiens, Iacomo, vois là-bas son cachot, le premier au coin; le deuxième est celui de la dona.

Iacomo examina la position du cachot et supputa la hauteur de la muraille qui donnait sur la rue.

— Il me semble qu'on pourrait franchir facilement le mur du préau.

— Franchir! Tiens, tu es fou. Le préau est ici affaire de luxe. Il faudrait d'abord sortir du cachot. Or notre monde ne sort jamais.

— Pas même pour respirer l'air quelques instants?

— Non. Il paraît qu'on peut se passer de cela. Vois-tu, Iacomo, ceci n'est pas une prison comme celle que le saint office avait autrefois. J'ai vu cela en 1848 : c'était à n'en pas dormir de six mois. Ici tout est provisoire. Quand nous serons débarrassés de ces maudits Français, nous reprendrons notre palais, et nos bons petits cachots souterrains. On n'a pas voulu faire de dépenses ici : cela doit durer si peu de temps. Des portes neuves et des serrures

fortes, voilà tout ce qu'il fallait. Et tu vois que ces serrures sont solides.

— Oui, si j'en juge par les clefs.

Et, dans ce moment, Iacomo s'était mis à regarder les grosses clefs suspendues à un crochet, dans la chambre étroite et basse de Nicolo.

— Diable, oui, c'est énorme ces clefs. Chaque cellule a sa clef spéciale?

— Oh! non. Voici la clef des cachots de la première cour que tu vois là; elle sert pour les douze cachots.

Et Nicolo montrait à son ami les clefs de chaque cour.

Pendant cette exhibition, Iacomo, qui avait l'œil scrutateur, comme tous les contrebandiers, avait examiné la clef de la première cour, et, avec une admirable prestesse, il l'avait appliquée sur un peu de cire molle qu'il avait à la main. Il causa ensuite quelque temps avec le geôlier avec une grande liberté d'esprit, l'engagea, mais inutilement, ce dont au reste il se souciait fort peu, à changer de métier, et sortit en disant :

— Adieu, Nicolo, je reviendrai causer avec toi, avant de partir pour Vetrala. A bientôt, j'espère!

En sortant de la prison, Iacomo s'était rendu chez un serrurier. Il avait fabriqué un conte : s'était dit concierge du duc de San-Claro; il avait perdu la clef du caveau où était le vin de choix de M. le duc; il ne voulait pas que M. le duc s'aperçût de sa négligence. Il avait montré à l'ouvrier la

forme de sa clef, qu'il avait exécutée lui-même sur terre plastique d'après l'empreinte. Comme il promettait de payer largement, le serrurier ne s'avisa nullement de douter de la véracité du récit. Un serrurier est sans doute plus difficile à corrompre que n'importe quel employé de la bureaucratie romaine, mais ce n'est, après tout, qu'une question d'argent, et l'argent ne manquait pas à Iacomo. Le lendemain, Iacomo vint prendre la clef.

Il allait sortir après avoir payé. Mais tout à coup, paraissant se raviser, il se retourna et dit au serrurier :

— Dans le cas où cette clef ne pourrait me servir, voudriez-vous me confier un de vos passe-partout?

— L'homme avait dit non d'abord. Mais Iacomo tira de sa poche quelques scudi; les derniers scrupules du serrurier disparurent, et Iacomo, muni de la clef et du passe-partout, partit pour l'expédition dont nous avons déjà vu le dénoûment.

Julio, tombé dans la rue tout ébahi, et comme sortant d'un rêve, avait été secoué fortement par les deux amis de Iacomo, qui, se précipitant dans une petite rue tortueuse, située en face du préau de la prison, échappèrent, à temps, à la battue de ronde faite par les soldats du poste. Ils traînèrent Julio, plutôt qu'ils ne le conduisirent, jusqu'à la porte de la ville où des chevaux étaient préparés. Il y eut un moment d'hésitation terrible. Où était Iacomo?

Fallait-il l'attendre? Il ne s'était pas servi de l'échelle de corde pour remonter sur la muraille du préau. Avait-il été arrêté au dedans? S'était-il sauvé par quelque stratagème? Avait-il succombé dans la lutte? Julio voulait attendre son libérateur; mais les deux hommes, plus expérimentés, se décidèrent pour un prompt départ. Toute la police à Rome allait être à leurs trousses. Il eût été d'une suprême imprudence de rester là plus longtemps.

Les deux hommes et Julio, accompagnés d'un guide, prirent la route de Rocca-San-Stéphano, la première bourgade qui se trouve dans l'Apennin, au delà de Subiaco, sur la frontière napolitaine. Les sbires pontificaux ne pourraient plus là les atteindre.

Loubère, rendu dès la veille à Rocca-San-Stéphano, attendait, avec une impatience fiévreuse, le résultat de cette nouvelle tentative, la dernière que ses finances épuisées lui eussent permis de combiner à l'aide du courageux Iacomo.

Quel ne fut pas l'étonnement de Julio, quand la première voix qu'il entendit, en entrant dans la bourgade napolitaine, fut celle d'un Français qui lui cria : Monsieur Julio! Pendant toute la route, ses deux compagnons de voyage n'avaient pu lui donner d'autres renseignements que le récit de l'*osteria della Sabina*. Les deux braves avaient cru d'abord, très naïvement, avoir été engagés par Iacomo, leur ami, pour enlever une jeune fille. Ils étaient coutumiers de pareilles expéditions; mais

enlever un prisonnier du *santo offizio*, c'était grave; et ils y eussent pensé à deux fois, si Iacomo, connaissant les terreurs qu'inspire ce nom seul à la population romaine, n'eût pas eu l'habileté de se taire là dessus. Ils ignoraient les circonstances qui avaient précédé leur coup de main, et le nom de Loubère ne pouvait avoir été prononcé par eux.

C'était donc une énigme pour Julio. Le Français s'avança, serra la main de l'abbé avec un véritable tressaillement de bonheur. L'obscurité ne permettait pas à Julio de distinguer les traits de ce nouveau personnage, et le son de sa voix, altéré par l'émotion, ne lui rappelait rien de distinct.

— Je suis Loubère, celui que vous avez sauvé à Saint-Aventin. Je suis venu acquitter cette dette à Rome. Mais où est donc Iacomo?

Julio comprit tout. Loubère était son libérateur.

III

ENCORE UN MEURTRI

Julio, si longtemps privé de toute communication avec les hommes, attendait, avec l'anxiété la plus vive, que Loubère lui donnât l'explication des événements étranges qui venaient de se passer, et dans lesquels il avait une si grande part; et par dessus tout il voulait connaitre le sort de sa sœur.

Loubère lui raconta l'heureuse délivrance de Louise à la frontière; son arrivée en Savoie; l'entrevue touchante de Lans-le-Bourg; enfin les démarches qu'il avait faites à Rome, et l'inutilité des efforts de l'ambassade française auprès du gouvernement pontifical.

La fusillade du 2 février lui fut expliquée. Iacomo avait été deux fois son sauveur, et malheureusement on ne pouvait guère douter qu'il ne fût

tombé victime de son dévouement, dans sa lutte avec le geôlier.

Les deux prêtres français reçurent l'hospitalité la plus généreuse chez le révérend père Villeta, supérieur des Théatins de Roca-San-Stephano. C'était un de ces prêtres à idées libérales, qui ont eu le courage de résister aux passions réactionnaires dominantes dans le haut clergé. Une fièvre lente dévorait depuis longtemps Julio. L'homme accoutumé à la vie libre, à l'air pur de la montagne, à cet exercice de chaque jour, l'une des grandes lois de l'hygiène, s'était vu jeté tout à coup, comme une bête fauve, dans un réduit où l'air ne se renouvelait jamais, et où l'on pouvait à peine faire trois pas pour se donner un peu de mouvement. L'infortuné n'était plus reconnaissable. Ce jeune front s'était dépouillé; sa chevelure avait blanchi et l'organisme avait éprouvé une atrophie générale, semblable à celle d'une plante privée quelque temps de chaleur et de lumière. Le saint office avait pris Julio dans sa force d'homme; le cachot, ouvert par le généreux contrebandier, rendait à la liberté presqu'un vieillard.

Loubère, avant de quitter Lans-le-Bourg et de franchir le Mont-Cénis pour se rendre à Rome, était convenu avec Louise de lui écrire régulièrement chaque semaine. Il avait été fidèle à sa parole. C'était le jeudi qu'arrivaient de Rome les lettres de l'ami de Julio. Elles étaient adressées poste restante, à Paris. Quelle joie pour Louise de se rendre

à la rue Jean-Jacques-Rousseau, et d'y trouver une lettre, qui lui disait au moins un dévouement, si elle ne contenait pas l'espérance immédiate d'une délivrance. Le style de Loubère n'était pas cicéronien. Il y avait un peu là du paysan, du soldat et de l'homme d'Église. L'éducation cléricale déteignait sur les accessoires, le ton général était militaire, le fond des idées était bon. C'était là que se montrait le montagnard.

Ce que Loubère n'avait jamais su à Rome, c'est que toutes ses lettres étaient lues par la police pontificale. Louise l'avait compris, à certaines déchirures des enveloppes, qu'on n'avait pas su éviter, et il était facile de voir qu'un faux cachet avait été substitué à celui de Loubère. Sous ce gouvernement papal, proclamé si doux, si paternel, les secrets de famille, les secrets de cœur, ceux, plus sacrés encore, de la conscience, sont livrés à la profanation d'une police brutale, payée par celui qui remplace le Christ sur la terre. Nul n'y échappe, et depuis l'occupation française, jusque dans ces derniers temps, les lettres mêmes des femmes des officiers supérieurs qui commandent nos troupes, doivent être insignifiantes, si l'on ne veut pas que le cardinal Antonelli répète ce qu'on aura écrit de Rome, dans la plus secrète intimité. C'est un trait d'histoire contemporaine, qui ne doit pas être perdu, pour qu'on sache à quel degré de civilisation se maintient le pouvoir qu'on voudrait éterniser dans la Rome moderne.

Loubère ne se doutait pas que des copies de ses lettres étaient adressées à l'archevêché de Chambéry, et qu'elles devenaient contre lui une charge accablante. On devine bien qu'avec son ton, ses allures, tout était là d'un compromettant à perdre un homme moins suspect que lui par ses antécédents.

Voici l'une des épîtres, peu louangeuses pour Rome, qui furent lues par la police pontificale :

« Savez-vous, mon cher premier vicaire de la paroisse de Lans-le-Bourg, que, malgré le respect qu'un second vicaire doit à son supérieur dans l'ordre de la hierarchie, j'ai ri comme un fou en lisant votre lettre. O mon cher enfant ! comme on voit bien que vous sortez de dessus les bancs, encore tout rempli de ces illusions qui vont se dissiper une à une et cela bien vite : car vous avez le cœur droit et beaucoup d'esprit. Je désire pour vous qu'au jour de la débâcle, la foi ne soit pas emportée avec le reste.

« Je ne suis pas allé, croyez-le bien, dans les États romains uniquement pour baiser la mule du pape. J'avais un autre but (je vous raconterai cela plus tard), ce but, je suis près de l'atteindre. Il me faut encore quelques jours, pendant lesquels je n'ai point à agir. Or, l'inaction, pour un caractère aussi impatient que le mien, est un supplice, et pour adoucir ce supplice et passer ces heures d'attente, je n'ai rien de mieux à faire que d'écrire à un ami.

« Vous me posez assez de questions, vous me demandez assez de solutions pour que ma lettre, si elle doit répondre à tout cela, devienne un volume. Je tâcherai toutefois de la reduire à des proportions plus modestes.

« Vous croyez, me dites-vous, à la supériorité des institutions romaines sur celles des autres peuples. Vous me félicitez d'être dans un pays *où les mœurs publiques, suivant de plus près la direction auguste de l'Église, se sont plus fréquemment et de plus près approchées du divin idéal de l'Évangile.*

« Je sais où vous avez pris cette belle phrase, mon cher vicaire : c'est dans M. Veuillot. Elle est bonne mais peu exacte.

« C'est bien le clergé qui a légiféré ce peuple ; c'est bien le clergé qui se charge de l'élever. L'homme lui appartient au moment de sa naissance (il lui appartient même souvent à plus d'un titre, je vous le dis tout bas), il le baptise et il ne le quitte plus qu'à la mort. Il n'y a pas de famille qui n'ait plusieurs de ses membres prêtres ou *frati :* et, à voir la quantité de moines et d'abbés qui pullulent dans les rues de Rome, on serait tenté de croire que nulle part la religion du Christ n'est mieux enseignée et, par conséquent, mieux pratiquée. Eh bien, mon cher abbé, pour vous faire apprécier la manière dont *les mœurs publiques s'approchent du divin idéal de l'Évangile,* sachez qu'il se commettait dans les États romains, avant leur dislocation, de quatre à cinq assassinats par jour, et la population s'éle-

vait à quatre millions d'habitants. En France, avec trente-cinq millions d'habitants (avant les annexions), il ne se commettait pas un meurtre par jour. Et pourtant nous avons le malheur d'être régis par le code Napoléon, et d'avoir une université et des instituteurs laïques.

« J'ajouterai que, tandis qu'en France un meurtrier est un objet d'horreur, en Italie, à moins pourtant qu'il n'ait joué du couteau sur un prêtre ou sur un moine, c'est un homme qui, dit-on, a eu un moment de vivacité et rien de plus. Sur cent coups de couteau donnés, la justice n'en constate pas vingt. Il n'y a jamais de témoins pour ces choses-là. Que voulez-vous? on ne fait pas tort à un honnête homme pour si peu de chose. On ne tue pas pour voler, on tue pour se venger, et il paraît que le divin idéal de l'Évangile n'a rien à faire à cela.

« Je dois dire que les voleurs sont moins considérés en Italie que les meurtriers. Le peuple n'a pas une passion trop démesurée pour le bien d'autrui. On ne vole que sur les grands chemins et dans toutes les administrations, sans en excepter une seule.

« Vous ouvrez de grands yeux, mon cher premier vicaire, et vous commencez à trouver que les habitants des États romains, bien qu'ils soient sous la *direction immédiate de l'Église*, et qu'ils ne lisent ni *le Siècle* ni l'*Opinion nationale*, ne sont pas précisément de petits saints. Soyez bien sûr que les autres commandements de Dieu sont traités, tout aussi

légèrement que le *Non occides* et le *Non furaberis*. Savez-vous d'où cela vient? C'est qu'ici, pourvu qu'on ait des catholiques croyant non seulement à l'infaillibilité du pape au temporel et au spirituel, mais encore à celle des *frati*, cela suffit; ils seront chrétiens après, s'ils le peuvent. Est-ce que vous vous imaginez par hasard qu'on prêche l'Évangile ici? Allons donc! il s'agit bien de cela. On a tant de miracles à raconter, tant de madones merveilleuses à fêter, tant de saints anciens et nouveaux à célébrer; qu'on n'a guère le temps de s'occuper du reste. Le *reste*, c'est Jésus-Christ et son Évangile.

« Quant aux commandements de l'Église, quant à tout ce qui touche au culte extérieur, les Romains sont à coup sûr beaucoup plus édifiants que les Français. Parmi les sujets du pape, il en est les trois quarts qui seraient plus scandalisés de voir un de leurs voisins manger une aile de poulet un jour maigre, que de lui voir donner un coup de couteau à un ennemi. Dans ce dernier cas, ils lui prêteraient assistance pour le sauver des sbires; dans le premier, ils iraient le dénoncer au saint office : car ils n'ignorent pas que l'épiscopat des États romains, réuni en concile à Loreto en 1856, a publié un édit qui donne le détail des crimes dont la répression est confiée aux Inquisiteurs : tels que *l'inobservance des fêtes*, *l'irrévérence envers l'Église*, *la violation des jours maigres et du jeûne*. Notez que, pour ces graves délits, l'édit rappelle

que les peines sont *l'excommunication*, *la prison*, *l'exil*, *le fouet*, *la mort*, et que celui qui, ayant connaissance de ces fautes, ne les dénonce pas, encourt les mêmes peines.

« Oui, mon cher abbé, voilà ce qui s'est publié dans les États romains en 1856. C'était sans doute, pour répondre aux conseils de réformes qui arrivaient de tous les points de l'Europe. Voilà un échantillon de ces institutions romaines, devant lesquelles un prélat, bien connu, se pâme d'admiration et qu'il proclame supérieures à celles des autres pays.

« Il est bien certain que nul peuple ne possède autant de lois que celui-ci. On a les canons de l'Église, les brefs, les bulles des souverains pontifes. Tout cela est souvent contradictoire. Un pape dit d'une façon, son successeur dit d'une autre; mais comme ils sont tous infaillibles, il est évident qu'ils ont tous raison, et brefs et bulles ont toujours force de loi. Pour donner un exemple : dans la scandaleuse affaire de l'enlèvement du petit Mortara, on a cité les brefs et les bulles, pour ou contre le droit de ravir un enfant à ses parents. Un pape, Pie VI, défendait non seulement de baptiser les enfants des juifs malgré eux; mais de les leur enlever, sous prétexte qu'ils avaient été baptisés. C'était le cas du petit Mortara. Or, les décisions du saint office ordonnaient précisément le contraire, et elles ne sont pas moins infaillibles que les décrets de Pie VI,

puisqu'elles sont revêtues de l'approbation des papes et qu'elles sont lois de l'État. Il fallait choisir. Et comme dans le moment il s'agissait d'essayer un retour vers les idées du moyen âge, ce furent les décrets de l'inquisition qui prévalurent. Jamais à Rome une loi n'est abrogée. Bulles, décrets, décisions de l'inquisition et autres congrégations peuvent s'exhumer, en temps et lieu, selon le plus ou le moins de bon sens de ceux qui gouvernent. Et puisque je viens de parler des juifs, que direz-vous, mon cher abbé, de ce petit décret de la sainte inquisition qui ordonne, sous des peines sévères, à tout médecin appelé par un juif, de chercher d'abord à convertir le malade, et de *l'abandonner sans secours* si les exhortations restent sans résultat. Notez bien qu'il est défendu aux juifs d'étudier et d'exercer la médecine. Croyez-vous que MM. les inquisiteurs, qui ont fait cet édit et bien d'autres plus atroces, et les papes qui ont approuvé ces décisions sauvages, avaient médité la parabole du bon Samaritain?

« J'avais déjà, avant de venir à Rome, une sainte horreur de l'inquisition. Mais combien elle s'est augmentée depuis que je suis ici, depuis que je vois tout le mal qu'elle fait encore, tout celui qu'elle pourrait faire si un fanatique montait sur le trône pontifical, et rendait au monstre, à demi enchaîné, la plénitude de sa liberté. Pour qu'il succombe, il faut que le pouvoir temporel soit détruit. Les papes l'ont plus ou moins muselé, pas un n'a

osé lui porter un coup mortel. Ses cachots sont là, ses lois sont là. Et dans celles qu'on a promulguées en 1856, et que je viens de vous citer, on rappelle que l'inquisition a le droit de porter des arrêts de mort.

« Lorsque, en 1848, je voyais quelques fous chercher à rappeler les souvenirs sanglants de 93, en s'affublant de gilets à la Marat et à la Robespierre, j'éprouvais un sentiment de répulsion. J'en éprouve un semblable en voyant la robe blanche des dominicains. Elle aussi me rappelle des souvenirs terribles, des souvenirs de sang. Après tout, les hommes de la Convention n'ont été que les plagiaires de l'inquisition, et la loi des suspects est bien douce auprès des décrets du saint office. Elle n'ordonnait pas aux enfants et aux femmes de dénoncer leurs pères et leurs maris sous peine de mort, et l'inquisition l'ordonnait. L'horrible profanation des tombeaux de Saint-Denis est encore un plagiat. Les moines inquisiteurs faisaient ouvrir les tombeaux et jeter à la voirie les cadavres des hérétiques. Les ossements des princes, suspects pendant leur vie d'avoir professé des doctrines peu orthodoxes, ne furent pas respectés : les conventionnels à leur tour ont jeté aux vents la cendre des rois, ces grands hérétiques de la liberté. La Convention est la souillure de notre glorieuse révolution ; l'inquisition est la souillure du catholicisme, mais bien plus hideuse, bien plus sanglante encore. La terreur politique n'a pas duré deux ans.

La terreur inquisitoriale a duré près de cinq siècles.

« Quant aux cérémonies du culte, dont vous me parlez, elles sont en effet très belles à Rome. Mais là, il y a encore des choses qui heurtent le sens commun. Ces pompes sont plus théâtrales que religieuses. Le pape, porté par des hommes sur la *sedia gestatoria*, placé sous un dais et disparaissant sous les draperies d'or, me fait l'effet d'une pagode indienne. Il y a un intérêt de curiosité, le sentiment chrétien reste muet. Comment reconnaître là le successeur du pêcheur galiléen?

« Le pape est vraiment grand lorsque, debout sur le balcon de Saint-Pierre de Rome, il bénit la ville et le monde. Là, il est bien le roi spirituel de l'univers catholique, et devant cette haute dignité toutes les autres paraissent misérables.

« Et puis, mon cher abbé, dans cette chapelle Sixtine, il y a une chose excessivement choquante: c'est la musique, non, je me trompe, ce sont les musiciens, les *soprani*. A Rome, en raison des vieilles idées qui ne permettent pas aux femmes de chanter dans le sanctuaire, bien que saint Paul leur permette de prophétiser dans l'église la tête couverte, on remplace leur merveilleuse voix par celle des *castrati :* et c'est à cette classe d'hommes dégradés que le pape doit la perfection du chant de sa chapelle Sixtine. Seulement, pour arriver à cette perfection, l'on tolère et l'on encourage un crime. Mais à Rome tout est permis, le pape pouvant,

d'après la glose du droit canonique, dispenser de l'Évangile, des lois apostoliques, même du droit naturel. *Nota bene* que si les *castrati*, au lieu de chanter à la chapelle du pape, chantaient, dans celle de Windsor, les psaumes de David, pour la plus grande édification de l'hérétique Victoria, les adorateurs quand même de la papauté jetteraient toutes leurs clameurs, et rendraient le protestantisme reponsable d'un crime que la loi de Moïse punissait de mort.

« Selon mon habitude invétérée de ne point procéder par ordre, je sors de la chapelle Sixtine, j'essuie les larmes que j'ai versées sur les *castrati*, et je reviens au gouvernement romain.

« Vous avez pu, me dites-vous, vous convaincre que le plus grand nombre des places à Rome sont données aux laïques. » Cela est vrai, mon cher abbé; mais ne nous payons pas de mots, s'il vous plaît. Les laïques ont des emplois, mais ils n'ont pas d'autorité. Il y avait dans les États romains, avant les derniers événements, sept ou huit mille employés. C'était une armée où les prélats seuls et les chefs des congrégations pouvaient être officiers. Il en est encore ainsi; je sais bien que tous les *monsignori* ne sont pas prêtres, qu'ils peuvent quitter, si bon leur semble, leur soutane, leurs bas violets et prendre femme; mais alors ils doivent renoncer à leur position, et une des anomalies de ce singulier gouvernement est qu'il a tellement horreur de l'élément laïque, comme élément dirigeant, que s'il

place un homme dans un poste élevé, il faut que cet homme endosse le costume ecclésiastique, qu'il vive dans le célibat sans avoir reçu, par le sacrement de l'ordre, la grâce suffisante, — qui n'est pas toujours la grâce efficace, — pour garder la chasteté. Et Dieu sait quels scandales résultent de ce bel ordre des choses!

« Lorsque Pie IX monta sur le trône, on put croire, un instant, que les abus traditionnels du gouvernement des papes allaient cesser. C'était une illusion. Quand même Pie IX aurait eu la fermeté de caractère qui lui a manqué, cette œuvre était impossible à réaliser. Un homme seul ne saurait nettoyer ces étables d'Augias. Et puis, à un pape éclairé, comprenant l'esprit de son époque succède un pape sorti de quelque cellule de moine, imbu de tous les vieux préjugés que le monachisme conserve, sous les voûtes sombres de ses cloîtres, et tout est à recommencer.

« La révolution, qui va renverser le pouvoir temporel, fera crouler en même temps ces institutions surannées, sous lesquelles l'Église du Christ se débat comme un homme enterré vivant, qui essaie de briser le cercueil dans lequel il se sent étouffé. Le pape-roi appartient aux Italiens; le pape sans pouvoir temporel appartiendra à la catholicité tout entière. Les luttes de la papauté temporelle ont amené un état de choses tellement déplorable, qu'un Italien, seul, peut monter sur la chaire de saint Pierre. Et cela, mon cher abbé, me semble

devoir être excessivement gênant pour le Saint-Esprit, appelé, comme nous le savons tous, à diriger l'élection des papes au conclave. — Saint-Esprit, lui dit-on, nous voulons un pape, éclairez-nous : *Veni, creator Spiritus.* Seulement, comprenez le bien, vous ne pouvez nommer qu'un Italien. Peut-être trouveriez-vous mieux ailleurs, et il serait juste que le souverain spirituel de deux cent millions d'âmes ne fût pas toujours pris dans le même coin de terre. Mais il y a là un petit pouvoir temporel qu'il faut conserver, et qui serait compromis par la nomination d'un pape anglais, français, espagnol.

« *Dunque*, Saint-Esprit, descendez et nommez un Italien. Grand embarras pour le Saint-Esprit!

« La révolution émancipera Dieu.

« Et, après tout, n'est-ce pas une charmante fiction que cette intervention du Saint-Esprit dans l'élection des papes? L'histoire des conclaves fait là-dessus de piquantes révélations. Benoît XIV, homme de mœurs pures, mais assez libre dans ses joyeux propos, s'adressait-il au Saint-Esprit quand il disait dans le conclave, et en se servant d'un mot que je ne vous traduirai pas : *Se volete un buon coglione, pigliatemi?*

« Oui, mon cher abbé, tout est fiction à Rome. Là, se redisent toutes les fables avec lesquelles on a endormi l'humanité dans son berceau. Légendes poétiques, composées dans la solitude des cloîtres; reliques apocriphes, traditions aussi fabuleuses

que celles de l'ancienne mythologie; voilà ce que Rome offre encore à la société devenue adulte, qui repousse ces mensonges, parce qu'elle sent qu'on lui doit désormais la vérité. L'Église, une fois dégagée de ses préoccupations terrestres, pourra peut-être entrer dans une voie nouvelle, et, comme l'a dit Lacordaire, reprendre le christianisme entre les catacombes et Constantin. Je le lui souhaite et à vous mille bonheurs.

« LOUBÈRE. »

Loubère, heureusement, ne poussait pas l'imprudence jusqu'à donner à Louise des détails précis sur les expéditions qu'il méditait en faveur de Julio. Certaines phrases, convenues entre eux, suffisaient pour faire comprendre à Louise ce qu'elle devait craindre ou espérer. Mais, dans tout ce qui ne touchait pas la grande affaire de la délivrance, il ne se gênait pas pour dire ce qu'il pensait sur les hommes et sur les choses qu'il voyait à Rome. Ses excentricités de langage amenaient quelquefois un sourire sur les lèvres de Louise; mais elles perdaient le prêtre imprudent qui se les permettait.

La dernière lettre de Loubère avait été celle-ci :

« Je quitte Rome dans deux heures. Ce soir, je serai en pays libre et je dirais presque, avec beaucoup d'autres : *Roma veduta, fede perduta.* Et c'est

à Rome surtout que, lorsqu'on n'a pas l'insigne honneur d'être cardinal, monsignor, voleur ou mendiant, on se passionne pour la liberté, et qu'on aime à espérer qu'elle sera bientôt la reine du monde. *Dunque*, mademoiselle Louise, espérons beaucoup dans la liberté. »

Le surlendemain une dépêche télégraphique, expédiée par Ancône, contenait ce qui suit :

« Rocca-San-Stéphano.

« Je suis sauvé, grâce à Loubère et à Iacomo. Je suis inquiet du sort de ce dernier. Loubère retourne à Lans-le-Bourg. Après quelques jours de repos, je partirai pour Paris. »

Loubère, en effet, après deux jours, consacrés aux plus douces joies, se sépara de Julio et se dirigea vers Turin par la route des Marches. Son congé, délivré par l'archevêché de Chambéry, était expiré depuis longtemps. Il devait se rendre le plus tôt possible à son poste.

Il fallut un long mois à Julio pour se remettre un peu des douloureuses souffrances de sa prison. Le père Villeta fut pour lui le médecin le plus attentif, autant que l'ami le plus dévoué. Des distractions successives, de petites promenades, une nourriture appropriée aux longues privations de l'estomac, ramenèrent la séve dans ce corps presque

épuisé par un séjour, pourtant relativement assez court, dans les cachots de l'Inquisition.

Julio croyait Loubère installé paisiblement dans son vicariat de Lans-le-Bourg, et il s'attendait à une lettre du prêtre, son libérateur, qui lui annoncerait son heureux passage à travers les Alpes : quand un pli contenant deux lettres, l'une de Louise, l'autre de Loubère, lui arriva de Paris.

Louise, dans son impatience de cœur, suppliait son frère de hâter son retour ; elle ne serait tranquille que lorsqu'elle pourrait elle-même soigner son cher martyr.

La lettre de Loubère lui annonçait une grave nouvelle.

« Mon digne ami,

« Vous étiez loin de vous attendre à recevoir de moi une lettre datée de Paris. Vous deviez me croire dans ma montagne, remis à cette tâche du sacerdoce le plus humble, le soin de quelques pauvres paysans. Il n'en est rien! Je vous dois le récit des événements.

« En arrivant à Lans-le-Bourg, j'ai trouvé le visage de mon curé tout décomposé. On vous mande à l'archevêché, m'a-t-il dit. Partez pour Chambéry. Vous n'êtes plus vicaire de Lans-le-Bourg. Vous avez un successeur.

« Je voulus dire la messe : le curé me répondit :

« — Vous n'avez plus de pouvoirs.

« — Comment, plus de pouvoirs? m'écriai-je. Suis-je suspens? Suis-je interdit?

« — Je l'ignore, répondit le curé, mais une lettre de l'archevêché m'apprend que vous ne faites plus partie du clergé du diocèse. Du reste, vous vous expliquerez avec Sa Grandeur.

« Il était inutile de batailler avec ce bon homme. Je me rendis à Chambéry.

« Là il y eut lutte, et lutte violente. Vous connaissez mon caractère, sans vous douter cependant à quelles extrémités terribles il peut me conduire! Je fus reçu dans le petit salon de l'archevêché. On me signifia que les pouvoirs m'étaient retirés, et qu'on allait me donner un *exeat pro quâcumque diœcesi*.

« — Me voilà bien avancé avec votre exeat, dis-je à Monseigneur. Quelle faute ai-je commise?

« — Je n'ai pas de comptes à vous rendre des actes de mon administration. Je suis bien maître de vous prendre ou de vous renvoyer.

« — Non pas sans raison, monseigneur.

« — Mais des raisons, j'en ai mille; sans parler de vos antécédents de T., qui ne sont pas merveilleux, votre conduite à Rome suffit.

« — Ma conduite! Monseigneur; mais elle a été digne, et, j'ose le dire, courageuse pour le bien.

« — Ce n'est pas l'opinion du gouvernement de Sa Sainteté. Nous avons reçu contre vous une dénonciation accablante.

« — Vous me communiquerez cette dénonciation.

« — Pas le moins du monde. Quelle hardiesse qu'un inférieur demande à son supérieur de lire sa correspondance avec Rome!

« La moutarde me montait.

« — Comment! dis-je à Monseigneur, vous avez une accusation contre moi et vous ne me la communiquerez pas? Vous ne me ferez pas connaître les griefs? Vous me condamnerez sans m'avoir entendu? Allons donc, cela n'est pas possible!

« — Si, monsieur, cela est possible. Au reste des griefs contre vous, en voici : vous avez joué un rôle indigne d'un prêtre; vous avez fréquenté des gens de mauvaise vie; vous avez dit du mal du pape, des cardinaux, des Jésuites; plus que cela, vous avez conspiré à Rome contre le pouvoir temporel du pape; vous vous êtes associé aux ennemis de l'Église; vous avez applaudi aux conspirations, notamment à la manifestation du 2 février. On a su toutes vos démarches. Vous avez même voulu corrompre, avec de l'argent, un prélat domestique de Sa Sainteté, qui a repoussé vos offres avec indignation.

« — Oh! pour cela, interrompis-je, ceci est faux, il s'est très bien laissé corrompre, le monsignor, et il est coutumier du fait. Il n'a pas repoussé mes offres. Seulement il m'a volé mon argent.

« — Vous calomniez un saint homme, monsieur : il a eu raison de vous dénoncer à la police.

« — Oh! la route a été frayée par d'autres; de voleur devenir mouchard, cela se voit, surtout

dans les États romains où tout le monde gouvernemental est plus ou moins voleur et mouchard.

« Vous comprenez, mon cher Julio, que, me voyant perdu, je n'étais pas fâché de jeter mon archevêque hors des gonds. Les saintes colères ont toujours un côté risible, et je voulais m'amuser un peu.

« Mon Savoyard était furieux.

« — Voici la copie de toutes vos lettres à une demoiselle de la Clavière. Ce sont là des charges accablantes.

« — Monseigneur, dis-je alors gravement, il n'y a pas, dans ces lettres, un seul mot qui s'écarte du respect qui est dû à une femme digne de la vénération du monde entier.

« — Soit, dit l'archevêque; mais, en dehors de cela, il y a dans ces lettres assez de preuves de votre mauvais esprit, pour qu'au lieu de vous irriter contre moi, si vous étiez juste, vous ayez des paroles de gratitude pour l'indulgence dont j'use encore envers vous en vous accordant un *exeat.*

« Je vis le moment où, dominé par la colère, car je ne riais plus, j'allais me jeter sur cet homme et lui faire expier son injustice criante.

« — Votre *exeat*, Monseigneur, vous le savez mieux que moi, n'est qu'un morceau de papier. Nul évêque ne m'acceptera sans une recommandation. Me la donnerez-vous?

« — Je ferai mon devoir.

« — Toujours des subterfuges, Monseigneur.

Je vous demande si, en me présentant devant un autre évêque, je puis lui affirmer que vous lui écrirez pour me recommander! Voilà une question nette. J'ai besoin d'une réponse : vous devez comprendre qu'il serait absurde d'aller frapper à la porte de dix évêchés, pour entendre toujours la même phrase : « Votre archevêque répond-il de vous? »

« — Vous voulez que je sois franc : non, je ne vous recommanderai pas. Vous avez trop offensé Rome, et cette injure nous est commune avec tout l'épiscopat. Souvenez-vous que la police romaine connaît très bien l'emploi des derniers jours que vous avez passés dans les États du saint père.

« — C'est donc un arrêt de mort? Monseigneur.

« — C'est tout ce que vous voudrez.

« Et, saluant assez impoliment, il m'a fait comprendre que j'eusse à vider les lieux.

« Moi, je ne l'ai pas salué du tout.

« Un secrétaire m'a présenté un *exeat*, que j'ai pris comme un document de cette stupide manière d'administrer, qui donne à un prêtre un titre pour être reçu dans un autre diocèse, avec cette restriction mentale que ce titre sera nul, et que le porteur ne sera accepté dans aucun évêché. J'ai dit que c'est stupide, j'ajoute que c'est odieux, indigne.

« Je sortis furieux de l'archevêché. Bien convaincu qu'aucun évêque de France n'aurait le courage d'accueillir un prêtre qui aurait manqué à la Compagnie de Jésus, et fait peu de cas du pouvoir

temporel du pape, je pris mes hardes sacerdotales, je les vendis à une friperie pour quelques pièces de cinq francs, destinées à payer ma place jusqu'à Paris.

« Je suis là, étranger désormais au sacerdoce, n'osant pas dire que je suis prêtre, ne pouvant me présenter comme tel, sans m'exposer à des répulsions comme celles qu'on éprouve pour le forçat qui a rompu son ban. Tout cela sur une mauvaise humeur, sur des exagérations de la police romaine, sur la dénonciation du lâche qui a palpé mes pièces d'or et qui est allé me vendre. Je n'ai pas commis une seule infraction aux devoirs de mon sacerdoce. Ma vie a été pure. Et pourtant dans cette Rome, quelles facilités ne rencontre-t-on pas pour se livrer au désordre! Si les maisons de prostitution ne sont pas tolérées, vous trouvez des *abbati* pleins de bienveillance. Vous n'avez qu'à les suivre, et, à votre choix, ils vous conduiront soit à Sodome, soit à Cythère. Mais, en voyant autour de moi tant de gens oublier qu'ils étaient prêtres, moi je m'en suis souvenu. Et, sans enquête sur ma vie privée depuis qu'on m'avait accepté à Chambéry, sans un jugement où j'aurais pu me défendre, on me chasse de l'Église!

« Allez maintenant! Tâchez d'assouplir vos épaules au métier de fort de la halle; préparez votre main à casser le porphyre pour le macadam des larges rues de Paris; ou bien, si vous n'êtes pas assez fort ou assez courageux, vivez de quel-

ques sous que la charité tremblante vous donnera sur le trottoir, de quelques morceaux de pain, mélangé aux ordures de la rue, qui sera tombé le matin du panier des portiers, et, après quelques mois de ce douloureux martyre, allez mourir de dépérissement à l'hospice où la science essayera en vain de réparer sur un corps, naguère sain et vigoureux, les ravages délétères de la faim!

« Grâce à Dieu, mon ami, je n'en suis pas là. Je me suis souvenu que j'étais homme, que le travail était un honneur et qu'il fallait changer le prêtre flétri en honnête ouvrier. Je suis installé dans une imprimerie, aux ateliers du boulevard Pigale. Je mange mon pain à la sueur de mon front, et je ne donnerai pas aux représentants de Dieu sur la terre le plaisir de me voir mourir de désespoir ou de traîner ma honte devant eux.

« Je ne vous dis rien de votre sœur, qui vous écrit elle-même. Elle m'a fait un accueil digne d'elle et de vous. J'ai dû refuser ses offres généreuses. Vous êtes pauvres maintenant vous-mêmes; pourquoi vous ferai-je payer un service qui n'était qu'un faible acquittement de ce que, le premier, je vous devais?

« Je vous attends presque avec autant d'impatience que votre sœur. L'heure est venue où, fort de votre persécution qui vous a grandi jusqu'au martyre, fort surtout de ces longues méditations qui seules ont été capables d'adoucir l'horreur de votre cachot, vous devez lever votre drapeau.

« Les grandes aspirations que vous sentez en vous, et dont j'ai été le confident à Rocca-San-Stéphano, peuvent se réaliser à cette heure. Tout s'éteint ici autour de nous : le monde religieux n'est plus qu'un cadavre que galvanisent les Jésuites et leur humbles satellites, les moines de toutes les couleurs et de toutes les formes. Il est évident pour moi que la vie sort de tout cela. Je sais que vous croyez encore à quelque vitalité dans ce débris mourant de la synagogue chrétienne. Moi, j'ai cessé d'y croire. En allant où est la sympathie, la fraternité, le dévouement, je suis sûr d'aller à la vérité.

« Adieu, mon ami. Ce sera pour nous une heure bénie que celle où notre ressuscité des griffes de Satan apparaîtra dans ce beau Paris, qui est le siége de la pensée, du bonheur et de la liberté : que ce soit donc au premier jour !

« Votre ami,

« LOUBÈRE. »

IV

CATHOLICISME ET LIBERTÉ

Le lendemain du jour où il reçut ces lettres, Julio, quoique toujours d'une extrême faiblesse, se décida à quitter l'asile hospitalier de Rocca-San-Stéphano. Nous pouvons le suivre, après une traversée heureuse, sur le sol de la France, où l'inquisition, bien que dans ses titres elle se donne des droits sur le monde entier, n'a pas de sbires; où de sages lois protégent l'homme, quand elles ne peuvent pas soustraire le prêtre aux conséquences fatales de ses engagements. Le voilà enfin auprès de cette sœur qu'il a arrachée à la sombre prison d'un cloître. Le petit appartement de la rue de la Barouillère est maintenant le sanctuaire de ces deux belles natures que la persécution à fait grandir, et que la Providence semble avoir préparées

à ces œuvres qui imposent aux grandes âmes la plus sublime des vertus : l'abnégation.

Comme l'avait pensé Loubère, les méditations de Julio, dans sa retraite de Saint-Aventin et pendant sa captivité, ne devaient pas rester sans résultat. Il groupa autour de lui un grand nombre de penseurs et d'écrivains religieux, que les tandances violentes du journalisme ultramontain avaient froissés profondément. Quelques-uns avaient appartenu à la rédaction de *l'Ère nouvelle* du célèbre Lacordaire. Leur devise était toujours l'alliance du catholicisme et de la liberté. Il fallait poser encore une fois, après tant d'essais infructueux, le grand, le terrible problème de la solution duquel dépendra l'avenir religieux du monde occidental. *Le Catholique libéral* devint le nouvel organe de ces nobles et loyaux champions d'une cause à peu près abandonnée aujourd'hui par le haut clergé, et dont les seuls soutiens sont quelques hommes de cœur, qui ne désespèrent pas du catholicisme entraîné dans la voie d'une réaction implacable et passionnée.

Les premiers numéros du *Catholique libéral* furent accueillis par toutes les sympathies de la presse européenne. Le nom de Julio, signataire du programme; le souvenir de sa rude captivité sous les verroux du saint office; le merveilleux de son évasion, dont tous les cœurs s'étaient émus; son incontestable talent, le courage avec lequel il relevait ce drapeau, abhorré de Rome, où le

nom du Christ vient s'unir à celui de la liberté; tout cela donna une vogue exceptionnelle au journal.

Julio, comme orateur, avait le talent de développer sa pensée avec une grande élévation. Ce qu'on appelle les premiers-Paris furent très remarqués dans son journal. Il avait en même temps la plume légère et incisive d'un polémiste, et, plus d'une fois, il infligea à la *Mappemonde catholique*, si connue par l'excentricité de ses théories, de ces leçons, à la fois amères et fines, dont un adversaire ne se relève que tout meurtri.

Le plan de Julio était simple et vaste. La séparation de l'Église et de l'État, dans l'intérêt mutuel de l'État et de l'Église; la liberté de conscience proclamée nettement dans l'Évangile, par les paroles et les actes mêmes du Christ, jetant ses anathèmes à ceux qui voulaient faire descendre le feu du ciel sur une cité incrédule; la papauté libre des soucis d'une royauté terrestre, dont, ni le fondateur de l'Église, ni les apôtres n'avaient soupçonné l'utilité pour la grandeur du pontificat suprême; l'épiscopat reconnaissant ses droits devant les envahissements successifs de la papauté; le clergé inférieur émancipé par l'inamovibilité de la charge de pasteur; telles étaient les lignes générales du plan que la feuille nouvelle posait en face de la théocratie, de l'absolutisme pontifical et épiscopal devenu le droit unique de l'Église. C'était enfin le gallicanisme, dégagé des servitudes que

le pouvoir civil lui avait imposées jadis; c'était le retour aux doctrines de l'Église des premiers siècles, dont les fatales déviations ont eu pour résultat le schisme en Orient, et plus tard, la réforme protestante en Europe.

On comprend quel dut être l'effet produit dans le monde religieux, par l'apparition du journal de Julio.

V

LA BOHÊME SACERDOTALE

Parmi les dignitaires attachés au siége éminent de l'archevêché de Paris, est M. le Promoteur. Si vous êtes prêtre et si vous cherchez l'étymologie de sa haute fonction, vous trouvez de suite qu'il est destiné à vous *promouvoir*, à vous élever. Voilà pour la théorie. En réalité, c'est l'homme qui a pour mission de vous surveiller, de vous tancer au besoin, et souvent de vous faire descendre. On peut même voir un promoteur jouer très bien, auprès d'un archevêque, le rôle de président de cour d'assises. Pour l'un comme pour l'autre, l'accusé est toujours à priori coupable; l'un, conclut à la peine de mort, l'autre au retrait du *celebret*, à la suspense ou à l'interdit. Heureusement que si le promoteur est trop sévère, l'arche-

vêque peut se trouver indulgent, et les compensations s'établissent. Malgré cela, que Dieu garde un pauvre prêtre d'être mal avec un promoteur quelconque!

Au reste, la position d'un promoteur est souvent pénible. S'il pouvait tout nous dire, nous saurions qu'il a sur le dos une effrayante besogne. Il a la charge, à part quelques bons prêtres qui viennent, humblement, se faire signer leur *celebret*, de la bohême sacerdotale des deux mondes.

Tous les héros des drames pour lesquels, dans les pays où la police se fait mal, la justice humaine est impuissante, ou que la police elle-même aide à gagner nos frontières, parce qu'on veut sauver aux pays très catholiques l'éclat de procès peu édifiants; tous les faux évêques orientaux qui, munis d'une longue barbe, gardent prudemment le silence, pour ne pas parler français, et, accompagnés d'un secrétaire qui doit savoir l'arménien, l'arabe, le siriaque, viennent en France faire des quêtes fructueuses pour les pauvres chrétiens du Liban, d'Alep ou d'Antioche, dont ces méchants druses ont brûlé les maisons; tous les faux moines qui viennent, toujours avec la longue barbe, demander aux Parisiens crédules de quoi bâtir un Carmel, un hospice pour les pèlerins, dans les rochers de Petra ou sur le Mont-Thabor; tous les prêtres porteurs de faux papiers, de recommandations d'évêques fabriquées; tous les bandits qui ont couru vingt diocèses, trompé vingt évêques et gâté

cent paroisses assiégent tour à tour, du premier janvier au jour de la Saint-Silvestre, ce cabinet, qui a entendu tant de choses, et qui porte cet écriteau : Cabinet de M. le Promoteur. Il faut que ce M. le Promoteur discerne l'honnête homme du fripon, la vraie barbe de la barbe fausse, le prêtre honorable du bandit. Il faut qu'il soulève la large robe du soi-disant évêque oriental, le capuchon du soi-disant moine, le manteau long du soi-disant abbé, qu'il lise, avec ses meilleurs yeux, des griffonnages de tous les pays du monde; qu'il regarde, à la loupe, des cachets où les croix de toutes formes, des légendes de tout idiome, s'étalent avec une charmante candeur, pour qu'il soit digne et respectueux avec l'homme vraiment recommandable et qu'il dise au gredin : J'ai besoin de réfléchir.

Ce travail est rude.

Or, dans l'année de l'ère vulgaire mil huit cent soixante et un, où se passent les événements que nous avons à décrire, M. le Promoteur de l'archevêché de Paris était l'abbé de Baraminos, que les jeunes vicaires de paroisse, légers et moqueurs, appelaient M. Gare-à-Minos. C'était un grand prêtre sec, aigu de la tête, d'un âge moyen, quoique orné de quelques rares cheveux blancs; au demeurant bonhomme quand on savait le prendre, et que, dans la matinée, il n'avait pas eu quelque petite querelle avec sa vieille gouvernante, ou que sa chatte Nina s'était bien laissé caresser.

Les Jésuites instruits, par la police romaine, que

Julio, grâce au coup de main de Iacomo, avait gagné la frontière du royaume d'Italie et que, sans aucun doute, il reviendrait en France, à Paris même, pour retrouver Louise, prirent en conséquence leurs mesures.

Il fut décidé en conseil qu'il fallait tout tenter pour empêcher Julio d'être approuvé par l'autorité ecclésiastique; sans cela Julio allait devenir un personnage par ses talents réels d'abord, et par le bruit que ne manquerait pas de faire, au sein du clergé, le récit de ses aventures.

S'il était possible d'obtenir de l'archevêché qu'aucune église ne lui fût ouverte, son contact avec le clergé serait plus rare, même impossible. On fréquente peu les prêtres interdits. L'honneur du corps serait sauvé. Qu'importe le bruit que Julio et sa sœur pourraient faire dans un monde impie?

Surtout, il fallait que cet infâme Julio, orateur si entraînant, qui avait fasciné toute cette ville de T., ne montât dans aucune chaire. Il était de taille, après les épreuves qui l'avaient mûri avant l'âge, à prendre tout à coup son vol et à rappeler aux Parisiens, si fanatiques de la parole improvisée de Lacordaire, que, malgré le tam-tam de la presse dévouée à la sainte Compagnie, leur Père Félix, avec son style ambitieux, ses longues périodes artistement combinées, dans le long travail de la composition oratoire, n'avait pas encore remplacé ce brillant orateur.

Il etait trop difficile d'aller directement demander

à Son Éminence le cardinal de rejeter le prêtre qui gênait. Quoique les Jésuites ne reculent pas toujours devant de telles hardiesses, il y a des bornes qu'ils consentent rarement à franchir; et tous les évêques, surtout les cardinaux, ne sont pas d'humeur à les laisser gouverner de fait leurs diocèses. D'ailleurs, le cardinal-archevêque, si doux et si bon, se renfermerait naturellement dans une impartialité rigoureuse; l'impression qu'on lui laisserait contre le grand coupable, envers la Société de Jésus, serait fugitive; il aurait bientôt oublié des recommandations de sévérité qui, pour ne pas être blessantes vis-à-vis une si haute autorité ecclésiastique, devaient être très modérées; il était douteux, du reste, que Julio allât directement trouver l'archevêque.

Il fut jugé plus prudent d'essayer de jeter des préventions dans l'esprit de M. l'abbé de Baraminos.

Le plus fin, le plus souple, le plus mielleux de leurs pères fut lancé chez le Promoteur. C'était le Père Fichet. Il voyait quelquefois l'abbé de Baraminos dans le faubourg Saint-Germain, chez la duchesse de Chantenay. Cette dame était la philothée du révérend Père; mais sa fille, la comtesse de Vézère, avait pour confesseur l'abbé de Baraminos.

Le grand hôtel de la duchesse de Chantenay, rue de Poitiers, était peu éloigné du logement de M. le Promoteur. On se retrouvait là quelquefois;

c'était un centre de réunion du grand monde religieux.

— J'aurai l'honneur de vous voir cette semaine, avait dit, à M. le Promoteur, le révérend Père Fichet.

— Vous serez aimable pour le bon Père, dit dans un à-parté la jeune comtesse de Vézère à l'abbé de Baraminos; il a quelque chose à vous demander.

On le voit, on préparait doucement le terrain : mais aussi, on est Jésuite ou on ne l'est pas. Et pas un père mieux que le père Fichet ne résumait en lui l'esprit de la Compagnie.

En conséquence, s'étant muni de sa mine la plus douce et de son vocabulaire le plus insinuant, il se rendit chez l'abbé de Baraminos. Après les longs préliminaires, empruntés à la diplomatie, pour masquer le véritable objet de sa visite, et après avoir demandé au Promoteur de vouloir bien faire quelques démarches, afin d'assurer le succès de certaines pieuses entreprises, ce que l'abbé de Baraminos promit de grand cœur, croyant que c'était là ce que désirait sa pénitente, le révérend Père fit tomber la conversation sur les affaires d'Italie, sur ces horribles révolutionnaires excommuniés par le Pape, Victor-Emmanuel en tête; sur les conspirations, sur la démonstration du 2 février. Les Pères avaient reçu des lettres de Rome qui contenaient, sur tout cela, des renseignements pleins d'intérêt. Un prêtre français, que

Son Éminence le cardinal archevêque de Chambéry s'était empressé d'interdire, avait joué dans cette dernière affaire le rôle de conspirateur. Enfin, il raconta à M. de Baraminos qu'un autre prêtre français, condamné à la prison par la sacrée congrégation du saint office, comme violateur d'une clôture religieuse, s'était échappé de son cachot. Il ajouta que ce prêtre, déjà renvoyé du diocèse de T., pour des écrits coupables et des attaques calomnieuses contre la Compagnie de Jésus, après avoir été accueilli par les mauvais prêtres du royaume de Naples, était en ce moment à Paris où il conspirait contre le pouvoir temporel du Pape, et préparait un journal pour soutenir les doctrines condamnées de la liberté de conscience, de la liberté de la presse, de la séparation de l'Église et de l'État. Ce prêtre, appelé Julio de la Clavière, sera très certainement, ajouta l'habile Père, rejeté du clergé par l'autorité archiépiscopale. Ce serait une grande surprise, presque un scandale, dans le monde bien pensant de Paris, qu'un tel homme montât à l'autel ou fût autorisé à prêcher.

— Je ne l'ai pas encore vu à l'archevêché, mais je ne suis pas fâché d'avoir de votre bouche ces renseignements.

Le Jésuite, sans insister davantage, débita encore quelques compliments, quelques banalités, et se retira.

Le coup était porté.

L'abbé Julio avait trop d'expérience, pour se faire la moindre illusion sur l'accueil qu'il allait recevoir à Paris. Il savait que ses puissants persécuteurs étaient là, dominant, comme partout, l'épiscopat lui-même. Le sort de Loubère à Chambéry lui disait assez quel serait le sien. Il devait déjà être noirci de la meilleure encre à l'archevêché. Cependant il s'abandonnait à cette Providence qui tient dans sa main le cœur des puissants, et comme, pendant toute sa vie, il n'avait pas à se reprocher ni un sentiment, ni un mot d'aigreur contre les chefs naturels de l'Église; que jamais une ligne sortie de sa plume n'avait blessé cette sage règle de hiérarchie qui fait encore la force du clergé, malgré tant d'autres abaissements, il comprit qu'il se devait à lui-même, à sa dignité personnelle, à l'honneur de son sacerdoce, de tout faire pour remplir jusqu'au bout, au sein de la société chrétienne, les saintes fonctions dont il était revêtu. Il acceptait bien, et avec le courage d'un martyr, les conséquences des opinions émises par lui et blessantes pour beaucoup d'hommes dans le clergé, mais ces hommes n'étaient pas toute l'Église. Il pouvait trouver, il devait trouver quelque part impartialité et justice.

Par prudence d'abord, il écrivit au bon évêque d'A** pour lui demander une lettre de recommandation.

L'archevêque avait un peu su l'histoire de l'Inquisition et l'affaire, si grave en apparence, de la

clôture brisée, et il avait porté sur tout cela un jugement très sain. Il n'avait aucune raison d'épouser la querelle des Jésuites et du saint office. Il ne reconnaissait nullement la juridiction des congrégations romaines; et, s'il ne le proclamait pas hautement, il ne manquait jamais l'occasion de s'insurger, dans la pratique, contre les prétentions excessives de la cour de Rome. Il n'ignorait pas que les sommités gouvernementales, le monde intelligent s'étaient intéressés à Julio.

Tout ce qui antérieurement s'était passé à T. n'avait à ses yeux aucune importance. Il reçut donc, avec une véritable bienveillance, l'abbé Julio de la Clavière et lui accorda des pouvoirs. Il lui dit gracieusement :

— Le Lycée de Saint-Louis vient de perdre son second aumônier, je vous nomme à ce poste.

Encore cette fois, les Jésuites avaient perdu la partie. Quant au Promoteur, un quart-d'heure de conversation avec l'archevêque l'avait rangé du côté de Son Éminence.

VI

CALOMNIEZ D'ABORD

Les Jésuites ne se tinrent pas pour battus; ils n'épargnèrent rien pour empêcher Julio de se faire un nom dans la publicité, de briller dans la chaire, d'être aimé et accepté du clergé de Paris, comme une des illustrations et une des gloires du sacerdoce contemporain. Atteindre ce but, c'était rabaisser un ennemi de leur ordre, par conséquent servir Dieu et travailler à sa plus grande gloire. Pour quiconque n'a jamais réfléchi sur les subtilités de la scolastique monacale, il y a des choses qui paraissent monstrueuses, et qui toutefois s'expliquent parfaitement. Faire du mal, le faire sciemment, poursuivre d'une haine ardente, dénigrer de toutes manières un homme qu'on sait nous être hostile, paraît en dehors de la doctrine de l'Évangile, qui

ordonne le pardon des injures, l'amour même d'un ennemi. C'est quelque chose que repousse une âme élevée. On lui permet le mépris, il y a là une certaine dignité; on ne lui permet pas une vengeance, cela rabaisserait trop; de la calomnie, jamais! C'est vil, et le monde ne souffre pas ce qui est vil. Quel chemin a dû parcourir la morale chrétienne pour que des hommes, voués à une vie de mépris de la chair, de mortification de la volonté, de renoncement à l'apparence même du mal, d'efforts pour être parfaits soient arrivés à persécuter un homme de vie angélique, bon, doux, sans haine contre personne, comme s'il était un monstre, une créature perverse, un ennemi de Dieu et des hommes! Et non seulement des individus, mais des corporations entières, par un misérable sophisme, qui ne tiendrait pas devant la raison d'un enfant, jouent ce rôle de persécuteurs, de calomniateurs, d'homicides. Ils tuent, autant qu'il est possible de tuer, avec le glaive de la langue, avec le poison de la délation; et cela, sans un regret, sans un remords, sans que la conscience leur reproche sur ce point la plus légère violation de la loi de Dieu.

Sondons ce mystère.

Que Julio, au lieu d'être un ange dans ce monde, eût été un assassin, un Dumolard; que le soir, terrassant dans la rue des Postes un des pères Jésuites, attardé à la brune, il l'eût percé de deux coups de poignard, le Jésuite, respirant encore, aurait dit à ce monstre : Mon frère, je

vous pardonne, et il eût prié en mourant pour cet infâme.

Mais que, revenant aux jours néfastes du moyen âge, la société civile mette la magistrature au service du prêtre, et autorise les bûchers pour punir ceux que l'Inquisiteur déclare errer dans la foi, ce même religieux, fût-il chargé seul de préparer le bois, de lier la victime, de mettre le feu, remplirait avec une joie délirante ces fonctions de bourreau.

Vous reculez d'horreur!

Eh bien, cela s'explique très facilement.

Il y a là une simple erreur d'optique. Le chasseur qui décharge son plomb sur une masse noire, qu'il aperçoit derrière de hautes herbes, croit frapper un loup et il atteint un frère, un ami; le déclarerez-vous homicide?

Le moine pardonne à un ennemi; c'est lui que cet ennemi a personnellement atteint. C'est une question privée, et le moine se rappelle qu'il faut tendre la joue. Disons à la louange de sa foi qu'il pardonne très sincèrement. Mais le condamné de l'inquisition, c'est l'ennemi de Dieu. Et le moine se charge de la justice de Dieu. Il se croit sur la terre pour cela. Et plus une société est incroyante, plus le moine voit ses cérémonies délaissées, plus il sent que le monde lui échappe et plus il frappe avec fureur sur les négateurs hardis qui parlent, qui écrivent.

Mais alors, dira-t-on, pourquoi ces bêtes féroces dans le monde?

C'est affaire de goût. Il y a des peuples qui les supportent. Et, pour notre France, nous voyons, depuis quelques dix ans, les femmes raffoler des Dominicains, des Capucins, des Carmes, et surtout des bons pères Jésuites. J'espère ne plus être de ce monde quand ils auront rétabli les us et coutumes de ce bon moyen âge, et dressé des bûchers sur la place de Grève.

Car on se pose souvent dans le monde ce problème : si les hommes qui dirigent en ce moment l'Église avaient à leurs ordres le bras séculier, feraient-ils encore monter sur les bûchers ceux qui leur résistent?

Réponse : Oui.

Il n'est pas rare de voir des moines, Jésuites, Dominicains ou Capucins, arriver dans les châteaux, et, fiers de leur ascendant, se faire conduire, en inquisiteurs, aux bibliothèques où les grands seigneurs du dix-huitième siècle avaient donné asile aux beaux esprits de leur époque; en tirer impitoyablement les œuvres de Molière, de Montesquieu, de Buffon, de J. J. Rousseau, de Voltaire, et les brûler, avec une joie sauvage, devant les pieux catholiques ébahis.

Vous tous qui formez la couronne brillante des penseurs et des écrivains de ce siècle, je vous le demande maintenant, si les Jésuites, les Capucins ou les Dominicains avaient pu disposer, comme au bon vieux temps, du bras séculier eussent-ils hésité un seul instant à exécuter les lois vieillies

de l'Église contre « la pravité hérétique », en imposant, au nom de Dieu, à une magistrature effrayée l'odieuse tâche de conduire aux bûchers tous les libres penseurs qu'il lui eût été possible d'atteindre?

Vous, monsieur Cousin, tout académicien que vous êtes, vous auriez été traîné au bûcher de Jean Hus; vous, monsieur Jules Simon, avec vos plus belles pages; vous, monsieur de Lamartine, qui avez créé dans Jocelyn l'épopée moderne, et fabriqué cette touchante hérésie qui place, dans une meilleure vie, les chiens fidèles auprès de ceux qu'ils ont aimés; vous Georges Sand, au génie viril, aux pages brûlantes; vous, Victor Hugo, avec vos sublimes *Miserables;* vous auriez expié, dans ces horribles flammes, le crime de ne pas avoir soumis vos écrits à la censure de ces fanatiques.

Oh! nous frémissons en le disant, ces hommes, de mœurs irréprochables, eussent regardé comme l'hommage le plus pur fait à la divinité, à l'Église et au Pape, l'holocauste de tous ces écrivains qui se se sont permis de penser autrement que la théologie. Le plus beau jour de leur vie eût été celui où ils eussent attisé la flamme du bûcher, trop lente à dévorer ses victimes. Ce même jour, ils eussent versé des larmes d'extase et de bonheur à l'autel, et remercié Dieu de les avoir fait vivre assez pour voir exterminer la race des incrédules rebelles à l'Église.

Disons cependant qu'en face de ce courant restaurateur de l'inquisition, s'élève une notable partie du clergé séculier qui repousse ces hideuses tendances, et rougit, pour l'Église du passé, des violences auxquelles elle a cru devoir recourir, afin d'arrêter l'hétérodoxie au sein des populations; disons qu'aux époques les plus honteuses et les plus douloureuses de l'histoire de l'Église, le fanatisme des moines surpassa toujours de beaucoup celui du reste du clergé. La doctrine si sage, que la foi ne s'impose pas, oubliée presque depuis la sortie des catacombes, quoiqu'elle soit nettement écrite dans l'Évangile, est encore le programme du prêtre intelligent. Ce sont là les belles traditions de l'Église de France depuis plus de trois siècles. Et si nous avons eu, au dix-septième siècle, à déplorer la révocation de l'édit de Nantes et les odieuses persécutions exercées contre les protestants, on sait que l'initiative de ces odieuses mesures est due aux Jésuites tout-puissants alors.

A défaut de bûchers, il y a dans le monde religieux, contre ceux qu'il hait, une arme puissante, la calomnie. Julio, en arrivant à Paris, la trouva tout organisée pour le perdre. Il s'agissait de le compromettre, de lui susciter des embarras, de le peindre partout sous des couleurs odieuses, de faire abhorrer son nom dans le petit monde religieux qui se compose de sacristains, de bedeaux, de chantres, de sonneurs de cloches, de petits marchands de choses saintes, de petits libraires,

de fabricants de statues religieuses, d'images, de chapelets, de médailles miraculeuses. Denis était là, avec des agents en sous ordre, disant partout que Julio allait renier le catholicisme, se faire libre penseur; qu'il était allé en Italie s'entendre avec l'ex-père Passaglia, et que ces deux apostats voulaient faire une religion nouvelle; qu'il était affilié aux démocrates, aux rouges. Et quand on arrivait aux dernières couches de la société dévote, à ces esprits imbéciles et fanatiques, on allait jusqu'à dire que l'abbé Julio était à la tête d'une conspiration, en Italie, tendant à faire l'abbé Passaglia pape et Garibaldi empereur en France.

Louise même était enveloppée dans ce réseau inextricable de petites délations, de calomnies stupides. On avait inventé qu'elle était une religieuse ayant jeté le voile aux orties, et les visites de Loubère servaient de texte aux suppositions les plus outrageantes. Cela circulait parmi les ouvrières, les femmes de chambre des grandes dames, les fruitières et les portières du quartier.

Une fois que ce monde acerbe est lancé, il devient impitoyable. Pour lui les flétrissures sont indélébiles; il distille son venin partout, à toute heure, depuis l'échoppe du revendeur, la boutique du marchand, l'antichambre des laquais, jusqu'aux salons du riche et au boudoir de la grande dame, où il pénètre par le canal des portières, des femmes de service, des ouvrières, des fournisseurs de

toutes sortes habiles à exploiter les passions politiques de leur riche clientèle.

Quand il s'agit de perdre un homme haut placé dans le monde, il faut commencer par faire circuler la calomnie dans les bas-fonds de la société; elle arrive bientôt à la surface; et alors il y a une autre marche à suivre.

Dans un monde élevé où la persécution doit avoir encore quelque noblesse, où la haine ne se ravale pas et ne sait pas salir un nom avec la boue, on avait formulé des accusations d'un autre style, et au niveau des âmes sur lesquelles on cherchait à agir. Pour cela on avait inventé trois phrases qui devaient produire un effet infaillible. Des femmes pieuses, des membres de la société de Saint-Vincent de Paul, des affiliés des Jésuites, qui récitent le breviaire des laïques, avaient pour mission, toutes les fois qu'ils se trouvaient avec un vicaire général de Paris, un curé, un dignitaire quelconque, de dire d'un ton de componction : — Comment, un prêtre qui a écrit contre les Jésuites, peut-il monter à l'autel? — Comment laisse-t-on prêcher un prêtre qu'on sait très bien ne pas être pour le pouvoir temporel du pape? — Comment a-t-on reçu dans le clergé de Paris un homme qui a été condamné à la prison par le tribunal du saint office?

On se doute que cette consigne charitable fut ponctuellement exécutée. Peut-on faire mal en défendant les bons Pères, les grands serviteurs de

Dieu? Et puis la calomnie trouve facilement des échos : et les plus saintes gens s'effrayaient, de la meilleure foi possible, de la perversité de ce malheureux prêtre et du mal que son journal allait faire à la religion. Pour le monde semi-dévot, semi-mondain, monde qui croit à la nécessité d'une religion, mais qui n'en use qu'autant que cela ne gêne ni ses affaires ni ses plaisirs, monde pour lequel aller à l'église et faire ses Pâques est une affaire de mode, de convenance, et pour lequel certains dehors religieux sont dans ce moment bien portés, on faisait une variante aux calomnies. Les femmes se racontaient entre elles un joli petit roman. Julio, en Italie, avait brisé la clôture d'un couvent pour enlever sa maîtresse.

VII

MARION LA CHAMPISE

Je ne viens pas réhabiliter le laid : il me fait horreur. Je ne l'aime pas plus dans les œuvres d'art, dans les livres, dans la statuaire, sur la toile que dans la nature. Le plus classique des législateurs littéraires a beau me dire :

> « Il n'est pas de serpent ni de monstre odieux
> Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux, »

il ne change pas mes convictions. Le laid est toujours le laid ; un monstre est toujours un monstre; et si le serpent, imité par l'art, plaît à nos yeux, c'est que le serpent est une ravissante création, un être conformé admirablement, vif, souple, plein de grâce et qui ne mérite aucune des injures qu'on

lui prodigue, depuis qu'il s'est avisé de tenter notre grand'mère.

Mais si le laid me fait peur, il me fait quelquefois compassion. L'enfant couvert d'une croûte purulente n'est pas beau : la mère ne l'en aime pas avec moins de tendresse. Pauvre mère! Elle est réaliste à ma façon. Elle ne dit pas : cette lèpre est une jolie chose; mais elle dit : j'aime mon pauvre enfant comme s'il était beau.

Il y a donc réalisme et réalisme. Ces préliminaires étaient indispensables pour que je parlasse décemment de Marion la Champise.

Loubère, nous le savons, avait trouvé du travail aux ateliers d'imprimerie du boulevard Pigale. Comme ce rude gaillard était doué d'un coup d'œil sûr, et d'une aptitude à tout saisir, avant peu il devint un excellent ouvrier.

Disons de suite ce qu'était l'atelier du boulevard Pigale.

Un industriel, que le hasard avait fait prêtre et qui se sentait du goût pour être millionnaire, avait acheté sur le boulevard Pigale, bien des années avant l'annexion de la banlieue, une immense carcasse de planches où erraient quelques casiers, une ou deux petites presses à bras, le tout portant le nom pompeux d'imprimerie. Il avait eu cela pour rien, par la raison très simple que cela n'avait aucune valeur. Il s'était pourtant installé là. Mettant en pratique le précepte de Boileau, pour embellir le laid, il avait rajusté les planches,

fait clouer des morceaux de toile sur les parties les plus malades, badigeonner cela, à plusieurs reprises, d'une forte couche de couleur. Il avait fait tapisser un petit coin de ce vaste hangard, qu'il avait divisé en salon et en bureau; et là, ayant le droit légal, moyennant brevet, d'imprimer ses sottises et celles des autres, il avait composé de son style d'auvergnat, car notre homme était fils d'un gardeur de vaches du Mont Dore, le prospectus le plus ébouriffant qui fût jamais sorti d'une presse. Les ateliers de typographie, de clichage, de glaçage, de satinage, de brochage du boulevard Pigale étaient, là, les plus beaux, les plus complets, les plus vastes de l'Europe. C'était une merveille à voir. Et le prospectus, signé *l'abbé Lavialle*, invitait, avec un incroyable sang-froid, messeigneurs les cardinaux, archevêques, évêques, tout le haut et le bas clergé à ne pas manquer, quand ils viendraient à Paris, de visiter ces merveilleux ateliers. Il n'y avait que le Pape qui ne fût pas invité à cette grande exhibition.

L'abbé Lavialle, en fin Auvergnat qu'il était, avait compté sur la bêtise humaine pour gagner son million. Son prospectus, une première fois, parut bizarre. Quand il apparut corrigé et embelli, on se dit dans les évêchés et dans les presbytères : Il faut bien que cela soit vrai, car cet homme n'aurait pas l'effronterie d'imprimer cela, s'il n'avait qu'une bicoque. Deux ou trois évêques, dans l'espace de cinq à six ans, s'égarèrent derrière le mur

d'enceinte, et à force d'adresse les cochers de fiacre, qui les conduisaient, parvinrent aux fameux ateliers si extraordinaires, selon le prospectus. Les prélats furent accueillis pompeusement. Tous les ouvriers avaient reçu des ordres, en cas de la bonne aubaine de cette visite. Ces ordres furent ponctuellement exécutés; on se mit à genoux; les plieuses et les brocheuses, bonnes femmes comme partout, firent force signe de croix; on reçut les bénédictions. Les évêques se montraient peu difficiles en présence de ces pieuses manifestations; et ils partaient enchantés de Lavialle qui avait, lui, multiplié les protestations, fait beaucoup valoir son attachement aux pures doctrines romaines, et n'avait pas donné le temps aux évêques de se dire autre chose, sinon : c'est un grand atelier. Rendus en province, il ne s'étaient pas vantés, et pour cause, de leur mésaventure.

L'abbé Lavialle, imprimeur, s'était fait tout naturellement journaliste, et son journal, *la Sentinelle du clergé*, n'avait pas manqué d'apprendre que tel jour l'illustrissime et révérendissime évêque était venu visiter les grands ateliers du boulevard Pigale.

Bref, il demeura constaté, dans le monde catholique, qu'il n'y avait rien de beau sur la terre comme le Louvre typographique de l'illustre Lavialle.

Ce n'était pas tout cependant d'avoir un vaste local, des presses, des caractères d'imprimerie

pour un chiffre minime; il fallait trouver un procédé pour ne pas payer aux ouvriers le prix qu'ils reçoivent dans les autres ateliers. Lavialle réussit. Il ouvrit un champ d'asile à tous les prêtres interdits que la France jette chaque matin sur le pavé de la grande ville. Il leur dit : — Vous voilà du travail : mais vous ne savez pas le métier! Je dois vous payer moins cher que des ouvriers habiles.— Le problème était résolu. Ce travail était, en effet, pour les pauvres diables un secours providentiel. Le maître, il est vrai, était dur, exigeant, tenait compte d'une minute de retard dans les heures de travail; mais le pain du jour était assuré, et c'est la joie au cœur quand on a eu à lutter contre la faim.

Grâce à ces habiletés de mise en scène dans son exploitation, l'Auvergnat avait monté son affaire sur un bon pied. Mais l'appétit vient en mangeant : les millions à gagner ne venaient pas assez vite. L'industriel monta autre chose. Il fit le commerce des messes. — Le commerce des messes! direz-vous. Allons donc! mais c'est impossible cela! Ce n'est pas impossible, et cela se fait de beaucoup de manières. L'Auvergnat prit la plus honnête. Vous étiez prêtre, il vous envoyait pour cent francs de ses livres. Vous aviez en plus dans votre sacristie deux cents honoraires de messes, qu'il vous était impossible d'acquitter. Vous lui faisiez parvenir deux cents francs, il se payait sur cela de son envoi de livres. En même temps, il

écrivait à un prêtre qui n'avait pas de messes : —Acquittez à mon intention deux cents honoraires et je vous enverrai pour cent francs de livres. — Simple échange, comme on voit, en soi très légitime, mais qui produisit des sommes fabuleuses.

Il restait une dernière branche d'exploitation qui ne pouvait échapper à notre homme : c'était de se faire le banquier du clergé; il recevait le fruit des petites économies des prêtres, payait exactement le taux légal et il se servait du capital dans son exploitation.

Presque millionnaire, l'abbé Lavialle songea aux honneurs. Son Excellence le ministre de l'intérieur, ayant eu le mauvais goût de ne pas donner la croix d'honneur à un homme qui avait si ingénieusement combiné son affaire, Rome elle-même, l'ingrate, n'ayant pas fait de lui un chevalier de Saint-Grégoire le Grand ou de l'Éperon d'or, force lui fut de songer aux honneurs du clergé; il frappa à la porte de bien des évêchés pour être chanoine honoraire d'un diocèse quelconque et il réussit. Ce fut un grand jour dans sa vie, et ce jour là il fut un peu moins corsaire pour ses compositeurs. Mais une dernière gloire l'attendait. Un bon évêque des îles Sandwich étant venu à Paris se rendit, sur la foi du célèbre prospectus, qui était arrivé jusque dans les îles les plus reculées de l'océan Pacifique, aux ateliers du boulevard Pigale, et, dans son admiration pour tant de rames de papier entassées, pour tant de milliers de kilos

de plomb mis en clichés, fit l'abbé Lavialle vicaire général de Honolulu, sa ville épiscopale.

Dès ce jour, se reposant sur ses lauriers, fier de lui-même, cet Alexandre des imprimeurs devint un assez bon enfant, et surveilla avec moins de dureté la cohorte sacerdotale, allant et venant dans son hangar.

Loubère était arrivé à l'atelier Lavialle, au moment de cette lune de miel du vicariat général honoraire de Honolulu.

— Vous êtes un beau garçon, lui avait dit Lavialle, qui était dans ce moment de la plus joyeuse humeur. Peste, quel grenadier vous auriez pu faire! Et vous avez été curé? Mon vénérable confrère, vous avez manqué votre vocation. Vous êtes Pyrénéen, bravo! Ce sont de bons diables. Vous connaissez vos lettres de l'alphabet. Vous voilà un compositeur. Courage et bonne réussite!

En face de l'atelier Lavialle, séparée seulement par une ruelle étroite et bourbeuse, était une blanchisserie. Les ouvrières de cette maison, alertes et toujours en mouvement, étaient, à toute heure, sous le regard des hommes des ateliers, et nos anges déchus ne s'épargnaient pas les œillades, et, dans l'occasion, les agaceries. Il s'en était suivi naturellement, que beaucoup de ces misérables étaient allés prendre là des compagnes dont la loi religieuse, pas plus que la loi civile, n'avait pu faire des épouses.

Loubère avait gémi sur le triste sort de ces

hommes, que leur vœu du célibat condamnait aux tortures de la plus indomptable des passions, sans leur donner jamais le moyen légitime d'y porter remède. Lui aussi, doué d'une extrême vigueur et dans la force de l'âge, se sentait homme, et bien des fois l'exemple de ces amours brutales fut une tentation qui monta à son cerveau, comme une vapeur âcre et puissante qui enivre sans aucune volupté.

Un soir, qu'après un travail d'une fatigue extrême, il sortait de l'imprimerie, avec un besoin impérieux d'air et de distraction, il aperçut, adossée à une borne, qui protégeait la porte d'entrée commune à l'atelier typographique et à la blanchisserie, une petite créature féminine accroupie, immobile et comme affaissée sur elle-même. Il pensa d'abord que c'était une des ouvrières qui attendait une compagne, ou peut-être un compagnon. Il regarda et reconnut Marion la Champise. L'humanité est moqueuse, et il lui faut des victimes. Ce sont les petits, les faibles, les souffreteux. Dans l'atelier, comme dans le préau du collége, il y en a un qui, selon un mot bien vieux dans la langue, est le *pâtira* des autres. Marion était le *pâtira* des ouvrières blanchisseuses. Il y avait là, jeunesse, force, santé; elle était vieillotte, débile, laide et maladive. Comme conséquence de toutes ses misères physiques, elle était sans défense. Les bossus seuls, parmi les faibles, ont de l'esprit et de la réplique. Elle était donc le jouet

de toutes. Que de fois d'immenses éclats de rire, partis de la salle où travaillaient les jeunes filles, avaient apporté la bonne humeur dans l'atelier des typographes et l'on se disait : — C'est sans doute Marion à qui on fait des misères.

Le jour où Loubère trouva cet être malheureux affaissé près de la borne, comme une pauvre Agar jetée dans le désert, ce n'étaient pas des misères seulement qu'on faisait à Marion, mais un renvoi en due forme de la blanchisserie. On avait trouvé une ouvrière plus forte, plus active qu'elle. L'intérêt ne connaît pas la compassion. Et elle était maintenant sans place, sans ressource, sans abri.

— Que diable faites-vous là, Marion? lui dit Loubère.

Le Pyrénéen ne reçut pas de réponse. Un soupir étouffé s'échappa de la poitrine de la pauvre créature. Ce soupir, dans un tel moment, disait beaucoup de choses.

— On vous a congédiée peut-être?

— Oui, monsieur, et je n'ai plus qu'à mourir de faim.

— Oh! les stupides femmes! Dites-moi, voulez-vous faire mon ménage?

— Oh! bien volontiers, monsieur.

Et des yeux, qui avaient quelque douceur, s'élevèrent vers ce bizarre garçon pour lui dire, à défaut d'autre langage, une vive reconnaissance.

— Vous ne serez pas logée en princesse, ma foi. J'ai une cuisine, une chambre et un cabinet où

vous coucherez; le jour, vous travaillerez pour vous; le soir, vous ferez notre dîner. Si cela vous va, partons.

Pour toute réponse, Marion se leva; et, comme le chien délaissé que l'on caresse, se mit près du nouveau maître et le suivit jusqu'à son cinquième.

— Vous voilà reine ici, mademoiselle Marion. Faites, brassez, pourvu que la soupe soit bonne le soir, que ma chambre soit propre, je ne vous demande pas autre chose. Je suis un peu bourru, je ne vous parlerai pas souvent; mais comme je vous crois une honnête fille, pour preuve que je vous estime, nous mangerons à la même table.

Marion croyait rêver. Elle s'installa dans le modeste appartement de Loubère. Elle était d'une propreté merveilleuse; faisait assez bien la cuisine, tenait le linge du maître dans un bon état, savait acheter, au marché, les petites provisions avec économie. Loubère ne demandait rien de plus; il avait pour le quart d'heure, la perle des femmes.

Une foule d'idées singulières avaient fermenté dans la tête de notre original, depuis son entrée dans les ateliers de l'heureux vicaire général de Honolulu. Il y avait dans ce bagne du sacerdoce, deux cents hommes, la plupart dans la force de l'âge, qui vivaient tous avec des femmes et dont plusieurs étaient déjà pères. Il avait lu bien des fois, dans les journaux, que ceux de leurs pareils qui avaient voulu légitimer ces unions concubinaires avaient toujours été repoussés par les muni-

cipalités, et que les tribunaux s'étaient fait une législation pour refuser à un homme, parce qu'il est prêtre, ce qui n'est pas refusé au dernier des bandits, une fois libre des prisons. Son âme honnête s'était indignée. Lui, aussi, expulsé du sanctuaire, rejeté dans le prolétariat, s'il lui eût été possible de trouver une femme digne de son cœur, il eût fallu, ou s'avilir dans la honte, ou imposer silence au plus doux et au plus puissant des instincts de l'homme.

Il alla un jour trouver Julio.

— Mon bien cher, je vous apporte une nouvelle qui vous surprendra.

— Laquelle.

— Je me marie.

— Farceur!

— Je me marie, vous dis-je.

— Voyons, vous voulez rire. Et avec qui donc?

— Avec une fille, parbleu!

— De quelle famille?

— Elle n'en a pas.

— Tiens! vous l'avez prise aux enfants trouvés?

— Précisément. Son nom l'indique.

— Ah! Quel est ce nom?

— Marion la Champise.

— Très bien, c'est élégant. Et l'âge de votre dulcinée?

— Devinez.

— Vingt ans?

— Ah! oui! Allez plus loin.

— Trente ans?

— Vous n'y êtes pas encore.

— Quarante ans?

— Pas plus.

— Cinquante ans?

— Ajoutez encore quelque chose.

— Vous voulez aller à l'étranger épouser quelque vieille folle.

— Pas du tout. Vieille, oui : elle a cinquante-cinq ans : folle, non. La pauvre créature s'entend à merveille à faire ma soupe.

— Voyons, Loubère, vous m'ennuyez avec vos bêtises; parlons d'autre chose. Comment va l'illustre chanoine et vicaire général, directeur des ateliers du boulevard Pigale?

— C'est le meilleur enfant du monde. Mais, plaisanterie à part, je viens m'entretenir avec vous d'un projet très sérieux. Je veux absolument me marier.

Le ton de Loubère annonçait cette fois une véritable détermination.

— Mon ami, ne faites pas cette faute; pas une municipalité ne consentira à vous marier. D'ailleurs, si vous n'exercez pas le sacerdoce, je crois que vous en respectez assez le caractère pour ne pas donner un scandale.

— C'est précisément parce que les municipalités me repousseront, que je veux mettre l'autorité en mesure de s'expliquer définitivement. J'irai à tous les tribunaux, à l'empereur lui-même, s'il le faut.

C'est une question à remuer; elle est vitale; je veux qu'elle soit débattue. Elle se rattache à une question plus haute encore, celle de la liberté humaine. Je vous prie de croire que les beaux yeux de Marion ne sont pour rien dans tout cela; elle est laide à faire peur, et je ne la toucherais pas avec des pincettes. Hélas! vous le savez, j'ai un grand et douloureux souvenir dans ma vie. Il y a là un amour auquel nul autre ne doit succéder, à plus forte raison une union vulgaire, dont un homme qui me serait inférieur aurait même à rougir. La pauvre Marion, devenue mon épouse, devant le maire de mon arrondissement, restera vierge et martyre, je vous le jure. Elle aura le droit d'être appelée madame. Pauvre vieille, ce sera pour elle le seul bénéfice du lien conjugal. Elle se consolera des privations de l'amour par les jouissances de son orgueil. Puis, contente ou non, je crois faire quelque honneur à Marion la Champise.

— C'est là le rêve d'une imagination dévergondée, mon pauvre Loubère. Je n'ai point à juger votre conduite; je ne puis peser sur vous que par mes conseils. Mais franchement, je vous détournerai de toutes mes forces de cet esclandre qui appellera sur vous l'attention publique, et vous vaudra tous les anathèmes du journalisme religieux.

— Je me soucie joliment de votre journalisme religieux, un vrai tambour crevé. Qui s'occupe, je vous prie, de la *Mappemonde catholique* et d'au-

tres feuilles criardes qui ont besoin de hurler pour qu'on se retourne et qu'on pense à elles? Depuis le jour qu'elles ont perdu leur chef, elles sont bien et dûment enterrées. Ah! celui-là, à la bonne heure, en voilà un avec lequel j'aurais aimé à me mesurer, à braver ses colères; mais les colères de ce qui reste et qui ne vaut même pas l'honneur d'être nommé. Allons donc! j'en ris, et voilà tout.

— Oui, je crois que vous êtes de nature à ne pas redouter ces gens-là, quels qu'ils soient.

— Oh! parfaitement.

— Enfin, si, ce que je ne pense pas, vous vous déterminez jamais à la démarche hardie dont vous m'entretenez maintenant, il serait sage, préalablement d'écrire à Rome et de faire agir auprès du pape, pour qu'il vous dispense de votre vœu de célibat. Ceci est votre devoir comme prêtre.

— Mon cher abbé Julio, je ne suis plus prêtre. Depuis que je suis allé à Rome, j'ai vu de trop près les sales recoins de la boutique cléricale pour avoir conservé pour elle beaucoup de respect, du moins quant aux questions de discipline. Quant à la foi!... Oh! mon cher Julio, vous l'avez conservée, et vous êtes bien heureux!! mais, pour moi, si elle n'est pas perdue, elle est au moins bien affaiblie... Après tout, je suis content d'être sorti du sacerdoce. Savez-vous bien qu'il est horrible d'enseigner les autres, et de ne pas savoir si l'on croit ou si l'on ne croit pas soi-même à cet enseignement?

— Quoi Loubère! Si vous aviez le bonheur d'enseigner encore, aux petits et aux humbles, la doctrine de l'Évangile, vous vous demanderiez si vous croyez à cette doctrine?

— Non, mon ami, dit Loubère; ce n'est pas sur la sainte doctrine du Christ que je me poserais cette question. Mais il y a, ce que les hommes ont ajouté... Au reste, continua Loubère, en présence des convictions d'un homme tel que vous, Julio, mon incrédulité recule. Peut-être arriverai-je un jour à séparer l'ivraie du bon grain, et ce qui est humain de ce qui est divin. Seul, vous pouvez m'aider dans ce travail, Julio. Mais à présent ce n'est pas de cela qu'il s'agit. En appeler à Rome, sur la question qui nous occupe, c'est votre affaire. Vous êtes journaliste, attirez son attention sur l'impasse où elle jette la conscience d'hommes, qui, incapables de garder le celibat, et ils en ont donné de bonnes preuves, ne doivent pas être laissés dans un état de honteux concubinage, mais placés dans la vie de la famille, pour y devenir d'honnêtes gens, n'ayant pas pu être de bons prêtres. Pour moi, j'ai à traiter la question purement civile. Il faut que les tribunaux s'éclairent par une discussion nouvelle, au sein même de Paris, afin qu'elle ait tout son retentissement dans le monde. Vous devez voir que je ne me mettrai en cause qu'en apparence; mais l'idée marchera, et n'eussé-je fait que préparer l'avenir, que tracer le chemin à une solution qui sauvegarde à la fois les vrais

intérêts de l'humanité et de la vertu, j'aurai conscience d'avoir fait une bonne action.

— Vous le savez, Loubère, je pense absolument comme vous sur cette question; mais le temps est-il venu de l'agiter et de la résoudre?

— De l'agiter, oui; de la résoudre, non. Vous semez le blé en novembre; il se passe sept à huit mois avant la moisson. Mon ami, dans la vie de l'humanité les siècles sont des mois. Vous le voyez, il est temps de jeter l'idée dans le sillon de l'avenir : elle germera au temps voulu par celui qui conduit toutes choses.

Les deux amis se séparèrent. Julio raconta à sa sœur, la fantaisie de Loubère.

— Il est fou, ce pauvre homme, dit Louise.

— Cette folie, si c'en est une, part d'une âme généreuse. Il était fou aussi quand il venait à Rome, et travaillait, en mangeant son dernier sou, à me tirer de ma prison. Tous les libérateurs sont des fous. Mais ces fous, il faut les aimer et les bénir.

VIII

LE DIACRE D'OFFICE

Celui qui écrirait l'histoire de tous les diacres d'office, qui se sont succédé dans les églises de Paris depuis trente ans, écrirait la collection biographique la plus curieuse que l'imagination puisse rêver. Quand, dans une grande solennité, vous voyez le curé officiant entre deux prêtres à cheveux blancs, revêtus de dalmatiques d'or aussi splendides que la riche chasuble qu'il porte lui-même; quand ces mêmes hommes, à un convoi de première classe, sont à droite et à gauche du célébrant, vous, spectateur, fidèle ou homme du monde, vous vous figurez que le premier pasteur d'une grande paroisse, comme Saint-Roch ou la Madeleine, est là, dans l'exercice de la plus sublime fonction, entouré de deux dignitaires de son clergé,

presque ses égaux? vous vous trompez. Ce sont de pauvres diables qui ne doivent, d'institution, déjeuner, le dimanche, qu'après la messe d'une heure, et, chaque jour, après celle de midi.

Oh! jolie femme, mondaine, pieuse, qui vous levez si tard, vous ne savez pas que pour vous donner la messe le dimanche, et même les autres jours de la semaine, à une heure qui aille à vos goûts, à votre paresse, à vos nuits passées dans les réunions de plaisir, un esclave endurera les tortures de la *faim*. Si j'étais femme, jamais je ne mettrais les pieds à cette messe des paresseux. Mon cœur souffrirait trop, en pensant à ce malheureux dont l'estomac est en proie à des spasmes, et puis, je craindrais d'offenser Dieu.

Ces diacres d'office sont quelquefois de pauvres prêtres, exilés pour leurs opinions politiques : des Polonais, qui viennent chez leurs frères de France; des Espagnols, qui se sont compromis dans les luttes des divers prétendants. On leur fait acheter le pain de l'exil.

D'autres fois, ce sont des hommes poursuivis par la haine de la puissante corporation des Jésuites. Un savant de premier ordre, dont le nom est européen, qui a quitté les Jésuites, il y a déjà plusieurs années, est aujourd'hui diacre d'office dans une des paroisses de Paris. Le confrère d'Arago et de Humboldt mourra certainement dans cette obscure position, malgré ce qu'il attire d'honneur au sacerdoce par ses publications scientifiques.

Le plus souvent les diacres d'office sont de hautes intelligences, des hommes compromis par des spéculations imprudentes, souvent entreprises dans un but religieux; des caractères raides, qui n'ont pas connu les flexibilités de l'épine dorsale devant les hautes puissances de leur paroisse ou de leur diocèse; des écrivains dont la hardiesse a blessé; des écrivassiers sans goût et sans idées, qui ont fatigué le monde de leurs théories bizarres; des malheureux que le cœur a entraînés et qui ont mal caché leurs faiblesses; d'autres, plus malheureux encore, dont les passions n'ont pas eu l'excuse de l'amour. Tout cela bien gourmandé, bien lessivé, bien remis à neuf dans une retraite de seminaire, a vieilli à balayer de la longue robe noire les sacristies parisiennes, à assister à tous les convois, à remplacer à toute heure les prêtres demandés dans les besoins du ministère. Tout cela, aux grandes fêtes, couvert d'or, de velours, de soie moirée ou chargée de riches broderies, vit de la plus exiguë des allocations que puissent fixer les conseils de fabrique, pour qu'un prêtre ne meure pas de faim.

L'enfant qui sort du séminaire, que l'évêque a ordonné, qu'il envoie vicaire à une paroisse, a le pas sur ces vétérans du sacerdoce et leur commande. Lui, il avance, il arrivera un jour à être second vicaire; plus tard il sera premier vicaire, et un personnage ce jour-là. Le diacre d'office en vieillissant recule toujours. Des splendeurs de la

Madeleine ou de Sainte-Clotilde, il descend à la Villette, à Grenelle, à Mont-Rouge même, et, un jour, les ossements de ce misérable iront, avec ceux de la plèbe, à la fosse commune d'Ivry ou de Clichy-la-Garenne.

A tant de titres, ces hommes sont dignes de pitié. Quelquefois aussi, car il faut tout dire, il y a des nullités dont il est difficile de tirer parti, et qui viennent naturellement remplir ces postes de parade et de faction; quelquefois aussi des natures apathiques et maladroites qui se laissent oublier dans leur existence obscure, et dont nul ne s'occupe, parce qu'ils ne savent pas se faire valoir eux-mêmes.

Nous avons vu que l'archevêque avait nommé Julio second aumônier du lycée Saint-Louis. M. de Baraminos, circonvenu de tous les côtés, représenta un jour, en plein conseil, d'une manière si vive, les murmures que cette nomination avait soulevés dans le monde religieux, que le cardinal fut ébranlé. Il est difficile de braver l'opinion d'un certain monde qu'on estime, il faut pour cela du courage.

— Mais où le mettre? dit l'Éminence, car enfin ce n'est pas un mauvais prêtre.

— Mon Dieu, reprit vivement le Promoteur, auprès duquel des émissaires laïques des Jésuites avaient agi de nouveau, il me semble que c'est beaucoup d'honneur que de le mettre diacre d'office dans une paroisse.

— Eh bien! voyez cela, arrangez cette affaire. Plus tard on verra.

Le même jour Julio recevait, à la rue de la Barouillère, une missive signée de M. le Promoteur, ainsi conçue :

« Monsieur l'abbé,

« L'autorité archiépiscopale, ayant sur votre compte des notes peu favorables, se trouve dans la nécessité de ne pas donner suite à une première nomination faite en votre faveur, sur la recommandation trop bienveillante de Monseigneur l'évêque de.... dont vous avez, probablement, surpris la bonne foi. Vous êtes nommé diacre d'office à l'église de Notre-Dame des Champs. C'est tout ce qu'il est possible de faire pour vous.

« Je ne dois pas vous dissimuler que vous recevez là une faveur, et qu'au moindre reproche tout pouvoir vous sera ôté dans le diocèse.

« Je vous salue.

« DE BARAMINOS, V. G. Promoteur. »

Cette lettre n'étonna pas Julio, il n'en témoigna aucune peine, n'en ressentit aucune amertume. Louise pleura de douleur et comprit de quelles mains partait le coup.

— Laissons-les, ma sœur, ce sont des instruments de la Providence. La grappe foulée ne

murmure pas contre le pressoir. Soyons chrétiens.

— Vous êtes bien fort, si vous dévorez l'humiliation sans souffrir!

— C'est quelquefois l'humiliation qui rend fort, ma Louise. La branche du chêne qu'on a violemment inclinée se relève avec plus d'énergie; l'arc tendu jette plus loin son dard.

— Tout cela est bien. Il faut se dire ces choses pour se consoler. Mais franchement, si j'étais homme, si j'étais surtout M. l'abbé Julio de la Clavière, je n'irais pas faire diacre d'office dans la petite église de bois de Notre-Dame des Champs.

— La maison du Christ à Nazareth était moins belle. Pape, archevêque ou diacre d'office, qu'est-ce que cela aux yeux de Dieu? C'est remplir une fonction sacerdotale. Il y a moins occasion d'orgueil là que là, voilà tout. Charmante sœur, vous êtes un petit démon tentateur pour votre frère.

Louise ne répondit que par un sourire que la douleur comprima.

— Vous avez raison, dit-elle, j'étais femme. Il est grand de se faire petit.

IX

CONFÉRENCES DE SAINT-EUSTACHE.

Parmi les hommes qui avaient conçu une estime singulière pour le talent oratoire de Julio, était M. de Leich, conseiller à la cour impériale de T. Ce magistrat, grâce à de puissantes influences, avait fait rapidement son chemin. Et quand Julio arriva à Paris, il le trouva conseiller à la cour de cassation.

M. de Leich avait reçu avec bonheur la visite de Julio. Ce n'était plus le jeune prêtre qu'il avait vu à T., encore à la première évolution de son talent; le malheur avait passé là, comme les soleils brûlants de l'automne qui jaunissent, en quelques jours, les grappes de raisin et les mûrissent. Les épreuves douloureuses avaient mûri cette grande âme. Quelque chose de radieux et de divin s'échappait de ce noble visage. On comprenait que ce

cœur était sorti pur et grand de la fournaise de la persécution.

M. de Leich sentit s'accroître son affection pour son jeune ami; des relations d'intimité s'établirent entre le magistrat et le prêtre. M. de Leich emmenait souvent Julio avec lui à une délicieuse petite villa, qu'il s'était construite entre Courbevoie et Puteaux. Il était rare que le dimanche Julio, toujours passionné pour la campagne, après avoir conduit sa sœur chez madame de Tourabel, qui demeurait dans le faubourg Saint-Honoré, ne prît pas le chemin de fer de Versailles pour aller dîner à la maison de campagne de M. de Leich, d'où il revenait le soir par le train de onze heures.

M. de Leich était un chrétien sincère; il portait en religion un esprit calme, pénétré d'une douce tolérance, et complétement en dehors de cette coterie fanatique, où l'on ne croit plaire à Dieu que par les haines contre les hommes qui vivent en dehors de l'Église. Sa position de fortune, sa place dans la magistrature en faisaient un homme considéré; et comme son hôtel était rue du Jour, près de Saint-Eustache, il n'avait pas tardé à être nommé membre du conseil de fabrique de sa paroisse.

L'Avent de 1861 approchait. On sait l'importance qu'on attache à Paris aux prédications des grandes stations, comme celles de l'Avent et du Carême, particulièrement dans les grandes églises comme Saint-Roch, Saint-Sulpice, la Madeleine,

Saint-Eustache. Depuis trois ou quatre ans, l'Avent de Saint-Eustache était promis à un père Dominicain qui avait du talent. M. de Leich tenait beaucoup à produire Julio dans quelqu'une des chaires marquantes de Paris. Il parla au curé de Saint-Eustache. Quelques difficultés furent faites d'abord. Il était hardi de se déclarer ainsi pour un homme qu'une congrégation romaine avait frappé, et que l'archevêché avait relégué dans un poste si infime. M. de Leich eut l'habileté de lever tous les scrupules, et il fut convenu que Julio donnerait des conférences à Saint-Eustache pendant toute la station de l'Avent, le jeudi soir. Le dimanche était laissé au Dominicain. Il fut convenu entre le curé de Saint-Eustache, M. de Leich et Julio, que la chose serait tenue secrète, jusqu'au commencement de la station, pour ne pas réveiller, trop longtemps à l'avance, les clameurs qu'il était facile de prévoir de la part de la secte ultramontaine. On poussa la prudence jusqu'à ne pas mettre le nom de Julio sur la liste imprimée, qui s'affiche à la porte des églises pour indiquer les heures de sermons. On lisait seulement sur l'affiche de Saint-Eustache :

« Des conférences, destinées spécialement aux hommes, auront lieu chaque jeudi de la station de l'Avent, à huit heures du soir. »

Le secret, toutefois, ne fut pas si bien gardé que

le rusé Denis, attaché spécialement à la personne de Julio, n'arrivât à savoir, huit ou dix jours avant l'Avent, que les conférences du soir, le jeudi, à Saint-Eustache, seraient prêchées par Julio. Ce fut un cri d'horreur chez les Jésuites, un murmure terrible dans toute la secte. La nouvelle se répandit dans le monde religieux avec une incroyable rapidité : Ce monstre, cet objet de la réprobation universelle; ce forçat, évadé de l'Inquisition, allait, avec un talent reconnu, incontestable, occuper une des premières chaires de Paris, et ferait pâlir l'astre des Jésuites en possession de la chaire de Notre-Dame. On douta d'abord de la nouvelle. Mais quand il fut prouvé qu'en effet, le premier jeudi de la Station de l'Avent, l'abbé Julio, en présence d'un auditoire d'élite recruté, grâce à M. de Leich, parmi les sommités de la magistrature, du barreau, du professorat, de la littérature, avait inauguré ses conférences par un discours d'une éloquence hors ligne qui avait enlevé tous les suffrages, la colère ne se contint plus dans le camp ultramontain.

Que faire cependant?

Mais recourir à l'archevêché, mais se plaindre fortement, mais faire retentir bien haut le scandale d'un tel outrage!

L'archevêché eut littéralement un siége à soutenir. Une avalanche de visiteurs, dans une désolation inouïe, depuis les duchesses et les marquises, jusqu'aux pères de tous les ordres et aux

Jésuites laïques, tomba sur l'archevêque et sur ses vicaires généraux.

Une seule réponse, concertée en conseil, fut donnée à ce monde si prompt à se scandaliser :

« Que messieurs les curés de Paris avaient, de temps immémorial, le choix de leurs prédicateurs pour la station de l'Avent et du Carême, en le soumettant toutefois à l'archevêché; que M. le curé de Saint-Eustache avait rempli cette formalité pour le dominicain qui prêchait l'Avent dans son église; que l'archevêché n'avait à s'occuper en rien des instructions faites en dehors de la prédication principale; et qu'enfin M. l'abbé Julio, n'ayant encouru aucune sentence, ni de suspense, ni d'interdit de son évêque, ne pouvait être légitimement privé des fonctions inhérentes à son sacerdoce. »

Ces raisons, données par l'autorité diocésaine, ne furent pas trouvées très convaincantes, par les pieux solliciteurs. On murmura même; et si les mémoires, d'après lesquels nous écrivons l'histoire de Julio, sont véridiques, on alla jusqu'à jeter au visage d'un des secrétaires de l'archevêché cette menace insolente : Qu'il y avait à Rome une autorité supérieure à celle d'un archevêque, à laquelle on pourrait très bien recourir pour se faire rendre justice. Le secrétaire avait répondu avec douceur, mais avec fermeté : Vous vous trompez : le pape

n'est pas archevêque de Paris. Il n'a rien à voir à l'administration des diocèses, hors le cas d'appel.

Ce fut une occasion de déplorer, de la manière la plus touchante, le malheur de voir la masse du clergé de Paris encore infectée de l'*hérésie* gallicane. Car les écrivains et les journalistes de la secte ultramontaine en sont arrivés à écrire ce mot « hérésie », à propos d'une doctrine qui fut celle de Bossuet, de la Luzerne, de Frayssinous, de Cheverus, d'Affre, de Sibour et enfin de la généralité des évêques de France jusqu'à nos jours.

Les conférences de Saint-Eustache continuèrent donc, à la grande humiliation de la secte, qui avait compté sur une faiblesse de la part de l'archevêché. Elles avaient un véritable retentissement et rappelaient les premières et les plus belles années de Lacordaire à Notre-Dame, quand le jeune orateur n'avait pas encore cédé à la déplorable tentation de s'affubler de la robe de saint Dominique, cette robe souillée dans l'histoire par les lugubres souvenirs de l'inquisition.

Il est vrai que sous cette robe s'abritait le penseur. On laissait dire au Dominicain ce qu'on n'aurait pas supporté de l'abbé Lacordaire.

D'un autre côté, le *Catholique libéral* avait soulevé toute une tempête dans le parti ultramontain. Écrit avec talent, et avec une sérieuse connaissance des besoins de l'Église, il battait en brèche l'argumentation des apologistes de l'ultramontanisme extravagant, qui semble s'être donné la

tâche de perdre la papauté en la poussant aux résolutions extrêmes. A la fois incisif et mesuré, substituant la raison froide aux sophismes passionnés de ses adversaires, il imposait, jour par jour, de rudes châtiments à ces pauvres flatteurs d'un pouvoir sans limites, et consolait ce qui restait de catholiques sensés des hontes infligées à l'Église, dans sa période actuelle d'abaissements.

La secte intrigua, avec plus d'ardeur que jamais, pour perdre le journaliste. Elle comprenait que depuis que son organe officiel avait perdu le fougueux et vaillant chef, qui seul avait pu donner quelque renommée au journal, elle n'avait pas un homme qui pût lutter avec Julio. Elle agit sur les évêques et réussit auprès de deux ou de trois, dans le midi de la France, qui défendirent à leur clergé, par des lettres, que la presse ultramontaine s'empressa de rendre publiques, de recevoir le *Catholique libéral*. On sollicita à Rome une mise à l'index et, par provision, les Jésuites obtinrent qu'il ne pût pénétrer dans les États romains « de peur qu'il n'y portât la contagion du gallicanisme. »

Cependant, l'illustre Denis ne s'endormait pas. Il enrôla plusieurs pauvres diables, que nourrissent les sociétés de charité, et combina un plan d'émeute qui devait forcer l'archevêché à suspendre les conférences de Saint-Eustache.

Le jeudi de la deuxième semaine de l'Avent (la station commence à la Toussaint), il arriva de



bonne heure à l'église avec une centaine d'hommes qu'il distribua habilement par groupes, dans la nef et dans les bas côtés. Les rôles avaient été indiqués à chacun d'eux. Munis de fortes rasades payées par M. Denis chez les marchands de vin, dont les nombreux comptoirs entourent les halles et l'église Saint-Eustache, ces révolutionnaires d'étrange sorte, pour gagner la pièce de cinq francs qui leur était promise, si la mise en scène s'exécutait bien et avec entrain, commencèrent, dès les premières paroles de Julio, à tousser bruyamment, à converser de manière à couvrir la voix de l'orateur, bientôt à exciter un véritable tumulte, les uns disant tout haut : *A bas cet homme!* Les autres : *Vive l'orateur!* enfin, à simuler parfaitement une lutte entre des partisans et des ennemis de Julio. Le vacarme devint bientôt horrible. En France, dans de telles occasions, tout le monde crie, les honnêtes gens indignés comme les tapageurs eux-mêmes. Force fut à Julio, après une invitation au silence, accueillie par les huées des brailleurs, de descendre de chaire.

Denis avait vaincu.

L'esclandre prit, dans le monde religieux, des proportions colossales. On écrivit à Rome que Julio avait émis en chaire des propositions si horribles, que tout l'auditoire indigné s'était levé et l'avait empêché de continuer ses blasphèmes contre le pape et contre l'étendue, non seulement de son pouvoir temporel, mais encore de son pouvoir

spirituel. Le courant hostile à Julio devint si puissant, à dater de cette heure, que l'archevêché, redoutant pour les autres conférences le même scandale, manda le curé de Saint-Eustache et, tout en rendant justice à la pureté de l'orthodoxie de Julio, il le pria d'annoncer à son prône que les conférences du jeudi n'auraient plus lieu.

X

UNE SOIRÉE CHEZ MADAME DE TOURABEL

En arrivant à Paris, Julio avait écrit à Verdelon pour lui apprendre la délivrance de Louise et la sienne. Verdelon avait répondu par une lettre qu'il croyait peut-être affectueuse, mais qui n'était remplie que de banalités; pas un mot n'avait été dicté par le cœur; Louise ne s'y trompa pas. Ce fut, pensait-elle, le dernier coup porté à son fatal amour, et elle ne voulait plus avoir qu'un but dans sa vie, le bonheur de son frère. S'identifier à lui de plus en plus, développer son intelligence au contact de celle de son cher Julio, se livrer à des études sérieuses, afin de lui être utile dans ses travaux, tel fut le plan de Louise, elle le suivit avec ardeur. Mais un jour madame de Tourabel apprit à Louise, sans se douter de l'importance

que cette nouvelle avait pour sa jeune amie, que Verdelon était marié. Louise croyait de bonne foi avoir perdu toute illusion; mais en apprenant le mariage de Verdelon, elle comprit qu'un secret espoir de le voir revenir à elle était resté, à son insu, dans le plus intime de son cœur. Il n'en sortit pas sans un douloureux brisement.

Les persécutions, les calomnies dont son frère était l'objet, étaient aussi une horrible souffrance. Le cœur de la pauvre Louise était livré à toutes les tortures, et sa santé s'altérait de jour en jour. La cabale montée à Saint-Eustache contre Julio fut pour elle un coup terrible. L'âme droite du jeune prêtre en ressentit aussi une triste impression, parce qu'il vit, du premier coup, qu'elle était le résultat d'une combinaison infernale.

Le dimanche qui suivit cette scène douloureuse, pendant que Julio était à Puteaux, à la maison de campagne de son ami M. de Leich, sa sœur dînait et passait la soirée chez madame de Tourabel. Le soir, il n'y avait encore que peu de monde au salon, on annonça M. et madame Auguste de Verdelon. Notre avocat, en se mariant, avait ajouté la particule à son nom roturier.

Louise se leva, comme sous le coup d'une commotion électrique. Elle ne croyait pas que Verdelon et sa femme fussent déjà à Paris; elle se sentit trembler, pâlir, et elle retomba sur son fauteuil en cachant dans ses mains son visage bouleversé.

— Bonjour, ma cousine, dit madame de Tourabel, à la jeune femme.

Des échanges de politesse furent faits. Madame Auguste de Verdelon était de la famille de Tourabel. C'était une fille unique qui avait apporté deux millions de fortune territoriale à l'ambitieux Verdelon, que nous avons vu autrefois l'ami de Julio, et qui, après avoir plaidé pour lui contre les Jésuites, il n'y avait guère plus d'un an, était devenu tout à coup un des plus chauds partisans des révérends Pères. Il est vrai qu'il leur devait son riche mariage, et quand l'ambition a fait oublier et trahir l'amour, elle peut opérer bien d'autres changements.

Madame de Tourabel présenta sa cousine aux personnes qui étaient là.

— Mademoiselle Julio de la Clavière, dit-elle, en lui désignant Louise.

— Ah! très bien... J'ai entendu parler... dit d'une voix embarrassée la jeune femme.

Verdelon garda son calme, son air de mari heureux, et ne perdit rien, en face de Louise, de cet aplomb que donne l'exercice de la belle profession d'avocat. Ces hommes ne s'intimident pas plus dans un salon que devant une cour d'assises.

Louise, elle, n'avait pu apprendre la dissimulation à aucune école; elle s'inclina doucement et, saluant madame de Tourabel, elle sortit.

— Mademoiselle de la Clavière me paraît souffrante, dit madame de Tourabel; j'enverrai de-

main savoir de ses nouvelles. C'est une Languedocienne, une compatriote, ajouta-t-elle, en s'adressant à Verdelon.

— Oui, j'ai connu son frère, dit l'avocat. J'ai même plaidé pour lui dans une affaire malheureuse, que les souvenirs d'une amitié de jeunesse m'avaient engagé à soutenir, et que je devais nécessairement perdre. Aussi, je l'ai perdue.

— C'est un homme d'un grand talent, dit madame de Tourabel.

— Oui, il a du talent... Sa parole est facile...

— Il vient d'avoir une affaire terrible à Saint-Eustache,

— J'ai déjà entendu parler de cela. C'est très fâcheux pour lui.

Dans ce moment on annonçait la comtesse de Vezère, la pénitente de l'abbé de Baraminos, gagnée par les Jésuites.

— Nous parlons de la triste aventure de Saint-Eustache, dit madame de Tourabel, pour continuer la conversation.

— Oh! madame! mais c'est affreux, inouï! Jamais pareil scandale n'avait eu lieu dans une église de Paris. Mais aussi, pourquoi Son Éminence est-elle si bonne, pour ne pas dire si faible? On laisse trop de latitude à ces curés de Paris, qui font les petits pachas, se mêlent de gallicanisme, et patronnent les ennemis de l'Église et du saint siége. Ils diront bientôt en parlant du très saint Père : Monsieur de Rome, comme le

nommait un de nos archevêques du siècle dernier. Aussi, le clergé de Paris est assez mal noté à Rome.

— Vous m'étonnez, chère comtesse, je croyais que le clergé de France était bien vu du pape.

— Le clergé de France, oui : il y a là du dévouement à la cause romaine. Mais celui de Paris, c'est autre chose, vous en avez la preuve dans la tolérance dont on use envers ce misérable abbé Julio, qui s'est posé à Paris en ennemi de Rome et des Jésuites.

— Prenez garde, chère comtesse, je n'ai jamais entendu parler du saint Père, par l'abbé Julio, que dans les termes du plus profond respect, et il m'a toujours paru péniblement affecté de la position douloureuse de Pie IX.

— Il n'est pas pour le pouvoir temporel, donc c'est un ennemi du pape, donc c'est un mauvais prêtre.

— Je ne puis vous accorder cela; j'estime singulièrement l'abbé Julio; je suis liée d'amitié avec sa sœur.

— Chère madame, vous êtes si bonne, si indulgente. On a surpris votre bonne foi. Ces gens-là ne lèveront pas le masque devant vous. Mais je vous assure que vous êtes la seule, dans le monde comme il faut, que j'aie entendue parler ainsi de cet homme.

— Vous ne le connaissez pas. Je veux vous le présenter un jour.

— Quelle horreur! Je regarderais cela comme une trahison, dit la comtesse en riant. Et reprenant le ton sérieux. Je le ne connais pas, dites-vous? Non, Dieu merci! mais Rome le connaît bien. Il a une assez grande réputation dans le monde. Et que dites-vous du brisement de la clôture d'une église? C'est digne de Garibaldi cela. Que dites-vous de ses liaisons avec les révolutionnaires de Rome, les conspirateurs qui l'ont fait sauver? Que dites-vous de ses articles furibonds contre la puissance temporelle de notre saint Père le Pape? Il me semble qu'il est bien connu. Allons! ma chère amie, vous soutenez là une mauvaise cause. Votre bon cœur vous excuse; mais dans notre monde on ne doit pas soutenir des gens mal pensants.

— Mon Dieu, je ne le soutiens pas. Mais pourtant, il m'a paru si modéré, si sage; car enfin, vous conviendrez qu'on fait en ce moment au gouvernement une opposition extravagante.

— Votre gouvernement doit faire rendre au Pape ce qu'on lui a volé. Il peut le faire : il doit le faire. Voyez-vous, chère baronne, il ne faut pas transiger avec les principes, et votre bienveillance est trop grande. Laissez donc là M. Julio de la Clavière et mademoiselle sa sœur. Celle-là est une extravagante. Qu'est-elle allée faire en Italie?

— Mais vous ne connaissez donc pas l'histoire de la séquestration de cette pauvre Louise?

— Une séquestration! Quel conte absurde! Com-

ment, vous avez cru cela, chère baronne! Vous avez été, on le voit, bien mal renseignée sur ces gens-là.

— Pour le coup, reprit madame de Tourabel, je vous arrête. Je vous livrerai le frère sur lequel vous pouvez avoir raison. Moi-même, je lui trouve des idées un peu trop avancées.

— C'est un Passaglia, un Gavazzi!

— Soit, je vous l'accorde : mais je défends sa sœur. Cette chère Louise, si vous la connaissiez : elle est si noble, si pure, si intelligente!

— Oui, très intelligente, je le sais. On dit qu'elle écrit dans le journal de M. son frère. Soyez sûre qu'elle ne vaut pas mieux que lui. Tous ces personnages à idées nouvelles sont dangereux. Et d'ailleurs, je sais bien des choses sur mademoiselle Louise... Croyez-en l'expérience du clergé régulier, le seul parmi lequel il y ait de véritables prêtres. Toute autre voie que les saintes coutumes des anciens temps est dangereuse. J'ai été longtemps à comprendre cela. Je penchais aussi vers les idées nouvelles. Les bons Jésuites, que je vois chez ma mère, ont fait tomber sur ce point toutes mes illusions. Maintenant, il faut se rattacher uniquement à eux. Ce sont les seuls soutiens de l'arche sainte. L'Église sera sauvée le jour où ils seront tout-puissants. Et je vous dirai, en confidence, que je vais laisser là l'abbé de Baraminos. Il est trop gallican. Et puis, ce clergé séculier n'entend rien à la direction des âmes.

— On les dit un peu ambitieux, vos bons Pères.

— Ambitieux, chère amie! oui, ambitieux pour l'honneur du Pape, pour le maintien de ses droits, pour la gloire de Dieu : autrement, ce sont les hommes les plus détachés de toutes choses!

— On les redoute.

— Les méchantes langues, la mauvaise presse, la littérature dépravée les ont tant noircis!

— Oh! cela est vrai.

Et s'adressant à Verdelon, la baronne de Tourabel lui dit :

— Mon cousin, vous avez des Jésuites à T.?

— Oui, madame, ils sont nombreux; ils ont un très beau collége.

— Que de bien ils font, n'est-ce pas, monsieur? reprit la comtesse de Vezère.

— Oui, madame, ils font beaucoup de bien.

Quand la comtesse se retira, elle dit tout bas à son amie :

— N'allez donc pas, ma chère, vous encanailler avec ces Julio. Je vous donne charitablement cet avis. On s'étonne de vous dans notre société. Vous finirez par y être mal vue et par mécontenter les nombreux amis que vous y avez.

Le coup était porté. C'était une mise en demeure signifiée à madame de Tourabel, de retirer sa protection à ceux que poursuivaient les Jésuites.

XI

LA THÈSE DU MARIAGE DES PRÊTRES

Le prêtre, ouvrier de l'atelier du boulevard Pigale, avait donné cours à son singulier projet de se marier avec la pauvre créature, vieille et laide, qui faisait son ménage. Il n'avait pas laissé ignorer, et cela avec intention, qu'il était prêtre quand il avait présenté ses papiers dans les bureaux de la mairie de son arrondissement. Le maire, prévenu, se tint sur ses gardes, et le jour que Loubère, endimanché, ayant auprès de lui Marion la Champise, désignée pour sa future, avec les témoins obligés, que le gaillard avait choisis parmi ses confrères de l'atelier, arriva à la mairie, le magistrat municipal refusa nettement de procéder à l'acte du mariage civil, au grand déplaisir de Marion la Champise, qui prenait la chose au sérieux.

Ce refus du maire était ce que voulait l'homme. Il demanda acte du refus du magitrat, et, muni de cette pièce, il alla saisir de cette question le tribunal civil de la Seine.

Pendant que tout se préparait pour ce procès, auquel s'intéressaient si vivement tous les ouvriers de l'atelier Pigale, Loubère, qui n'avait pas pour but de faire seulement une agitation stérile, porta au bureau du *Catholique libéral* une lettre, accompagnée d'un petit billet intime pour Julio conçu en ces termes :

« Mon cher ami, je vous envoie une lettre, que je vous prie instamment d'insérer dans votre journal. J'en prênds la responsabilité, je la signe ; vous ne faites donc que lui prêter la publicité de votre feuille. Je ne peux pas essuyer un refus.

« Tout à vous,

« LOUBÈRE. »

Voici la lettre :

« Monsieur le directeur du *Catholique libéral*, je suis prêtre de l'Église catholique apostolique et romaine. J'ai exercé le ministère pastoral dans le diocèse de T. et de Chambéry. Pour des causes plutôt politiques que religieuses, et touchant à cette déplorable question de la papauté temporelle, l'archevêché de Chambéry m'a retiré mes pouvoirs.

Rejeté du sacerdoce, il m'a fallu songer aux moyens matériels de soutenir mon existence. Le Christ a commencé sa vie dans l'atelier et l'a finie dans le ministère apostolique. J'ai commencé la mienne dans le ministère, je la finirai dans l'atelier. Je ne me plains pas de cette condition; elle n'a rien qui déshonore, si bien sanctifiée déjà par le Christ et par tant d'apôtres, d'évêques et de prêtres qui, pendant des siècles, n'ont demandé la subsistance et le vêtement qu'au travail de leurs mains. Je suis donc là, dans le passé, en très bonne compagnie; et je crois que l'Église ne reprendra de puissance sur le monde, qu'à la condition de revenir aux exemples de désintéressement et de vie laborieuse de ses premiers pasteurs.

« En attendant cela, que je n'ai pas la prétention de voir avant de mourir, j'ai à signaler au monde chrétien une flagrante iniquité dont je suis la victime, et beaucoup d'autres avec moi.

« Je ne viens pas examiner si les évêques, qui nous ont ôté tous les pouvoirs du sacerdoce, étaient dans leur tort; s'ils n'ont agi par aucune passion, s'ils ont usé à notre égard de toutes les précautions que la prudence, la charité surtout leur commandaient; enfin, s'ils ont observé les lois canoniques, destinées, par la sagesse de l'ancienne discipline, à protéger les faibles contre les forts. Cette discipline n'est plus, ils ont l'omnipotence; ils en ont usé contre nous. J'admets qu'ils ont eu pleinement raison, et qu'au point de vue de la con-

science et du droit, nous soyons bien et très légitimement privés des fonctions sacerdotales.

« Mais en nous jetant ainsi dans la vie du monde, lorsqu'il est prouvé que sur cent prêtres interdits, quatre-vingt-dix-neuf l'ont été pour n'avoir pas pu garder leur vœu de continence, n'y a-t-il pas pour l'Église obligation rigoureuse, devoir de justice et de charité, de nous relever de ce vœu pour l'observation duquel il n'y a plus de raison, puisqu'il ne nous était imposé qu'en conséquence des fonctions dont on nous a retiré l'exercice?

« Pourquoi l'Église serait-elle plus sévère contre nous, qui sommes maintenant hors du sanctuaire, qu'elle ne l'est contre les prêtres catholiques grecs-unis, contre les prêtres catholiques du Liban et des diverses communions orientales, soumises à l'autorité du Pape, auxquels on accorde le mariage même en conservant les fonctions du ministère?

« Je n'ai point à discuter ici ce que le catholicisme gagnerait de plus en plus, au milieu des civilisations avancées que les générations sacerdotales traverseront maintenant, à ne plus laisser le malheureux prêtre en dehors des lois sacrées de la nature, privé par un vœu imprudent des joies légitimes de la famille, et condamné à des luttes terribles où succombent un si grand nombre, soit par des souillures secrètes, soit par des liaisons coupables, bien moins honteuses que ces souillures. Je n'ai point à faire le relevé des registres où tous les



évêchés du monde catholique ont, chaque année, à inscrire les scandales patents, ou étouffés par la prudence des évêques, ou voilés par la pudeur des peuples. Je suppose que tous les prêtres restés en fonction soient purs, excepté nous, qui ne paraissons plus dans le sanctuaire. Mais sommes-nous moins des chrétiens, des enfants de l'Église? En perdant les honneurs du sacerdoce, nous en conservons le caractère que nos maîtres déclarent indélébile. Mais le vœu de célibat ne fait pas partie de ce caractère. Il ne dépend pas de l'autorité suprême dans l'Église d'effacer en nous ce caractère de prêtre, imprimé par la force d'un sacrement, mais elle peut parfaitement, sans violer aucune règle des conciles et des Pères, déclarer libre de ses vœux, et pouvant légitimement contracter mariage, tout prêtre privé par son évêque des fonctions sacerdotales, ou ayant déclaré qu'il renonce à les exercer.

« Ce qui se passe maintenant est un opprobre pour le catholicisme. Sachant que nul magistrat municipal ne consacrera leur union, parce que l'État ne veut pas déplaire à Rome, en déclarant le contrat civil valable pour le prêtre comme pour le laïque, les infortunés que les diocèses ont renvoyés vivent, habituellement, dans un état de concubinage. S'ils n'ont pas pu être chastes avec les terribles obligations de leur sacerdoce, sous l'œil vigilant de leurs premiers pasteurs, comment résisteraient-ils maintenant à la plus fougueuse

des passions, quand, devenus hommes du monde, ils n'ont plus de frein pour les retenir et trouvent, à toute heure, des tentations pour leur faiblesse? Or de ces mariages, que la loi civile ne reconnaît pas, naissent des enfants qui n'auront pas droit à l'héritage du père et de la mère, qui n'auront pas un nom, et seront flétris dans le monde; parias, enfants de parias. Çela est-il possible? cela est-il juste? Et pour quel avantage?

« Pour que nous servions d'exemple à ceux qui pourraient tomber?

« C'est bien peu connaître le cœur humain. Allez demander à ces malheureux si le spectacle des hontes infligées aux prêtres les ont retenus sur le bord de l'abîme!

« Et puis, il faut bien le dire, sur cent prêtres interdits pour cause d'immoralité, il y en a quatre-vingt-quinze dont les mœurs ne sont que le prétexte de l'interdiction. Il y a toujours à côté une autre cause, et c'est la cause principale — l'insubordination, les opinions politiques, des idées philosophiques trop avancées. Les prêtres savent bien que, pourvu qu'ils nagent constamment dans les eaux de leur évêque; qu'ils s'inclinent aussi bas que possible devant leur omnipotence; qu'ils fassent du zèle dans les grandes occasions; on ne regardera pas de trop près aux petites misères de leur conduite privée, et que bien des dénonciations arriveront dans les cartons de l'évêché, pour y dormir en paix. Et vous voulez que l'exemple d'un prêtre



qui a été frappé, surtout parce qu'il n'a pas su courber assez la tête sous le joug, fasse impression sur ces êtres avilis! Allons donc! Ils étudieront un peu mieux leur rôle de Tartuffe, et ils resteront sinon en faveur, du moins en paix, s'ils savent éviter ces scandales publics que l'autorité ne peut s'empêcher de punir.

« Il y a donc à demander au souverain pontife, dont on connaît la sainteté, la bonté et le noble cœur, de jeter un regard de justice et de compassion sur ce grand nombre d'hommes, dont il ne faut pas faire des réprouvés, et dont il est facile de faire d'honnêtes gens.

« A défaut d'une mesure générale, qui peut-être aurait trop d'éclat, ne serait-il pas prudent que les évêchés les plus considérables, par exemple celui de Paris, où se trouvent réfugiés tant de prêtres interdits, comme sur un sol hospitalier où ils peuvent rester inconnus, prissent l'initiative de demander, en secret, à Rome, une dispense pour ces pauvres flétris du sacerdoce, que deux mesures, inintelligentes et barbares, repoussent de l'acte civil et de l'acte religieux!

« Les papes ont exercé constamment ce droit et donné de ces dispenses. On peut trouver plusieurs exemples, dans les temps anciens, qu'un cadet d'une grande maison, d'une famille princière, voué au sacerdoce, a pu, dans le cas où son frère aîné, et unique héritier du nom et de la fortune, venait à mourir sans enfants, demander et obtenir

de Rome la sécularisation, afin de perpétuer, par un mariage légitime, une famille illustre. Nous ne sommes que des prolétaires, mais nos âmes sont aussi précieuses devant Dieu que celles des princes et des nobles patriciens : elles doivent inspirer le même intérêt à un épiscopat sorti comme nous du prolétariat et qui, d'ailleurs, proclame en théorie l'égalité de tous les hommes devant Dieu. Aux yeux de la religion, y a-t-il donc un plus grand mal qu'un nom illustre tombe dans l'oubli, qu'à ce qu'un grand nombre de malheureux enfants soient tachés par l'illégitimité de leur naissance?

« Je crois avoir, en traits bien rapides, mis à nu l'iniquité dont nous sommes les victimes. Il est temps qu'on nous enlève aux hontes qui rejaillissent sur le sacerdoce demeuré fidèle. Plus il y aura de prêtres qui, rentrés dans la vie civile, rempliront les devoirs de l'homme de bien, de pères de famille honorables, plus on portera de respect aux hommes assez forts pour renoncer à tout dans ce monde, et accepter, volontairement, les obligations du prêtre qui monte à l'autel.

« Nul mieux que vous, monsieur le rédacteur, dont la vie irréprochable dans le sacerdoce est connue de tous, et dont la charité est plus grande encore que la fidélité à rester pur, ne peut prendre en main, avec plus de zèle compatissant, la cause de ces malheureux, qui n'osent plus se dire vos confrères, mais qui vous porteront dans leur cœur, si par votre courageuse initiative il était fait droit à

leurs plaintes légitimes. Ce sera déjà de votre part une preuve d'immense intérêt d'ouvrir les colonnes de votre feuille à cette lettre où ils exposent, par l'organe de l'un d'entre eux, les douleurs saignantes de leur âme. Intercéder pour nous, c'est faire œuvre de la plus belle charité.

« Veuillez agréer, etc., etc.

« LOUBÈRE,

« Prêtre privé de pouvoirs
« ecclésiastiques. »

La lettre de Loubère était écrite avec feu, mais avec une grande réserve. Elle ne contenait pas une allusion blessante, ni à Rome, ni à l'épiscopat. Julio balança quelque temps à l'insérer. Il trouvait les réclamations de Loubère parfaitement justes, mais il ne croyait pas que le temps fût opportun pour les faire valoir. En présence des graves questions qui agitaient vivement le monde religieux, était-il prudent d'en poser une nouvelle? Et celle du mariage des prêtres ne gagnerait-elle pas à être traitée par des esprits calmes, au lieu d'être livrée à la controverse de gens passionnés, dont les uns veulent aller en avant, se souciant peu de faire quelques ruines sur leur passage, et les autres veulent revenir en arrière et se cramponner aux doctrines de Grégoire VII?

Évidemment, c'était engager une lutte inutile.

Toutefois, les obligations qu'il avait à Loubère, le rôle après tout de simple correspondant qu'il allait remplir, décidèrent Julio. La lettre parut.

Elle provoqua un vacarme universel. Tout fut résumé dans le petit monde religieux, hostile à Julio, dans cette parole :

« *Le Catholique libéral* demande le mariage des prêtres. »

La Mappemonde catholique fit un article perfide, où elle insinua que la lettre de Loubère n'était qu'un procédé de rédaction, pour émettre, sous le nom d'un prêtre interdit, des idées qui étaient évidemment dans les principes du libéralisme du rédacteur en chef. Se haussant sur ses échasses habituelles, elle jeta de grands mots sur la sainteté du sacerdoce, sur les lèvres pures du prêtre qui doit monter à l'autel, et se garda bien de toucher à la question elle-même : l'injustice de laisser dans les liens du célibat des hommes qu'on sépare, ou qui se sont séparés eux-mêmes du sacerdoce, ne pouvant pas en remplir les obligations, et qui, libres de ce vœu, pourraient vivre en chrétiens honnêtes.

Cet incident devint le prétexte de nouvelles fureurs contre Julio. Les lettres anonymes pleuvaient chez lui. On l'y traitait d'*infâme*, de *séducteur* de *libertin*, et autres noms qui ne se prononcent que dans les lupanars, mais que des plumes pieuses et sacerdotales avaient écrits, sans crainte de blesser la pudeur. Plusieurs de ces lettres avaient une initiale suivie de ce mot : prêtre.

— Eh bien, disait Loubère en lisant ces lettres avec Julio, je gagerais que ces prêtres doivent être dans la classe de ceux qui auraient grand besoin qu'on les relevât des vœux, dont ils se relèvent si bien eux-mêmes. J'ai toujours remarqué que dans les réunions de prêtres, où cette question du célibat ecclésiastique était posée, c'étaient ceux dont la vie était la plus pure qui reconnaissaient la nécessité d'une réforme, à ce sujet, dans la discipline ecclésiastique. Quant aux autres, ils poussaient de telles clameurs, pour prouver la nécessité de la continence des prêtres, qu'on aurait dû croire que ces honnêtes gens étaient incapables de faillir. Et pourtant! si les évêchés avaient voulu donner de la publicité à leurs dossiers!

L'archevêché de Paris reçut les réclamations les plus énergiques, de tous les points de la France, contre le scandale donné par une feuille, qui s'intitulait catholique, et qui n'avait pas honte de patronner de telles horreurs.

XII

PLAIDOYER DE LOUBÈRE

La grande affaire du mariage des prêtres, portée par Loubère devant le tribunal civil de la Seine, s'était plaidée avec un éclat extraordinaire. Une des célébrités du barreau de Paris avait prêté sa voix éloquente à cette cause qui intéresse la liberté civile. L'avocat avait rappelé quelles difficultés trouva Grégoire VII, pour faire de la continence la condition de l'exercice des fonctions sacerdotales. Les prêtres, surtout ceux de l'Allemagne, répondirent qu'ils étaient des hommes et non pas des anges. Le pape les contraignit ou à se séparer de leurs femmes, ou à cesser de monter à l'autel. Les mariages secrets des prêtres n'en continuèrent pas moins, jusqu'aux époques regardées comme les plus religieuses du moyen âge, au point que, en 1212,

le concile de Paris défendit aux évêques de recevoir de l'argent des prêtres, pour leur permettre de garder en secret leurs femmes. Tellement cette loi de continence a été, par le fait, une impossibilité dans l'Église et une source de scandales.

Loubère avait pris la parole après l'avocat et avait traité le côté moral et religieux de la question. La cour avait été fortement impressionnée par le langage énergique de ce sauvage Pyrénéen qui rappelait le paysan du Danube.

« Messieurs, avait-il dit, je ne me serais pas donné le ridicule de prononcer quelques paroles devant vous, après le plaidoyer si éloquent que vous venez d'entendre, s'il n'y avait pas dans cette affaire un côté que le prêtre seul peut traiter; parce que seul il a le sentiment énergique de l'injustice profonde qui lui est faite.

« Il vous a été démontré que sous un régime social qui, depuis 1789, proclame la liberté civile pour tous, un seul, par une exception barbare et qui n'est pas écrite dans le code, est mis hors du droit commun. Ce paria, c'est le prêtre. Le forçat, qui a passé vingt ans dans le bagne, dès qu'il rentre dans la société, a le droit de commencer la vie de famille, et nul ne vient lui dire, quand il se présente à une municipalité : Tu as été forçat; tu ne peux être ni époux ni père. Ce que les municipalités ne disent pas au bandit, qui a expié le brigandage et quelquefois le meurtre, elles ont le

triste courage, au sein d'un peuple justement fier de son amour de la liberté, de le dire à un pauvre prêtre, homme d'ordinaire tranquille et doux, coupable seulement d'avoir écouté son cœur.

« Avoir pu établir ce parallèle devant le tribunal de la première ville civilisée du monde, c'est avoir flétri à jamais ce déni flagrant de justice distributive.

« Mais j'ai à vous présenter des considérations d'un autre ordre.

« Lorsque les hautes cours, dans leurs décisions, ont voulu maintenir une exception à la liberté du contrat civil du mariage, au détriment du prêtre, elles ont voulu servir la cause religieuse. Elles se sont dit : Si nous ouvrons cette porte, il y aura des milliers de scandales; le prêtre abusera de son ministère, se posera en séducteur et portera la honte dans les familles.

« Messieurs, c'est là une de ces terreurs propres à agir fortement sur des imaginations françaises promptes à s'enflammer.

« Songez donc qu'il y a de vastes contrées où le catholicisme devient de jour en jour plus florissant, et où la loi civile n'interdit pas le mariage au prêtre catholique. Je vous citerai les États-Unis et tous les royaumes de l'Europe où le protestantisme est dominant, l'Angleterre par exemple, où le catholicisme fait chaque jour de rapides progrès. Est-ce que le prêtre catholique de ces pays de liberté absolue profite de la tolérance de la loi pour quitter son

sacerdoce? Point du tout : il y est entré librement; sachant qu'il pourrait rentrer, dès le lendemain, dans la vie civile, il y reste librement. Et c'est cette persévérance dans un vœu civilement libre qui lui vaut, même de la part de ceux qui ne sont pas catholiques, une profonde vénération. Ce sont là des faits que vous ne contesterez pas. Et si vous me dites qu'il y a à redouter pour la France une éruption du flot impur qui voudrait abandonner le sacerdoce, je vous répondrai : Tant mieux, le catholicisme y gagnera, il sera débarrassé de ces hommes trop faibles et sans vocation, qui ne peuvent pas supporter les charges de leur vœu de continence. Le respect croîtra dans le monde pour ceux qui garderont pur leur sacerdoce, et la cessation d'une iniquité flagrante deviendra pour le clergé un accroissement de vénération et d'influence.

« Je vais plus loin.

« Nous nous sommes accoutumés en France, par l'ignorance, permettez-moi ce mot, de la notion véritable que nous devons avoir du célibat du prêtre, à considérer ce célibat comme la condition particulière du sacerdoce catholique. Rien de plus vulgaire que d'entendre dire : — Que des ministres protestants soient mariés, rien de mieux; mais chez les catholiques, où l'on confesse, cela n'est pas possible; ce serait l'abolition de la confession, ou sa profanation. C'est là ce que dit la routine, ce que l'on répète en dehors de toute réflexion.

« On ne sait donc pas qu'il y a de notables parties de l'Église catholique, telles que les Églises grecques unies à Rome, le Liban tout entier, complétement catholiques, où les prêtres sont mariés, où la discipline même ne permet pas qu'ils ne soient pas mariés, et où les populations, très croyantes, très fidèles aux pratiques du catholicisme usent de la confession administrée par ces prêtres mariés, sans qu'il y ait le moindre danger et qu'ils éprouvent la moindre répugnance, au grand profit des âmes, qui trouvent pour guides des hommes qu'une sérieuse pratique des choses de la vie a rendus plus habiles dans la tâche difficile de la direction spirituelle.

« Si les choses sont ainsi, et elles le sont de vérité incontestable, pourquoi la loi humaine s'obstinerait-elle, par un sentiment de convenance exagéré, à repousser du mariage des hommes qui ne viennent pas demander, après leur union légitime avec une femme, de monter de nouveau à l'autel, d'aller s'asseoir, juges des âmes, dans les confessionnaux; mais de pouvoir, en hommes de bien, vivre de la vie de la famille et transmettre légalement à leurs fils leur nom et leur fortune?

« Messieurs, tout cela est de la plus grande évidence. Vous maintenez dans le monde un malheureux préjugé; vous contribuez puissamment à donner de la valeur à l'une des plus redoutables objections qui soient faites, de nos jours, dans les masses contre le clergé : — Si les prêtres n'étaient

pas retenus par les tribunaux, ils se marieraient en grand nombre. — Ce préjugé est universel, messieurs, il a pénétré les dernières couches sociales. Tous les raisonnements possibles ne feraient pas changer le peuple d'opinion sur ce point. Il n'y a qu'un fait éclatant qui les convaincra. Le jour où il sera établi que les municipalités sont prêtes à recevoir les serments du prêtre qui veut quitter le sacerdoce, pour entrer dans la vie de la famille, le peuple croira définitivement à la fidélité et à l'honneur de ceux qui resteront à leur poste dans le ministère. Si c'est une épreuve pour le catholicisme, il faut le croire assez fort, assez divin pour la subir. Si tous devaient déserter l'autel et briser leurs vœux, ce serait la preuve la plus forte qu'il ne faut plus soutenir de la protection de la loi une discipline que le prêtre ne peut plus supporter, et qui n'est, en réalité, d'aucun avantage pour l'Église.

« Nous sommes en France, messieurs, bien plus que nous ne le croyons, sous l'empire des idées du moyen âge, et 89 ne nous en a qu'imparfaitement affranchis. Nous avons, il est vrai, proclamé la liberté des cultes ; et l'Église, en nous faisant une loi de rester fidèle à ses dogmes, n'a, pour nous retenir dans son sein, que des armes spirituelles. Le bras séculier n'est plus là pour lui venir en aide et dire à celui qui croit trouver dans une autre religion une somme plus grande de vérités : Crois ou meurs. Elle le laisse libre. Mais cette liberté est restreinte pour le prêtre; le bras séculier ne le lie

pas à un dogme, mais à une loi de discipline; il ne lui dit pas, il est vrai : Crois ou meurs; mais il fait plus que tuer le corps, il tue l'âme. Il ne fait pas monter le prêtre qui ne se sent pas la force de supporter les obligations du sacerdoce, sur un bûcher; mais il le cloue à un pilori infâme, au pilori du concubinage. Et la loi qui admet, pour tous, la liberté de conscience, la refuse au prêtre seul.

« J'ai dit, messieurs; prononcez! Songez que nulle loi dans le code ne vous enchaîne. La lettre du ministre des cultes, du 14 janvier 1806, ne peut avoir force de loi, c'était une appréciation personnelle qui n'engageait pas l'avenir. Tout citoyen a le droit de demander la révision d'une loi dont l'application n'est plus en rapport avec nos mœurs. Mais ici, messieurs, il n'y a pas de lois civiles à réviser, la discipline religieuse seule défend le mariage des prêtres. Si vous voulez lui prêter votre appui, alors soyez conséquents, allez plus loin encore : rendez à l'Église les régistres de l'état civil, forcez les catholiques de vivre catholiquement, de se confesser, de faire leurs pâques, remettez-vous sous le joug ou brisez-le entièrement. »

Ni la raison ni l'éloquence ne furent écoutées par le tribunal. La demande de Loubère fut purement et simplement repoussée.

XIII

UNE AMITIÉ ROMPUE

Les insinuations perfides de la comtesse de Vézère avaient vivement impressionné madame de Tourabel. Elle comprit qu'elle avait à choisir entre le monde auquel elle appartenait, dont l'éloge ou le blâme devaient peser sur toute sa vie, et cette Louise, pourtant si aimable, si attachante, dont les rares qualités l'avaient séduite !

Elle aimait Louise, elle estimait Julio, aussi la lutte fut longue. Son orgueil de femme s'irrita. Elle avait naturellement des idées élevées et justes, conçues en dehors de tout esprit de parti et de coterie. Il lui sembla qu'il y avait lâcheté à se traîner, comme une esclave, devant cette société, routinière et dominatrice, dont il fallait subir les préjugés et épouser les rancunes. Elle comprit

qu'en cédant elle faisait le premier pas vers un suicide moral; qu'elle disait adieu au monde du mouvement, du perfectionnement, des initiatives fécondes pour tomber, jusqu'à sa dernière heure, dans l'immobilité, dans l'adoration d'un passé qui ne fut qu'une transition à des destinées bien autrement brillantes, dans la négation haineuse de toutes ces choses nouvelles qui ouvrent à ce siècle, et aux siècles à venir, les portes d'or du progrès.

La baronne de Tourabel avait grandi au contact de Louise et de son frère, elle le sentait; elle découvrait, avec eux, des horizons plus vastes. Elle était charitable, comme le sont toutes les femmes de son rang et de sa fortune, quand elles ont l'âme sensible et compatissante. Louise, depuis qu'elle était à Paris, étudiait avec son frère cette grande question de la charité; là encore il y avait une ornière dans laquelle on se traînait depuis des siècles, et qui n'était pas en rapport avec les aspirations, les nouveaux besoins de la société. Julio préparait là-dessus un grand travail qu'il voulait publier dans son journal. Quelques pages en avaient été lues par Louise à madame de Tourabel, et le sens si droit de cette femme, vraiment distinguée, lui avait fait comprendre ce qu'il y avait de réellement pratique dans les idées de Julio. Elle avait combiné avec sa jeune amie des projets, et il fallait renoncer à tout cela, pour revenir à ce terre à terre qu'elle avait cru abandonner pour toujours.

Le nom du père de madame de Tourabel était un des plus anciens et des plus illustres de la monarchie, mais son mari était fils d'un général de l'empire, qui ne devait son illustration qu'à son épée et à la faveur de Napoléon Ier. Toutefois, madame de Tourabel avait conservé, dans le faubourg Saint-Germain, toutes ses anciennes relations de famille. Ces relations flattaient son orgueil, elle avait un pied à la cour impériale, une autre dans les salons dévoués à l'ancien ordre de choses. C'était une compensation à la mésalliance que la médiocrité de sa fortune lui avait imposée. Elle ne voulait pas rompre avec ce monde, auquel elle appartenait par sa naissance, sa vanité en aurait trop souffert. Elle aurait pu renoncer à y paraître; elle ne voulait pas en être exclue. Elle se dit toutes ces choses, elle comprit toutes les hontes de la servitude, toutes les grandeurs de cette liberté d'âme dont elle allait accomplir l'abdication. Elle pleura les grandes choses entrevues, comme on pleure un premier amour. Elle rompit avec ses aspirations nouvelles et se soumit aux injonctions de la comtesse.

Elle sut que Louise était malade, elle lui écrivit un billet convenable, mais dont la vague banalité fut pour Louise un avertissement, que les premières tendresses de madame de Tourabel s'étaient attiédies. L'amitié a comme l'amour ses soupçons, ses inquiétudes, ses intuitions de l'avenir. Deux ou trois autres billets, bien froids, furent les seules

réponses aux lettres, toujours pleines d'affection, que Louise écrivit pendant sa convalescence. Dans l'un de ces billets on lui apprenait que M. et madame de Verdelon étaient retournés à T. La grande dame, au milieu du tourbillon de ses relations et de ses plaisirs, ne trouva pas une heure pour aller visiter la malade de la rue de la Barouillère.

Dès que Louise put sortir, elle se rendit chez celle qu'elle consentait encore à regarder comme une protectrice. L'accueil fut froid. Madame de Tourabel ne prononça pas le nom de l'abbé Julio, et Louise fut profondément blessée de ce silence; cela disait tout. Rien d'affectueux ne tomba des lèvres de madame de Tourabel, l'invitation aux dîners intimes du dimanche ne fut pas renouvelée.

Au bout de quelques instants, Louise se leva; madame de Tourabel ne dit pas un mot pour la retenir.

— Adieu, dit Louise en serrant, d'une main convulsive, la main que son ancienne amie lui tendait comme une dernière politesse.

Ses yeux humides se baissèrent.

— Je ne remettrai jamais les pieds sur ce seuil, se dit la sœur de Julio.

Et elle rentra, l'âme atteinte et souffrante, dans le modeste appartement de la rue de la Barouillère.

XIV

UNE SCÈNE CHEZ LE PROMOTEUR.

Avoir rendu à Julio la prédication impossible, — nul curé à Paris ne pouvant raisonnablement s'exposer à voir se renouveler les désordres de Saint-Eustache, — n'avait pas suffi pour assouvir les haines accumulées contre le malheureux prêtre.

Des lettres, envoyées dans la province, avaient invité les évêques à tout faire pour empêcher le clergé de s'abonner à une feuille infâme, qui ne dissimulait pas ses sympathies pour l'unité italienne, et déclarait hautement que l'Église aurait tout à gagner à ce que son chef spirituel fût débarrassé du fardeau stérile d'une royauté terrestre. En raison de cette pression de l'épiscopat, beaucoup de curés de la province suspendirent leur abonnement; quelques-uns même, qui rece-

vaient la feuille de Julio, par une voie détournée, furent dénoncés aux évêques, et bientôt le journal n'eut d'abonnés que les laïques indépendants.

En même temps, les évêques étaient vivement sollicités de se plaindre, à l'archevêché de Paris, de l'existence de cette feuille scandaleuse, qui portait le poison des mauvaises doctrines au milieu de leurs diocèses.

Jamais position ne fut plus difficile que celle des évêques de France, à cette époque si désastreuse pour l'Église. Sans nul doute, beaucoup d'entre eux voient très clairement que la papauté temporelle a fait son temps, qu'elle se meurt d'épuisement, et que tous les efforts pour la soutenir ne peuvent que prolonger son agonie. Mais la cause de ce roi des États romains, de ce roi *le plus respectable de tous* (dit un adversaire déclaré du pouvoir temporel), n'est-elle pas celle de ses frères de l'épiscopat? n'est-ce pas pour eux un devoir de le soutenir, de se serrer auprès de lui. C'est ce que personne ne met en doute. Et ceux qui remplissent ce devoir, et c'est le plus grand nombre, avec modération, sans se faire des insulteurs publics, sont dignes de respect et de louanges.

Plusieurs avaient lu le *Catholique libéral*, et rendaient justice à la convenance avec laquelle Julio traitait les matières les plus délicates. Ils savaient que les devoirs des évêques diffèrent de ceux du journaliste religieux. Ils comprenaient que le jour-

nal de Julio était destiné à opérer une modification heureuse dans les opinions des partis extrêmes; à amener les terribles questions qui s'agitaient sur leur véritable terrain; à ménager une réconciliation entre l'Église affermie dans ses droits spirituels, et ceux qui lui avaient disputé des biens temporels, dont la possession lui avait toujours été si funeste.

Mais il y avait aussi nécessité pour les évêques de rester unis. Cette nécessité, on se l'exagérait sans doute; on se croyait obligé de lui sacrifier toutes les questions de détail, et la majorité était souvent entraînée par une minorité fougueuse qui imposait ses lois et à laquelle on n'osait résister, et par déférence pour le souverain pontife, qui la regardait comme le dernier boulevard capable de défendre ses intérêts, et pour ne pas jeter de nouveaux ferments de discorde dans l'Église.

Et puis, il y a dans les grandes crises sociales, politiques et religieuses, un vertige dont il est bien difficile de se défendre. Il ne faut donc pas s'étonner si, devant les clameurs des Jésuites et de la secte ultramontaine, effrayée de cette nouvelle apparition du drapeau gallican, Julio dut succomber et être sacrifié, même par ceux qui estimaient son caractère et ses doctrines.

Et Julio se demandait déjà s'il ne faudrait pas abandonner les grandes œuvres entreprises, et si, devant les haines organisées par les sectes ennemies, il ne serait pas même forcé de se retirer loin du centre du mouvement des idées, et d'aller s'en-

fouir dans une province, pour y chercher un peu de bien-être extérieur, mais en même temps, peut-être, pour y trouver une persécution plus acharnée, des haines plus impitoyables. Ne vaudrait-il pas mieux lutter jusqu'à la fin sur ce théâtre où seul la lutte est possible?

C'était vers la fin de janvier 1861.

Un jour, Julio reçut la lettre suivante :

« Archevêché de Paris.

« Monsieur l'abbé Julio est invité à se présenter mardi prochain à l'archevêché, de midi à deux heures. J'ai à lui faire une communication importante.

« DE BARAMINOS, V. G. Promoteur. »

A midi précis, au jour indiqué, Julio se présenta à l'archevêché. Il trouva dans l'antichambre un ecclésiastique mandé comme lui. C'était le curé de l'une des paroisses des environs de Paris.

Bientôt la porte du cabinet du Promoteur s'ouvrit et le curé fut introduit.

La scène qui se passa dans le cabinet fut longue et émouvante.

Le curé était accusé d'une liaison criminelle. Une information secrète avait eu lieu, et l'archevêché avait des preuves terribles à opposer au système de dénégation, dans lequel s'était toujours renfermé le coupable.

Dans la discussion qui eut lieu alors, il continua à se présenter comme injustement calomnié, comme poursuivi par des jaloux; et, avec une astuce merveilleuse, il repoussait les arguments les plus pressants du Promoteur.

Il y eut, toutefois, un moment où, après un résumé des charges accablantes qui étaient contre lui, vaincu par l'évidence, et s'apercevant qu'il y avait encore une chance de salut dans la commisération du Promoteur, il se jeta à genoux et s'écria :

— Eh bien, oui, je suis coupable, je suis un malheureux, mais ne me perdez pas!

Il ajouta à cet aveu tout ce que sa rhétorique lui suggéra de motifs pour attendrir son juge.

— Vous êtes si bon! s'écriait-il.

Ce fut le dernier trait qui alla au cœur de M. de Baraminos.

— Mon cher ami, certainement nous ne voulons pas vous perdre, il n'y aura rien de public dans notre enquête : nous allons tout assoupir. Prétextez un voyage de quelques semaines, et tout s'apaisera dans la paroisse. Allons mon ami, ayons courage, résistons au démon, prions, méditons. Maintenant retirez-vous en paix. J'arrangerai l'affaire en conseil.

Et notre homme, après mille remercîments hypocrites, se disait tout bas à lui-même :

— Les braves gens! Il ne s'agit que de savoir les flatter un peu. Je garde ma cure.

Julio entra ensuite.

M. le Promoteur le reçut d'un air glacial. Il se repentait déjà de s'être laissé attendrir trop facilement, et il fut avec Julio plus sec et plus raide qu'il ne l'eût été sans cela.

— Monsieur l'abbé, vos pouvoirs de dire la messe vous sont retirés. Nous nous sommes décidés à cette mesure avec répugnance. Mais il nous est arrivé tant de plaintes des divers évêchés de France, des lettres même de Rome, tout cela relevant l'impression pénible de vos doctrines, impression qui va jusqu'au scandale, que nous ne pouvons pas prendre sur nous de vous laisser des pouvoirs. Vous me direz, sans doute, que vous n'avez pas traité dans votre journal des questions de dogme : cela est vrai. Mais dans ce moment l'épiscopat s'est tracé une ligne de conduite, et nous ne pouvons pas tolérer qu'un prêtre s'en écarte. Et si quelques évêques ne partagent pas entièrement les opinions de leurs confrères, ils n'en sont pas moins décidés à ne pas laisser, autant que ce sera en leur pouvoir, attaquer ces opinions. Il y a des moments où le silence est opportun, monsieur l'abbé. Je suis fâché que, malgré les avis qui vous ont été donnés, vous n'ayez pas voulu le comprendre. Au reste, vous n'êtes pas du diocèse de Paris. Veuillez vous entendre avec votre évêque. Ceci n'est pas un interdit qui soit prononcé contre vous. Nous vous traitons comme prêtre étranger. L'archevêché n'est pas obligé d'accueillir tous les prêtres auxquels il



prend fantaisie de quitter leurs diocèses. Vous trouverez cette mesure rigoureuse; mais c'est votre malheureuse position vis à vis du clergé qui nous l'impose.

Il n'y avait rien à répondre à cette harangue. Et Julio ne répondit rien. Il se leva, salua et sortit.

Julio, en traversant l'antichambre fut reconnu par un prêtre qui venait faire visite à M. le promoteur. C'était un ancien vicaire de la Dalbade à T., qui, en 1848, donnant dans les idées républicaines, était venu à Paris; il s'était mêlé aux polémiques de l'époque. Ce compatriote de Julio, qui ne manquait pas de talent, avait fondé alors une revue politique et religieuse, intitulée *le Réformateur*, dans laquelle il avait soutenu des doctrines fort radicales. Cette revue avait fait du bruit, et quelques articles, où le rédacteur saluait le drapeau rouge au nom du catholicisme, avaient placé cet homme à ces lignes extrêmes, où l'on n'aime pas que le prêtre, dans la logique de ses opinions, aille se jeter.

Il arrêta Julio et conversa quelques moments avec lui, en attendant que son tour d'audience fût venu.

Il avait lu quelques numéros du *Catholique libéral.*

— Je suis un de vos prédécesseurs, lui dit-il, dans la rude tâche du journalisme religieux. J'avais alors à peu près l'âge que vous avez. Quels déboires j'ai éprouvés! Et, bien que vous soyez

moins avancé que je ne l'étais, vous n'aurez pas, probablement, un plus heureux sort. Est-ce que vous n'êtes pas traqué comme une bête fauve ?

— A peu près, dit Julio.

— Mon cher abbé, quittez vite cette carrière ingrate. Vous devez avoir tout contre vous ; même vos amis, s'ils sont dans les rangs des peureux.

— J'ai pour moi ma conscience, la vérité, l'estime des gens de bien, le respect même de mes ennemis.

— Je le crois ; mais c'est là une bien maigre pitance. Je me suis bercé quelque temps comme vous de ces belles compensations. Je me suis raidi, j'ai lutté contre les persécutions jésuitiques et ultramontaines. Et quand enfin, un jour, délaissé même de ceux qui m'avaient soutenu, je me suis trouvé seul, absolument seul, j'ai compris qu'il n'était pas possible de prolonger la lutte.

— Qu'avez-vous fait ?

— Je me suis rendu à merci. On m'a traité doucement, mais il m'a fallu dévorer bien des hontes. J'ai été réduit à chanter la palinodie la plus complète. Force m'a été de dire noir où j'avais vu blanc ; et, il y a quelques mois, pour donner des gages au parti, il m'a fallu écrire un gros volume en faveur des idées ultramontaines. C'est fort ennuyeux, lourd et mal écrit, comme tout ce qui est fait sans liberté et sans conscience ; mais je n'y ai pas ménagé l'exagération, et puisqu'il fallait payer ma rentrée chez eux, j'ai payé largement. Si,

d'après mon livre, on ne regarde pas le Pape comme une quatrième personne de la sainte Trinité, ce n'est pas ma faute. Aussi la *Mappemonde catholique* en a donné, au risque d'ennuyer ses lecteurs, un peu plus que de coutume, de longs extraits accompagnés de réflexions du sieur de La Rivière, sur la joie qu'éprouvait l'Église en voyant revenir à elle un de ses enfants égarés. Il a même constaté que l'heureuse transformation de mon esprit se reflétait sur mon style, devenu plus profond, plus éloquent, etc., le tout terminé par une oraison à Marie immaculée, qui, à ce qu'il paraît, m'a retiré de l'abîme. D'après ce certificat, je ne pouvais manquer d'être placé. On m'a donné une petite cure près de Fontenay-aux-Roses. J'ai là du pain et je puis arriver plus haut.

— Vous devez trouver ce pain bien amer ! Il y a des cailloux à casser sur les grandes routes.

— Charmant conseil ! Mais je crois que mes mains se feraient mal à ce rude métier. J'ai bien souffert, je l'avoue. Il y a des moments où j'ai de moi-même une médiocre estime. Mais que voulez-vous ? Je n'ai pas eu le courage du martyre.

— Adieu, monsieur le curé, je vous plains.

Et Julio sortit de l'archevêché.

Le lendemain, un entrefilet de la *Mappemonde catholique*, contenait ce qui suit :

« Nous savons, de source certaine, que l'autorité ecclésiastique vient de retirer les pouvoirs à

l'abbé Julio, rédacteur du journal le *Catholique libéral*. Le bruit court que cette feuille va cesser de paraître au premier jour. »

M. de Leich était accouru chez Julio, à la lecture de l'article malveillant de la *Mappemonde catholique*.

— Restez, lui avait-il dit, vous n'avez rien fait pour mériter une flétrissure. On vous retire vos pouvoirs, mais on ne vous frappe pas d'une sentence d'interdit. Vous restez ce que vous êtes, pur aux yeux de vos amis. Continuez votre œuvre. Vous avez à remplir parmi nous un sacerdoce aussi élevé que celui qui vous fait monter à l'autel. La presse est aujourd'hui le grand lien d'union entre les hommes. Quand l'humanité était encore sous les civilisations antiques, le banquet commun était l'union des frères : les agapes se faisaient en partageant le même pain. Plus nous avancerons, plus les hommes s'empresseront, chaque matin, de se donner cette agape commune, cette agape intellectuelle, plus dégagée de tout symbole encore, que le pain divisé entre des frères. Vous continuerez donc le sacerdoce des temps nouveaux; et quand notre époque se surprend à des tendances qui mèneraient au matérialisme, il est bon qu'il y ait des apôtres, de votre talent et de votre foi, qui représentent le passé chrétien, avec ce qu'il a de vrai, de grand, de glorieux, pour lui ménager une alliance sainte avec ce que l'esprit moderne a de

noble et de pur. Si vous quittez le journalisme maintenant, vous briserez la chaîne de ces initiatives courageuses qui se sont faites, depuis cinquante ans, pour arrêter le clergé sur la pente du formalisme et du mysticisme où il va se perdre, en croyant regagner l'influence matérielle qu'il eut autrefois sur le monde enfant, appelé le moyen âge. Vous n'êtes pas sûr que vous aurez d'ici à dix ans un disciple, homme de cœur, qui reprendra votre tâche douloureuse. En vous voyant faiblir devant cette dernière épreuve, il me semble que je vois le soldat déserter son drapeau.

Julio lui répondit :

— Vous pouvez avoir raison, mon excellent monsieur Leich, vous entrevoyez très bien quelques-unes des lueurs de l'avenir naissant. Je l'avais bien comprise, cette grandeur de l'apostolat par la presse, cette communion des intelligences se faisant chaque matin, d'une extrémité de la terre à l'autre, à l'aide de cette feuille volante, non plus énigmatique comme celle des vieux oracles, non plus symbolique comme l'agape des premiers chrétiens, mais lumineuse comme la demande l'intelligence adulte de l'humanité. Je suis heureux de me rencontrer avec vous dans ce coup d'œil jeté sur les splendeurs de l'avenir, à travers nos dissensions, nos crises, nos luttes modernes où nous dépensons tant de forces précieuses. Mais je sens que ma tâche est finie. Simple éclaireur de l'humanité croyante, j'en ai

été la sentinelle pendant quelques heures. Les chefs que Dieu m'a donnés ne me veulent plus, j'adore dans cette volonté, dont probablement eux-mêmes ne comprennent pas la portée mystérieuse, une volonté plus haute qui me commande de rentrer dans la solitude. Je ne me retirerai pas pour cela. A défaut du journal, cette immense nappe étendue devant des millions de communiants au même banquet intellectuel, j'aurai le livre destiné, bien longtemps encore, à être la fraternisation isolée, mais intime. Croyez bien que mon œuvre ne périra pas; j'aime mieux me retirer avec un nom qu'une accusation de révolte contre l'autorité n'aura pas terni. Le nom de Julio de la Clavière sera, je l'espère, pur jusqu'à sa dernière heure. L'esprit violent de l'absolutisme, qui déshonore ce qui reste de catholicisme dans le monde, aura triomphé contre moi. Tant mieux! il n'y a pas de diffusion de vérité sur la terre, sans le brisement, par le martyre, du vase vivant qui contient le parfum divin. Voilà pourquoi le grand révélateur s'est étendu sur un gibet infâme. Mais ce triomphe des pharisiens du catholicisme ne les mènera qu'à leur honte. Je veux que parmi les justes flétrissures de l'histoire, se trouve le souvenir des vengeances qu'ils ont exercées contre moi, de la ciguë dont ils m'ont abreuvé. Il ne peut y avoir sur mes lèvres un murmure contre les aveugles qui disposent, avec une apparence si brutale, de mon sort. Je leur appartiens comme une marchandise

qu'on jette d'un entrepôt à l'autre, comme la bête dont on a changé le fardeau, comme l'esclave qui passe à un autre maître. Il faut de ces exemples patents, historiques, pour que la réaction en faveur du pauvre prêtre, devenu dans ce siècle la chose, la bête de somme, l'esclave du haut clergé, s'accomplisse éclatante au bénéfice des générations sacerdotales à venir. Il faut que la liberté, sortie de l'Église, y revienne. J'aurai été l'un des meurtris dont le nom plaidera après moi la plus sainte des causes. En attendant, je dois me courber, obéir, et chercher ailleurs un abri. La Providence ne me délaissera pas : elle a ses desseins mystérieux sur la diffusion de la vérité dans le monde. Elle ne se manquera pas à elle-même.

M. de Leich, après ces explications, n'insista plus auprès de Julio. Même, dans la position difficile que faisait au jeune prêtre la décision de l'archevêché de Paris, il lui offrit d'écrire à l'un des vicaires généraux de T., qu'il connaissait assez intimement, pour ménager le retour de Julio dans les Pyrénées.

HUITIÈME PARTIE

L'HOLOCAUSTE



I

DIPLOMATIE ÉPISCOPALE

Le bon M. de Leich avait écrit à l'archevêché de T. pour demander la réintégration de Julio dans le diocèse. Huit jours après il recevait une lettre gracieuse qui apprenait au magistrat protecteur de Julio, que monseigneur venait de nommer ce dernier, curé de Melles, paroisse dans la montagne au dessus de Saint-Béat. M. Julio de la Clavière n'avait donc qu'à se rendre à T., où il trouverait ses titres au secrétariat, et de là pourrait aller prendre possession de sa cure.

Ni Julio, ni M. de Leich ne se doutaient des négociations qui eurent lieu, pendant ces huit jours, entre les deux archevêchés.

A la première proposition faite par le vicaire général, ami de M. de Leich, de donner un poste à Julio, l'archevêque s'était presque mis en colère.

— Moi, monsieur l'abbé, que j'aille reprendre

dans mon diocèce, cet écervelé qui m'a déjà causé tant de soucis, vous n'y pensez pas! Non, mille fois non. Songez donc quelle position me serait faite. Chassé presque du diocèse de Paris, il serait censé trouver en moi un protecteur? Que dirait-on à Rome, où les Jésuites, qui ne savent jamais s'arrêter dans leur haine, ont noirci ce malheureux, plus qu'il ne le mérite, j'en conviens? Mais enfin il a des torts. Il a toujours agi sans consulter ses supérieurs. Tant pis pour lui, qu'il en supporte les conséquences.

— Je n'ai point à défendre M. Julio auprès de Votre Grandeur. Je ne partage aucune de ses idées; au contraire, je le juge comme vous un peu brouillon. C'est un de ces utopistes que je crois fort dangereux, à une époque où les prêtres, s'ils n'étaient pas contenus, feraient un tas d'extravagances qui compromettraient la religion. Je ne protége donc pas ces indépendants que tous les diocèses, d'un commun accord, compriment autant qu'ils le peuvent. Mais ici la question n'est pas sur ce point. C'est à un titre unique, celui de sujet du diocèse de T., que Julio demande d'y revenir. Il assure qu'il ne l'a quitté que sur la promesse formelle de Votre Grandeur qu'il y serait accueilli plus tard.

— Oh! oui, oui, oui, dit l'archevêque, j'ai pu dans le temps faire cette politesse à M. Julio, en me débarrassant de lui. Mais maintenant, après l'éclat de ses opinions, l'impression qu'elles ont

faite à Rome et dans tous les diocèses, franchement, si je puis l'envoyer se faire pendre ailleurs j'en serai content. Comprenez donc que c'est se préparer des luttes pour l'avenir, et les luttes, je les déteste. Je veux vivre en paix dans mon diocèse.

— Vous êtes maître, monseigneur, Que voulez-vous que je réponde à la demande de M. de Leich?

— M. de Leich aurait bien dû ne pas se charger de cette négociation.

— Que décide Votre Grandeur?

— Cette affaire est bien ennuyeuse.

— Sans aucun doute, monseigneur, mais enfin?

— Mais enfin, mais enfin! Vraiment, je ne sais que faire.

— Il me semble, monseigneur, que vous seriez à l'abri de toute réclamation, si vous aviez une lettre de l'archevêché de Paris qui vous mît en demeure de reprendre votre diocésain.

— Oui, ce serait une sauvegarde. Et bien écrivons :

Et l'archevêque dicta la lettre suivante :

« Monsieur le Promoteur,

« Nous recevons la demande de M. l'abbé Julio de la Clavière, ancien curé de Saint-Aventin, de rentrer dans le diocèse de T. Il a habité Paris quelque temps. Il ne nous serait pas possible de le réintégrer dans le ministère sans une attestation favorable de l'archevêché de Paris. Vous n'ignorez

pas les aventures de ce prêtre, objet d'ennui pour l'autorité ecclésiastique partout où il passe. Il se réclame de nous comme étant son ordinaire, cela est malheureusement vrai.

« Votre réponse décidera de ma conduite.

« Veuillez agréer, monsieur le Promoteur, l'expression, etc., etc. »

Cette lettre mit le conseil de l'archevêché de Paris dans un grand embarras. Refuser une attestation honorable à Julio était chose grave. C'était d'abord l'empêcher d'être réintrégré dans son diocèse, et lui donner une excuse valable de rester à Paris, même sans remplir les fonctions ecclésiastiques. Donner cette attestation, c'était une contradiction assez évidente avec le refus de lui continuer les pouvoirs. Mais il fallait se débarrasser de cet homme à tout prix. On avait sur le dos avec lui des obsessions continuelles; les Jésuites et leurs protecteurs puissants, envoyés chaque jour en émissaires, dont le mot d'ordre était d'insister auprès de l'archevêché, jusqu'à ce que le dangereux personnage eût été mis au ban de l'épiscopat. On s'arrêta à ce dernier parti.

La lettre suivante fut écrite :

« Monseigneur,

« Vous nous demandez ce que nous pouvons attester sur M. Julio de la Clavière, prêtre

de votre diocèse, qui a séjourné quelque temps dans le diocèse de Paris. Il n'est rien arrivé à notre connaissance, qui ait pu faire soupçonner sa vie et ses bonnes mœurs.

« Veuillez agréer, monseigneur, l'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, de Votre Grandeur, etc.

« DE BARAMINOS, V. G. Promoteur. »

Julio recevant ce certificat de bonne vie et mœurs, comme ce serviteur à gages qu'on ne veut accueillir chez soi que porteur de bonnes attestations, est un des curieux épisodes de cette histoire.

— Voilà, dit M. le Promoteur, en mettant sous son pli la lettre laconique destinée à l'archevêché de T.

— C'est court, dit le prélat qui présidait le conseil, mais c'est prudent. Après tout, nous rendons à l'abbé Julio un véritable service en le contraignant en quelque sorte à quitter Paris; il avait à lutter ici contre des ennemis trop puissants. Peut-être l'oublieront-ils dans le poste obscur où l'on va sans doute le placer.

— Les Jésuites n'oublient jamais, dit un des membres du conseil.

II

PARIS! PARIS!

Louise et Julio n'avaient quitté Paris qu'avec un serrement de cœur indicible. Louise s'était tellement identifiée aux idées, aux aspirations de son frère, qu'elle ne pouvait, sans une douleur profonde, le voir renoncer à la poursuite de son idéal. Il fallait tout l'attrait du sol natal, toute la puissance d'amour que déverse sur nous la bonne mère nature, dans ces grandes régions montagneuses, où elle est à la fois plus austère et plus caressante, pour calmer un peu les vives douleurs de Julio et de Louise, arrachés à l'éden des intelligences.

Paris! Paris! C'était quelquefois le mot, l'unique mot que se répétaient le frère et la sœur, dans la nouvelle retraite que leur avait ménagée la Provi-

dence, et dans ce mot se résumaient tous leurs regrets.

Disons aux amis de nos exilés que Melles, où nous les retrouvons à cette heure, est un séjour charmant, rappelant Saint-Aventin par le grandiose des aspects, mais d'une température plus douce, parce qu'il n'est pas à une aussi grande altitude, et qu'il s'éloigne de l'arête centrale où se trouvent les glaciers.

Le presbytère était une maison grande et commode. Une chambre haute, exposée au midi, bien close, et un cabinet de toilette, rappela presque à Louise le petit appartement de la rue de la Barouillère. Ajoutons un beau jardin, avec des arbres fruitiers de toute espèce, des treilles, de jolies ruches au petit toit de paille, et nous aurons une idée de ce presbytère presque aristocratique. D'autre part, quoique la cure Melles ne fût pas une cure de canton, elle était regardée, en raison de son importance et de sa population, par conséquent, des revenus qu'elle donnait à celui qui en était le titulaire, comme l'une des meilleures de la montagne. Julio revenait donc dans le pays avec les honneurs de la guerre. D'ailleurs, les souvenirs qu'il avait laissés à Saint-Aventin étaient trop vivants encore, pour que sa réputation de prêtre, homme de cœur, doux, humble, bon pour tous, ne fût pas descendue dans la vallée de Saint-Béat.

La vie au milieu du monde parisien n'avait rien enlevé à Julio de ses goûts simples, de sa sympa-

thie pour les pauvres, de sa tendresse de sœur de charité pour les malades abandonnés. Les montagnards de Saint-Aventin, qui descendaient aux foires de Saint-Béat, et qui rencontraient des habitants de Melles, demandaient des nouvelles de leur ancien curé. Ils ne le nommaient pas autrement que le prêtre ami du peuple. Quelle qualification touchante! Rousseau, sans doute, pensait à cela quand il écrivait : « Je ne connais rien de plus beau que d'être curé de village. »

Julio se remit, de la meilleure grâce du monde, à son humble tâche de pasteur. Il fit ses visites au curé de Saint-Béat et à ses autres confrères de la vallée, avec une aisance, une bienveillante simplicité, qui eût désarmé d'autres ennemis que les siens. Il ne laissa pas de pauvre cabane de la paroisse, qu'il ne visitât avec ce sentiment de respect qui fait comprendre au plus petit, qu'il compte pour quelque chose dans la grande famille chrétienne.

Parmi les documents sur lesquels ce livre a été écrit, nous trouvons une lettre que Julio adressa à M. de Leich, à son arrivée dans la montagne. Nous la transcrivons ici :

« Melles, près Saint-Béat.

« Croyz-vous que vous soyez oublié, cher monsieur de Leich? C'est à vous que ma sœur et moi nous devons la paix de notre nouvelle solitude.

Ces chères montagnes, nous les avons revues! Elles sont toujours belles aux regards, et elles nous sont bonnes, à nous pauvres meurtris, échappés aux loups dévorants qui, ne pouvant tuer le corps, tuent l'âme autant que cela leur est possible. Nous y respirons un air si pur, que nous sentons nos forces affaiblies, moi, par le travail incessant de la pensée, ma sœur, par tous les chagrins qu'elle a éprouvés à cause de moi (j'ai su, depuis que je suis ici, que la pauvre enfant recevait chaque jour des lettres anonymes, remplies de menaces contre le prêtre impie), nos forces, dis-je, reviennent comme celles de l'enfant que la mère malade confie à une bonne et robuste nourrice. J'espère bien que notre organisme, brisé par les tortures physiques et morales, se réparera peu à peu. Je reprendrai la vigueur, indispensable, sous ce rude climat, pour résister aux fatigues du saint ministère. Je dois merci à l'aimable Providence, merci à vous de l'asile où pourront s'abriter quelque temps les proscrits.

« Mais si nous avons ici un paradis calme, loin de nos persécuteurs, nous n'en sentons pas moins les douleurs de notre exil. Nous nous étions fait un monde nouveau. J'étais, dans mon journal, livré à mon grand travail de réconciliation de l'élément sacerdotal avec la société moderne. C'était là une autre vie, un ministère non plus renfermé dans l'étroite limite d'une bourgade, d'une ville, d'une province même, mais rayonnant dans le monde

partout où peut se comprendre notre langue initiatrice.

« Par un acte de volonté puissante, sur moi-même et sur ma sœur, j'ai renoncé à cette glorieuse tâche qui eût rempli toute ma vie. J'ai cru qu'il était plus grand, plus digne du prêtre d'obéir : et quand les hommes m'ont dit : cherchez ailleurs le droit de monter à l'autel, j'ai cru entendre la voix de Dieu qui ne me voulait plus dans le champ clos des discussions religieuses, où j'avais conscience d'être descendu pour défendre sa cause.

« Mais, mon ami, il m'en a coûté, et combien sont poignants mes regrets! Je ne prononce plus, sans tressaillir, le nom de Paris. Je me croyais fixé là, pour toujours au milieu de cette phalange, d'hommes d'opinions souvent opposées, mais tous chercheurs du vrai, loyaux et sincères dans le flux et reflux des idées humaines. Ils avaient été de nobles frères pour moi; et leurs rangs s'étaient gracieusement ouverts, pour accueillir le prêtre, qui ne cédait rien de ses convictions chrétiennes, mais dont la parole n'avait d'amertume pour aucune doctrine, pas même pour celles qui étaient la négation de sa foi.

« Les fous du catholicisme murmuraient de mon adoption dans ce monde de la grande publicité européenne. Ils l'appelaient une apostasie. J'étais une protestation de chaque jour contre leur système de polémique haineuse, contre leurs appétits d'anathèmes et de persécutions. Je voulais à Dieu

des adorateurs venus librement; ils voulaient la foi imposée par réglementation policière. Je voulais l'Eglise grande par son esprit de mansuétude et de paix; ils la voulaient terrible, poursuivant l'incroyant jusqu'au delà de l'agonie, et déterrant le cadavre dans la terre où le prêtre a jeté l'eau bénite. Je voulais préparer le chrétien aux lentes et successives transformations du christianisme; et eux, faisant tourner le visage vers le passé à leurs adeptes, leur présentaient pour idéal les époques de profondes ténèbres où le prêtre, régnant par la terreur sur les âmes, les tenait tremblantes sous des superstitions grossières que souvent il partageait lui-même.

« J'ai dû être pour ces hommes un objet d'épouvantable répulsion. Ils ont été puissants contre moi. Je n'avais pour me défendre de leur astuce et de leurs coups, que cette simplicité de cœur et de vie qui ne suffit pas aux époques de luttes. J'ai dû succomber : c'était la logique même de l'inégalité des forces, mises en jeu par les deux partis. J'étais le plus faible au point de vue humain; qu'importait entre eux et moi la vérité?

« Maintenant le sacrifice est accompli. *Consommatum est.* Vous entendez le dernier cri de la victime, son dernier murmure. Vous seul garderez le souvenir de ce que j'ai souffert dans mon immolation.

« O Paris, Paris! Terre de liberté et de vie! Paris la Rome nouvelle, conquérante du monde,

non plus avec des légions armées de l'épée, mais avec la paisible phalange des penseurs, des savants, des artistes. Paris, reçois sur cette lettre, qu'un ami seul lira et qu'il jettera au vent, l'adieu suprême de celui qui t'a tant aimé et que tu as accueilli, si obscur naguère, comme l'un de tes forts, presque comme l'un de tes illustres! Je te garde un impérissable amour de fils. Dans le mouvement tumultueux du siècle qui emporte choses et hommes, comme les grandes vagues de l'Océan entraînent les débris de végétaux qu'elles amoncèlent dans les anses paisibles, les noms sont vite oubliés. Je ne te demande pas pour moi seul une gloire que je déroberais à mille autres, qui ont travaillé avec autant d'ardeur et d'amour du vrai que moi-même; mais laisse-moi cette illusion, qu'au jour où s'éteindra, dans la solitude, cette existence dont je n'ai pu te consacrer que quelques heures, ceux qui m'avaient serré la main, comme à l'un des pionniers de l'avenir, rappelleront encore une fois mon nom au monde intelligent qui m'a aimé.

« Et vous, mon ami, ne m'abandonnez pas; écrivez quelquefois au pauvre exilé. Lire de loin en loin au haut d'une lettre « Paris » sera un adoucissement à tous mes regrets, vous me rappellerez la patrie.

« Adieu!

« JULIO. »

III

LE LIVRE DE LA PUISSANCE TEMPORELLE DES PAPES

Julio s'était vainement imposé la solitude : il n'était pas maître de comprimer son génie. Pendant que l'humble curé d'une bourgade de pasteurs se faisait petit avec les faibles, les ignorés de ce monde; l'homme d'avenir, le penseur, assistait, dans une douloureuse inquiétude, aux péripéties du drame religieux dont la seconde moitié du dix-neuvième siècle donne l'étrange spectacle. Il ne lui était pas indifférent, à lui chrétien sincère, que l'esprit de vertige s'emparât des puissants dans l'Église, jetât un voile épais sur leur regard, pour qu'ils ne pussent entrevoir les véritables intérêts du catholicisme, et les fit entrer dans une voie d'erreur, tellement déplorable, qu'un moment s'est trouvé où l'épiscopat catholique, égaré par quelques

meneurs, aurait embrassé comme un dogme la nécessité du pouvoir temporel des papes.

Julio aimait beaucoup Pie IX. Il avait eu en Italie, pendant son séjour chez le Père Villeta et par un personnage de l'Église, très au courant des affaires de la cour de Rome, des détails infiniment curieux sur la vie du digne Pontife. La vertu ne s'est pas toujours assise sur le trône pontifical. Et quand Julio trouvait à la tête du catholicisme un homme qui remplissait les conditions principales de cette éminente dignité, son cœur le portait vers cet homme. Il savait gré à Pie IX du mouvement généreux qui l'avait porté, au début de son pontificat, à se jeter dans la voie des réformes, et il ne l'accusait pas d'avoir prouvé, en reculant devant les difficultés suscitées par les partis extrêmes, qu'il était moins grand par l'esprit que par le cœur. Il regarda comme l'un des faits providentiels que le Pape Pie IX, dans un consistoire, eût déclaré qu'il ne faisait pas de son pouvoir temporel une question dogmatique. Cette parole, qui avait pour la secte ultramontaine toute la valeur d'une décision, calma pour quelques jours les ardeurs des plus emportés. Mais ils se ravisèrent bientôt, ils se sauvèrent par une charmante équivoque et répétèrent : que si la doctrine du pouvoir temporel n'était pas un dogme, c'était une vérité qu'il n'était pas permis de nier sans errer.

L'intelligence droite, l'esprit logique de Julio repoussa ces misérables subtilités. Honteux, pour

le catholicisme contemporain, pour un corps aussi grave que l'épiscopat, pour cette Église d'Occident, qui a eu ses gloires et qui a produit des hommes tels que saint Bernard, saint François de Sales, Bossuet, Fénelon, la Luzerne, de l'abaissement où les fous de l'ultramontanisme traînaient, en esclaves dociles, le bon Pie IX lui-même, trompé sur son époque, les évêques, la plus grande partie du clergé inférieur, et la troupe moutonnière des simples croyants, il entreprit de jeter quelque lumière sur cette question si simple pour lui, comme elle l'a été constamment pour les grands penseurs catholiques qui l'ont étudiée en dehors des mesquines préoccupations des intérêts matériels.

Prenant la question dès l'origine même du christianisme, il établissait, par des preuves irréfutables, tirées des écrivains évangéliques, que jamais, dans la pensée du Christ fondateur de l'Église, des apôtres qui avaient prêché le christianisme, de saint Paul dont les admirables épîtres sont un document historique de première valeur, ne se trouva le plan d'unir la dignité suprême de pasteur de l'Église à celle d'une royauté terrestre. Ce fait était corroboré par l'étude des écrivains ecclésiastiques des trois premiers siècles jusqu'au concile de Nicée, et Julio défiait que dans les documents nombreux qui donnent des détails si importants sur l'Église primitive, on trouvât le plus léger indice de l'union du Césarisme à la papauté, si exclusivement renfermée

alors dans sa mission spirituelle, et il se demandait comment une doctrine inconnue au Christ, inconnue aux apôtres, inconnue à toute l'Église, dans son ère de splendeur, eût pu être jamais une théorie chrétienne.

Après avoir triomphé sur ce point, Julio prenait tous les textes des innombrables conciles tenus depuis Constantin jusqu'au dixième siècle, toutes les constitutions, tous les décrets des Papes, toutes leurs lettres aux empereurs, aux évêques, et il constatait que ni dans le texte ni dans l'esprit de ces nombreux documents, rien n'indiquait la pensée d'attacher la force, l'indépendance de la doctrine confiée à l'Église, à la protection matérielle que les papes trouveraient dans une royauté quelconque.

Avançant toujours dans l'histoire, il démontrait que la possession, par l'Église de Rome, de nombreux domaines appelés plus tard le patrimoine de saint Pierre, ne constituait pas une puissance politique à Rome, mais une dotation destinée à subvenir aux besoins matériels d'un nombreux clergé; et il faisait toucher du doigt, que c'était sur cette misérable équivoque qu'on avait bâti l'échafaudage des origines du pouvoir royal des pontifes romains. Charlemagne avait si peu fait du Pape un roi de Rome, que Louis le Débonnaire, son successeur, tança vertement le Pape qui, sans son consentement, avait fait exécuter à Rome une sentence capitale.

Julio prenait un chapitre tout entier d'un livre, fort peu connu, de Fénelon, intitulé *de l'Autorité du Souverain Pontife*, où ce grand écrivain louait un saint pape de sa soumission aux empereurs, et, en plein dix-septième siècle, faisait le vœu que Rome n'eût plus ces domaines *prædia*, cette puissance temporelle qui l'enlevait à sa tâche spirituelle, pour l'absorber dans les intérêts humains et, dans la politique du siècle.

Enfin, suivant un à un tous les papes qui ont contribué à fonder la royauté de Rome, il établissait qu'ils avaient pour pensée d'être d'autres Césars, des rois comme les autres rois, chargés des fonctions religieuses comme les empereurs romains, comme Constantin lui-même et de beaucoup de ses successeurs qui gardèrent le titre de *Summus Pontifex*, ce qui était la négation absolue de la mission apostolique de la papauté; et, faisant le bilan de la sainteté des papes, il trouvait les saints en grand nombre parmi les papes soumis à la tutèle temporelle des empereurs et les papes souillés de vices, les violents, les impudiques, les créateurs d'un honteux népotisme parmi les papes-rois.

On se doute bien qu'avec la nature si bienveillante, les instincts si délicats de Julio, son livre ne contenait rien de blessant pour la papauté actuelle dépositaire, par le vice de son hérédité, d'un pouvoir qu'elle croit devoir en conscience transmettre après elle. Seulement il expliquait le

serment des souverains pontifes, de ne rien distraire de leurs domaines, par cette habitude de beaucoup de papes de séparer une portion notable du territoire des États romains, pour en faire des principautés, des duchés destinés à servir de dotations à leurs neveux.

Il détruisait la grande objection que, sans le pouvoir temporel, la papauté spirituelle ne serait pas libre, par ce fait, avancé par des ultramontains, que ce fut, au siècle dernier, la pression des rois de l'Europe qui arracha à Clément XIV la condamnation, en termes très durs, de l'ordre des Jésuites.

La royauté temporelle, alors parfaitement intacte, ne fut donc pas une protection pour la papauté spirituelle, même contre une simple pression diplomatique. On attribue donc à cette royauté temporelle une action qu'elle ne peut avoir, l'indépendance spirituelle de l'Église étant inhérente à la constitution divine, et nullement aux moyens extérieurs dont elle dispose.

Enfin, abordant la position actuelle du pontificat romain, devant les aspirations à l'unité de l'Italie moderne, il faisait ressortir tout ce que perdait le catholicisme à se jeter dans le camp des ennemis de la nationalité italienne. C'était là, selon lui, une faute énorme, déplorable, surtout au point de vue de l'influence religieuse, et il ne craignait pas de dire en finissant :

« Si dans un demi-siècle l'Italie intelligente

était toute envahie par l'incrédulité, je n'attribuerais ce triomphe des libres penseurs qu'à la politique, incontestablement maladroite, de Pie IX et de la cour romaine reniant ce sentiment de patriotisme exalté qui règne aujourd'hui d'une extrémité à l'autre de la Péninsule. »

Et il ajoutait :

« Fasse le ciel que j'aie été mauvais prophète ! »

Le livre de Julio, dont M. de Leich surveilla l'impression à Paris, excita un vif mécontentement dans le parti ultramontain. Plus il y avait de modération dans la forme, de déférence respectueuse envers les hommes revêtus des hautes dignités de l'Église, plus éclatait, énergique et terrible, la force de l'argumentation contre l'idée malencontreuse qu'il s'agissait de faire adopter, dans le catholicisme, comme le salut suprême de la papauté.

Ce qui fut dépensé de rage contre Julio, parmi les petits saints de la secte, ne saurait se dire. C'étaient des éjaculations de haine, des malédictions, des cris « au scandale » que l'on colporta, avec la rapidité des dépêches électriques, d'un bout de la France à l'autre.

Les évêques recevaient des lettres de toutes parts ; l'Église laïque des Gaules se réunissait en concile ; son président rédigeait des manifestes

remplis de ses plus gros mots, quelquefois lourds, mais toujours incisifs, et il en signifiait la teneur aux évêques qu'il avait su gagner depuis longtemps à sa cause, et qui étaient habitués à marcher à sa suite. Les évêques ultramontains agissaient sur ceux qu'un esprit plus juste retenait dans les voies de la modération, et qui ne voulaient pas abdiquer leur titre d'évêque devant d'audacieux laïques, mais qui, pour ne pas augmenter les sujets trop nombreux déjà de division, se taisaient, laissant aux événements le soin de déblayer l'Église et de chasser les intrus du temple. Mais, pressés par leurs confrères de condamner avec eux le livre infâme de l'abbé Julio, ils cédaient, pour la plupart à ces obsessions, convenaient que Julio était au moins imprudent; peu avaient le courage de rendre justice à ses intentions, et l'on obtenait ainsi une recrudescence d'animosités qui devait se traduire bientôt en persécutions implacables.

IV

LE COUP DE FOUDRE

Le sentiment d'amertume éprouvé par Julio et par Louise en quittant Paris ne tarda pas à s'affaiblir. Ils étaient installés dans le presbytère de Melles depuis quelques semaines, et jamais Julio ne s'était senti si complétement heureux. Quand Louise était à Saint-Aventin, son amour pour Verdelon était là entre elle et son frère; elle était tout pour Julio, et Julio ne tenait dans son cœur qu'une place bien secondaire. L'amour est profondément égoïste : il ne permet pas à un autre sentiment de se placer auprès de lui : il faut qu'il absorbe toutes les pensées, toutes les facultés de l'âme aimante, où bien il n'est plus l'amour. Julio le comprenait, et la présence de Louise était à la fois pour lui un bonheur et une douleur. Mais à présent, guérie de son fatal amour, elle avait identifié

son âme avec celle de son frère; elle avait vécu avec lui de la vie intellectuelle; elle était lui, il était elle. La pensée de l'un devenait la pensée de l'autre. Louise, comme si elle eût compris qu'elle avait à se faire pardonner des heures d'indifférence, avait avec son frère des coquetteries charmantes, de délicieuses câlineries; l'air pur de la montagne avait produit sur elle un effet merveilleux; ses joues, si longtemps pâlies, étaient redevenues rosées; elle était plus belle que lorsque Verdelon l'avait aimée. Toute sa vivacité était revenue, elle se sentait revivre, elle en était heureuse; elle vivrait pour Julio. Elle savait si bien que ce petit coin de terre, embelli par sa présence, serait l'Éden pour ce frère adoré. Elle allait, venait, dans le presbytère, en chantant les vieux airs du pays que Julio aimait et avec lesquels on avait bercé leur enfance. Il semblait que ces deux êtres, d'un esprit si élevé, fussent en effet redevenus enfants : ils recommençaient la vie et c'était la vie à deux.

Julio ne se souvenait plus de ce qu'il avait souffert. Pourvu que sa Louise aimée fût là, toujours là auprès de lui, pourvu qu'après avoir passé quelques heures dans l'exercice de son ministère, il la retrouvât, en rentrant, l'accueillant avec son doux sourire, il ne demandait rien de plus à Dieu. Chaque jour dissipait les vagues inquiétudes que la santé de Louise lui inspirait. Non, son doux, son unique trésor ne lui serait pas enlevé.

Près de deux mois, pendant lesquels Julio a composé son livre sur la puissance temporelle, se sont écoulés dans ces joies intimes, indicibles. Louise assure à son frère qu'elle se sent tout à fait ranimée par l'influence des premiers jours du printemps. Et pourtant, si nous pénétrons dans la chambre de Julio, dans cette chambre où il est renfermé depuis le matin ; dans cette chambre, à la porte de laquelle Louise est allée frapper deux fois sans obtenir d'autre réponse que celle-ci : « Je descendrai bientôt, chère, » dans ce petit appartement qui, pour la première fois, ne s'est pas ouvert à la voix de Louise, nous trouverons Julio assis devant une table couverte de papiers épars. Sa tête est appuyée dans ses deux mains : il rêve profondément ; et sans qu'il s'en aperçoive, peut-être, de grosses larmes coulent une à une sur ses joues décolorées. Bientôt elles deviennent plus abondantes. Julio éclate en sanglots, tombe à genoux et s'écrie : Mon Dieu je souffre, je souffre ! oh ! pourquoi avez-vous approché de mes lèvres ce calice amer ? C'est un rêve, n'est-ce pas ? Un rêve affreux. Louise, Louise, comment t'apprendre ?... Mais non, elle doit l'ignorer, l'ignorer toujours. Soyons homme, soyons chrétien et si je suis le ministre du Dieu qui mourut sur le Calvaire, que j'apprenne à mon tour à porter ma croix.

Et Julio, après quelques minutes d'une prière mentale, se releva, pâle encore, mais ayant rendu

à ses traits leur calme habituel. Il descendit et dit à sa sœur :

— Je suis obligé d'aller à Argut : peut-être ne reviendrai-je que très tard; ne m'attends pas, mon enfant.

— Oh! mon cher Julio, il faut que tu me permettes d'aller au devant de toi. Tu sais que c'est une des mes joies, et tu m'apporteras une belle gerbe des premières fleurs de nos chères montagnes.

— Je t'apporterai des fleurs, Louise, mais je ne serai ici que longtemps après le soleil couché. Ne sors pas de la maison, je t'en prie, l'air frais de la soirée est, tu le sais, dangereux pour toi.

— Allons donc! rien n'est dangereux pour moi, à présent, mon Julio.

— Tu te trompes, ce matin encore tu as toussé assez longtemps. Louise, obéis-moi, je t'en prie.

— On vous obéira, cher tyran, on soignera cette santé à laquelle vous voulez bien tenir. Mais elle est parfaite, ou à peu près, je t'assure. O mon frère, que Dieu est bon de me rappeler à la vie! Ce cher Paris que j'aimais tant, où j'avais fait avec toi de si beaux rêves! eh bien, je le soupçonne d'avoir été pour moi un ami perfide. Tous les jours je m'y sentais une souffrance de plus; Mais ici je me sens revivre. Oui, Dieu est bon, bien bon! Nos ennemis nous ont ôté les honneurs et les biens de ce monde. Mais Dieu nous a dit : Aimez-vous et vous serez heureux. Et Louise, passant ses bras

autour de Julio, appuya sa belle tête sur l'épaule du jeune prêtre. Celui-ci devint très pâle, il la repoussa d'abord, mais ce premier mouvement fut si rapide que Louise en eut à peine la perception. Julio posa ses lèvres sur le front de sa sœur et sortit précipitamment. Louise, sur le seuil de la porte, suivit quelques instants du regard la marche rapide de Julio, et puis, en rentrant elle se dit : Mon frère me cache quelque chose. Le malheur est encore là, près de nous. Une crise de toux se déclara, Louise porta son mouchoir à sa bouche et le retira maculé de quelques gouttes de sang. Ah! dit-elle, cela ne m'était pas arrivé depuis trois semaines. Mon Dieu, vous pouvez prendre ma vie elle vous appartient : mais qui consolera Julio?

Et Louise pleura.

Quant à Julio, il erra tout le jour dans la montagne, et quand il rentra au presbytère, il était calme. Louise, qui l'observait attentivement, ne se douta pas des tortures qu'il avait endurées, les pressentiments du matin s'effacèrent. Lui, ne se douta pas non plus que Louise avait éprouvé une de ces crises fatales, qui les avaient souvent effrayés à Paris et pendant les premières semaines de leur séjour à Melles. Ils souffrirent seuls : leurs âmes s'isolèrent l'une de l'autre. Le bonheur n'était plus dans le presbytère.

Julio écrivit toute la nuit. Cette nature expansive avait besoin de raconter ses douleurs. Nous trouvons dans ces pages où il consigna les brise-

ments de son cœur, où il dévoila les blessures saignantes qu'il devait cacher à tous, le secret de ce désespoir que rien ne pouvait guérir.

« Pour rendre le calme à mon esprit, j'ai brisé mon corps par la fatigue; mais si j'ai pu rentrer dans ce presbytère, où j'étais si heureux depuis deux mois, avec assez d'empire sur moi-même, pour que Louise ne s'aperçût pas des ravages qu'une heure terrible a faits dans ce cœur qui n'aspirait plus qu'au repos, il ne m'a pas été possible de mettre assez d'ordre dans mes pensées pour me rendre compte à moi-même de ce que j'éprouve.

« Peut-être en écrivant pourrai-je y réussir.

« Ce matin je me suis levé, le cœur inondé d'une joie immense. J'ai ouvert ma croisée, l'air frais et parfumé de nos vallées est arrivé jusqu'à moi, et j'ai éprouvé une de ces effusions de cœur où l'homme, qui a le bonheur de chercher Dieu partout, se sent le besoin de le glorifier et de lui chanter un hymne de reconnaissance. C'était un de ces moments où le cœur déborde de toutes parts, où tout est amour, vie, espérance. Nul souvenir pénible ne pouvait trouver place dans mon esprit. Pourtant, par un de ces étranges caprices de l'imagination, ma pensée se porta tout à coup sur ceux qui ont voulu me faire du mal et cette pensée fut douce : car je ne me trouvais pour eux que de la mansuétude, et je me répétais avec bonheur

qu'on doit bien remercier Dieu, quand il nous a donné un cœur incapable de haïr.

« Ce fut dans cette disposition que je me rendis à ma petite église. L'autel avait été préparé par Louise, les vases étaient remplis des fleurs les plus fraîches, et je commençai le saint sacrifice avec plus de foi et d'amour que je n'en avais encore éprouvé, même dans les premiers jours du sacerdoce, tous remplis, pour le jeune prêtre, de ces ardeurs séraphiques qu'il croit alors pouvoir conserver toujours.

« Mais en rentrant à la cure, j'entendis tousser Louise de cette toux sèche que je connais si bien, et qui m'a déjà inspiré tant d'inquiétudes. Je me sentis mordre au cœur par une horrible crainte, et ce bonheur si doux de la matinée n'était déjà plus qu'un songe.

« Toutefois cet accès dura peu. Louise me proposa de faire avec elle une longue promenade dans la montagne. Je refusai, craignant de la fatiguer, et je lui dis que je voulais consacrer cette journée à mettre en ordre nos papiers de famille. Je plaisantai même en lui disant que je voulais faire la généalogie des Julio de la Clavière, et que pour cela j'allais secouer la poussière des vieux parchemins que nous ont légués nos ancêtres, tous d'illustration parlementaire. Louise rit beaucoup de ces bouffées d'orgueil nobiliaire qui paraissaient m'avoir monté si subitement au cerveau, et je la laissai dans le salon avec nos herbiers, disant que

pour elle ces fleurs valaient tous les fleurons des couronnes princières et ducales.

« Je montai dans ma chambre et, en effet, j'ouvris la caisse que m'avait rendue Tournichon, et sur laquelle on avait écrit *papiers de famille*. Je pensais que je pouvais trouver là quelques documents précieux sur l'histoire de notre famille et qui se rattacheraient à nos luttes parlementaires.

« En cherchant dans cette caisse, d'assez grande dimension, je trouvai dans le fond, sous des liasses de papier, une petite cassette, d'un travail assez délicat, fermée à clef; je cherchai partout dans la caisse la clef de ce coffret mystérieux, je ne la trouvai pas. J'allais appeler Louise pour lui montrer ma découverte. Je ne sais quel instinct m'arrêta. Cette cassette, c'était l'inconnu, et l'inconnu a toujours quelque chose d'effrayant. Je sentais ma main trembler en cherchant par quel procédé je pourrais ouvrir cette cassette sans la briser.

« Le travail de la petite serrure était très solidement fait. Cependant, en me servant d'un ciseau de menuiserie, je fis céder le pène et la boîte s'ouvrit sans être endommagée.

« Le premier objet qui frappa mes regards fut le portrait de la seconde femme de mon père, de la mère de Louise; Louise lui ressemblait extrêmement, et l'on eût dit que ce portrait était le sien. Je le portai à mes lèvres avec le double sentiment de l'amour fraternel, et de la tendre vénération que

j'avais conservée pour la mémoire de madame de la Clavière.

« C'était bien là sa figure triste et pensive. Combien de fois, jouant, dans sa chambre, auprès du berceau de Louise, ne lui ai-je pas vu essuyer des larmes furtives! Elle m'aimait beaucoup, et quand elle me voyait caresser le joli petit ange qu'elle tenait entre ses bras, je lui ai souvent entendu murmurer : Ce sera peut-être un jour le protecteur de cette enfant.

« Je me souviens de l'affection passionnée de mon père pour Louise; j'en aurais peut-être été jaloux, si déjà Louise n'avait pas été tout pour moi.

« Puis, tout changea dans la maison paternelle; madame de la Clavière mourut; Louise avait sept ans. Mon père devint morose, brusque, inquiet, et ma sœur sembla lui devenir odieuse; il paraissait supporter avec peine la vue de cette pauvre enfant. On attribuait cet étrange caprice à la douleur qu'il avait éprouvée, en perdant sa femme, et à une maladie cruelle dont il était atteint. Par une singulière bizarrerie, son affection pour moi semblait au contraire tous les jours s'accroître.

« Il mourut, et notre tante, madame de la Clavière, se chargea des deux orphelins. Mon père, quelque temps avant sa mort, s'était défait successivement de ses propriétés, qui étaient considérables. Cet acte était regardé, par sa famille et par ses amis, comme le résultat de son humeur hypocondriaque.

« Il avait placé tous ses fonds chez un banquier de Paris. Quelques mois après, il partit pour Paris et quand il revint, il annonça qu'il était complétement ruiné; son banquier, disait-il, avait pris la fuite.

« La vue du portrait de madame de la Clavière me rappela tous ces souvenirs. Je continuai l'examen de la cassette et je trouvai quelques pages écrites de la main de mon père; pages fatales, et que, sans doute, une mort trop prompte l'empêcha de détruire; secret qu'il eût voulu se cacher à lui-même et emporter dans le tombeau et qui vient après tant d'années troubler mon cœur et empoisonner ma vie.

« Car ces pages n'étaient adressées à personne. Elles étaient écrites, comme celles que j'écris moi-même à présent, dans une de ces heures où le cœur a besoin de s'épancher avec lui-même. C'étaient des réflexions douloureuses, des regrets amers d'illusions à jamais détruites, des plaintes déchirantes. Sur ces pages, il y avait des mots à demi effacés; c'étaient des larmes qui avaient coulé et les miennes coulaient aussi.

« Cette femme que mon père avait tant aimée, dont il avait fait la fortune, cette femme adorée ne l'avait pas compris. Pendant une absence de son mari, elle avait cédé à je ne sais quelle séduction. Sept mois après le retour de mon père, Louise vint au monde. La pauvre enfant naquit si faible, si délicate, que personne ne douta que cette nais-

sance n'eût devancé le terme ordinaire prescrit par la nature. Mon père ne conçut pas un soupçon et n'éprouva que l'horrible crainte de perdre cette pauvre petite fille à laquelle il avait déjà donné tout son cœur.

« Après la naissance de Louise, la santé de madame de la Clavière fut profondément altérée. Sa mélancolie, son abattement mettaient mon père au désespoir. Elle semblait succomber sous le poids d'une peine secrète.

« Quand arriva l'heure suprême de l'agonie, cette femme faible, mais dont le cœur n'était pas corrompu, avoua tout à mon père. Elle le supplia de lui pardonner et de ne pas repousser sa fille. Mon père le promit, mais lui aussi devait payer de sa vie son bonheur perdu.

« Ainsi, Louise n'est pas ma sœur !

« Telles sont les révélations fatales de cet écrit. »

V

LE PRÊTRE HOMME

« ..... Je ne trouve rien dans le souvenir de mes impressions les plus douloureuses, qui ait quelque point de ressemblance avec ce que j'éprouve depuis hier. Lorsque ma sœur disparut de Saint-Aventin, ce fut une souffrance horrible, mais dont je me rendais parfaitement compte à moi-même. Je savais bien quelles étaient dans mon cœur les fibres qui se crispaient et se déchiraient, et puis j'avais l'espoir de la retrouver. Quand les portes des cachots de la sainte Inquisition se refermèrent sur moi, je crus dire un éternel adieu à tout ce que j'aimais; et qui pourrait rendre l'amertume de cet adieu! Mais je levai mes mains vers celui de qui vient toute consolation, je le suppliai de devenir le père de l'orpheline dont mes persécuteurs m'avaient

encore séparé; la prière me soulagea. Je m'arrangeai dans ce sombre cachot pour attendre la mort, et je me préparai avec un grand calme à la recevoir, non comme un fantôme effrayant, mais comme l'ange de la délivrance venant m'ouvrir la porte de l'éternelle demeure, où ma sœur et moi nous serions un jour réunis. Je savais que je n'attendrais pas longtemps. Mes études physiologiques m'ont donné sur mon organisation des notions très exactes. Ma constitution est bonne, à la condition pour moi d'être dans un certain milieu. Il me faut de l'air, de la lumière, les parfums balsamiques des arbres et des plantes, l'exercice en plein soleil, les vastes horizons, la nature avec toutes ses splendeurs; là seulement je puis respirer et vivre.

« En me trouvant dans l'ombre d'un cachot, dont l'air respirable ne se renouvelait qu'imparfaitement par un petit guichet, où ne pénétrait jamais un rayon de soleil, je me sentis perdu; et je savais que l'œuvre de la décomposition totale de mon être serait rapide.

« Je pourrais raconter, heure par heure, les souffrances de cette captivité de près de trois mois, mes anxiétés sur le sort de ma sœur, mes lueurs d'espérance, les défaillances terribles de mon âme; tout cela est encore présent à ma pensée : car j'ai toujours conservé en moi la faculté de l'analyse, je savais pourquoi et comment je souffrais.

« A présent, je ne sais ce que j'éprouve. Mon

esprit est en proie à un douloureux vertige; peut être suis-je fou?...

« Non je ne suis pas fou! mais je suis malheureux! Malheureux!... Et pourquoi suis-je malheureux? Louise n'est-elle pas là, toujours là... Louise n'est pas ta sœur... Louise n'est pas ta sœur... Voilà ce que me répètent, depuis l'instant de ma fatale découverte, je ne sais quelles voix intérieures. Ces paroles ne me paraissent avoir aucun sens précis, et pourtant elles m'oppressent, elles me brisent, elles créent en moi tout un monde d'idées confuses. Je suis prêt à pousser des cris de désespoir : car il me semble que tout le bonheur que j'avais attaché à Louise depuis les jours où, petite enfant, je l'ai bercée dans mes bras jusqu'à présent, s'est évanoui; et puis il surgit en moi je ne sais qu'elle ivresse; je crois que je suis heureux de me dire : Louise n'est pas ma sœur! Elle n'est pas ma sœur! Et cet amour fraternel qui me paraissait si doux, qu'est-il devenu?... Il est devenu bien plus doux encore. C'est l'amour! l'amour que Dieu a créé, l'amour auquel il a convié toute créature. Et je me sens inondé d'une joie immense. Et puis je frémis... Malheureux prêtre! l'amour est pour toi un crime! . . . .

. . . .

« Pourquoi chercher à donner un corps aux rêves de mon imagination en délire? Est-ce qu'il y a quelque chose de changé dans ma vie? Cette découverte peut-elle avoir un effet rétroactif? N'ai-

je pas aimé cette enfant d'une affection pure et sainte? Et quand je lisais cet admirable et étrange épisode que Chateaubriand a placé dans sa première édition du *Génie du christianisme*, ai-je jamais senti la rougeur me monter au front, à la pensée que mon cœur pourrait être torturé par les luttes douloureuses de René? Cette tendresse à la fois si chaste et si enivrante a-t-elle donc pris un autre caractère? Pourquoi ce trouble? Pourquoi, lorsque j'ai revu Louise, après ma longue excursion dans la montagne, ai-je évité de serrer la main qu'elle me tendait? Pourquoi sa voix avait-elle une harmonie que je ne lui connaissais pas? Pourquoi s'exhalait-il de ses cheveux, de ses vêtements, d'elle enfin, je ne sais quel doux parfum qui m'enivrait? Elle a passé son mouchoir sur mon front, pour en étancher la sueur, et elle l'a fait avec une grâce adorable et en appuyant sa tête sur mon épaule. Combien de fois, pendant ses heures de souffrances, n'a-t-elle pas ainsi reposé sa tête! J'étais heureux alors! Et aujourd'hui ce contact m'a fait frissonner de je ne sais quel effroi ou de quelle amère volupté. J'ai repoussé Louise, et il me semble que la pauvre enfant a paru surprise de ce mouvement. . . . . . .

. . . .

. . . . . Elle n'est pas ma sœur! Elle n'est pas ma sœur! et, je ne puis me le dissimuler, une crise terrible s'est faite dans ma vie; elle m'a révélé à moi-même.

« J'ai lutté, dès l'éclosion de ma jeunesse, contre ces ardeurs sensuelles qui sont non, comme le disent les mystiques, des piéges de Satan, mais les conséquences nécessaires de la nature de l'homme, conséquences voulues par l'auteur de la vie pour perpétuer la vie. Ces luttes ont été pour moi moins douloureuses que pour bien d'autres. Ma jeunesse a été pure de toute souillure, et je ne croyais pas acheter trop cher, par le sacrifice des joies d'un amour permis, le droit de monter à l'autel.

« Depuis que je suis prêtre, j'ai compris toute l'imprudence de ce vœu terrible du célibat. Mon poste de secrétaire intime auprès de monseigneur de Flamarens m'a de suite initié aux déplorables mystères de la vie sacerdotale; j'ai reçu de tristes confidences, de pénibles aveux, beaucoup sont venus me supplier de demander grâce pour eux. Mais je voyais aussi dans le clergé des hommes dont la vie était sans reproche, et il ne m'était pas impossible d'atteindre à cet idéal de pureté dans le sacerdoce. Plus tard l'expérience m'a de plus en plus appris combien cet idéal était difficile à réaliser; cependant je ne me suis jamais repenti d'en avoir fait le but de toute ma vie.

« Je ne comprends pas qu'on se laisse égarer par le seul entrainement des sens. J'ai constaté pourtant, parmi mes frères dans le sacerdoce, des chutes terribles qui n'avaient pas d'autre excuse; moi j'avais, pour me préserver de ces égarements,



l'étude de la science et mon affection pour ma sœur. Je comprenais la possibilité d'annihiler l'être physique par l'être intellectuel, et ma sœur était là pour satisfaire en moi ce besoin d'aimer et d'être aimé qui m'a toujours dévoré; c'était le seul amour qui me fût permis et je lui donnai toute mon âme. Cet amour faisait ma force; avec lui je marchais, d'un pas sûr, dans la voie périlleuse où j'étais entré. Que pouvais-je craindre?

« Et voilà que tout cet édifice, si heureusement construit, s'est écroulé sur ma tête dans un instant. Louise s'est révélée à moi sous un autre aspect. Elle est devenue pour moi une femme et je me souviens que je suis homme! »

VI

LE PRÊTRE HOMME

(SUITE)

« Huit jours se sont écoulés, et je n'ai pu réussir à rendre le calme à mon esprit et à mon cœur. J'use tout ce que je puis avoir d'énergie dans la volonté, pour dissimuler devant Louise mes cruelles souffrances, et je n'y réussis, je crois, qu'imparfaitement. Elle doit me trouver étrange; comment s'explique-t-elle mes bizarreries? Moi qui ne pouvais me passer d'elle un instant, j'invente tous les jours un nouveau prétexte pour la laisser seule au presbytère; je passe mes journées à errer comme un fou dans les montagnes. Après le repas, pendant lequel je suis morne, silencieux, je me renferme dans ma chambre, sous prétexte

de faire de nouvelles corrections pour la seconde édition de mon livre *de la puissance temporelle des papes*.

« Nous sommes aux premiers jours du printemps ; la nature est enivrante, la vie circule plus rapidement dans les veines. Il me semble que dans l'air, dans la lumière, dans les parfums des plantes je perçois des sensations qui m'avaient été jusque-là inconnues. Mon cœur bat quelquefois avec violence, et ces palpitations sont à la fois une souffrance et une volupté. Hier j'ai vu un nid dans un épais buisson : le gazon amortissait le bruit de mes pas, et je me suis tapi, silencieux, pour observer la charmante petite famille ailée. J'étais si près, que je retenais mon haleine pour ne pas effrayer la mère qui, les ailes étendues sur ses chers petits, avançait doucement sa tête hors du nid et jetait de petits cris. Ils ont été entendus. Le mâle est arrivé à tire d'ailes. Alors elle s'est un peu soulevée et j'ai vu quatre ou cinq petits oisillons récemment éclos, encore presque informes, que le père s'est mis à substanter, pendant que sa femelle battait des ailes, avec un murmure joyeux, et attendait, elle aussi, sa nourriture.

« O Providence! me suis-je écrié. Et, frémissant, éperdu je suis tombé sur la terre en poussant des cris de douleur. Eh! quoi! mon Dieu! pour apprendre aux hommes à vous aimer, me fallait-il donc renoncer au but sacré pour lequel vous m'aviez créé? Est-ce que les joies de l'époux

et du père ne sont pas des joies saintes? Le prêtre, dit-on, doit être pur. O blasphémateurs, que dites-vous? Dieu en faisant la famille a-t-il donc fait quelque chose d'impur? Et, aux yeux de votre sagesse orgueilleuse, il s'est donc trompé en disant : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul? » O mon Dieu, vous l'avez dit : *Væ soli!* et ils ne l'ont pas compris! Il leur faut des anges pour monter à l'autel; mais sans parler des chutes nombreuses de ces malheureux qui n'ont pas pu oublier qu'ils étaient hommes, ne vous êtes-vous donc jamais demandé, vous qui, plus heureux, n'avez pas souillé votre sacerdoce par les embrassements d'une femme trop aimée, si, dans ces combats de la chasteté contre une nature fougueuse, vous pouvez vous rendre le témoignage que vos victoires n'ont jamais amené la rougeur sur votre front? Oh! quand le prêtre est livré à tous les délires de l'imagination, aux désirs dévorants qui le poursuivent à l'église, au confessionnal, à l'autel même, quand la passion inassouvie fait affluer le sang au cœur et au cerveau, quand le prêtre, dans l'exercice même de son ministère, a rencontré des tentations pour ses sens surexcités, et que le soir, rentré dans sa chambre solitaire, il voit passer tout un cortége de séduisants fantômes qui lui disent : « Viens à nous! » je le sais, il prie Dieu avec ferveur d'écarter loin de lui la tentation; souvent les efforts qu'il fait pour se délivrer de ces hallucinations ne servent qu'à les rendre plus

âpres, plus violentes. Mais enfin il terrasse l'esprit de la chair : il a vaincu, et il y a eu là un rude martyre noblement souffert.

« Eh bien! je ne sais si ces luttes, dont on sort meurtri, brisé, ne sont pas des souillures; et si, malgré la victoire remportée, on peut se dire plus pur que ce chrétien qui vient de goûter les joies d'un amour légitime, dans les bras de la femme que Dieu lui a donnée. Je ne sais si le moine Luther, à la nature indomptable, se débattant dans sa cellule contre le démon de la volupté, était plus chaste que Luther l'époux de Catherine Bora. O mon Dieu! ces combats, je ne les connaissais que par les confidences de mes frères. Et vous savez qu'en les écoutant je n'ai jamais eu la pensée de me croire meilleur qu'eux, et de m'énorgueillir d'une vertu qui m'était si facile.

« Car, jusqu'à présent j'ai vécu calme et heureux. Mon organisation est naturellement chaste. Le travail incessant de la pensée, l'amour de la science laissaient peu de place aux excitations sensuelles. Je comprenais assez la faiblesse humaine, les exigences terribles de la nature, dans certaines organisations ardentes, pour plaindre profondément ceux de mes confrères qu'une vie toute matérielle, et c'est celle de la plupart des prêtres, jetait, presque sans défense, aux âcres morsures du démon de la volupté. Et puis, moi, je vivais par le cœur. J'avais concentré toutes mes affections sur cette enfant, que je croyais ma sœur, et je me trou-

vais bien heureux de pouvoir aimer si ardemment et si purement. Et à présent! O douloureux martyre du prêtre, qui a cru s'endormir ange dans le sanctuaire et qui se réveille homme, je te connais enfin! . . . .

. . . .

. . . . . Je l'aimais, cette vie du sacerdoce; je me sentais créé pour elle. Je ne me faisais pas d'illusions. Je comprenais qu'il y avait des réformes à opérer dans l'Église ; je comprenais surtout la nécessité d'abolir le célibat ecclésiastique, en revenant à l'ancienne discipline conservée par les Églises orientales. Il était temps de s'apercevoir qu'un texte obscur de l'Évangile avait été mal compris; que la chasteté n'était une vertu qu'à la condition d'être volontaire; qu'on pouvait l'embrasser, pour un temps et pour un cas exceptionnel, comme un idéal vers lequel il est beau de tendre, mais qui ne doit pas être imposé comme une loi. Je savais que la plupart de nos jeunes lévites mettent ce joug sur leurs épaules, sans qu'il leur ait été possible de consulter leurs forces. Depuis, j'ai pu sonder les plaies secrètes du sacerdoce, et j'en ai été effrayé, et pourtant je disais encore à Loubère, dans notre dernier entretien :

« Si j'en étais à faire ce pas terrible qui nous lie à jamais, je le ferais sans balancer. Le prêtre a seul la haute, la sublime mission d'enseigner la morale

aux peuples. La justice, cet autre sacerdoce de la vie civile, attend froidement que le crime soit consommé; elle n'est pas chargée de le prévenir. Elle dit au coupable : Tu as prévariqué : au nom de la loi, je te punis. Le prêtre dit à l'homme : Ne pèche pas; mais si tu tombes, repens-toi, et, au nom de Dieu, je te pardonne.

« Cela me paraissait beau et grand. Oui, je l'ai bien aimée cette vie du prêtre appelé à panser les blessures de l'âme, à dire à ses frères : Aimez-vous, c'est la loi du Christ; à dire au coupable : La société te repousse, mais le *bon pasteur* est prêt à mettre la brebis égarée sur ses épaules, et du haut du ciel le Père tend les bras à l'enfant prodigue.

« Oh ! pourquoi toutes ces suavités se sont-elles changées pour moi en amertumes !

. . . .

. . . . . Louise commence à se préoccuper beaucoup de ma nouvelle manière d'être avec elle Cette charmante familiarité fraternelle, qui existait entre nous, est devenue pour moi une terrible épreuve. Je crains qu'elle ne soit bientôt au-dessus de mes forces. Le contact de la main de Louise me fait frissonner de bonheur et de crainte, et les baisers du matin et du soir donnés et reçus, il y a si peu de jours encore, avec tant d'innocence, ces baisers me rendraient fou, si je ne tenais pas mon pauvre cœur à deux mains pour l'empêcher de se trahir.

« Depuis quinze jours, j'ai passé par toutes les crises morales que le cœur et le cerveau d'un homme peuvent supporter. O profonde misère de l'âme humaine! Que de projets coupables n'ai-je pas conçus! Que de résolutions extrêmes n'ai-je pas été sur le point de prendre! Tantôt je voulais abandonner Louise, quitter à jamais le monde, mettre quelque Chartreuse entre moi et le crime, et y mourir de mon amour; tantôt, au contraire, je me disais que des vœux imprudents ne pouvaient m'engager aux yeux de Dieu, et je voulais emporter ma Louise adorée, loin, bien loin; et, puisque j'ai la certitude qu'elle n'est pas ma sœur, la prendre pour épouse devant Dieu. J'ai commencé et déchiré vingt lettres où je lui disais : Louise, tu n'es pas ma sœur, j'ai le droit de t'aimer et je t'aime comme jamais femme n'a été aimée. J'en ai commencé et déchiré vingt où je lui disais qu'il fallait nous séparer, qu'une inexorable nécessité m'imposait ce sacrifice.

« Et, chose singulière, ces deux impulsions si opposées me paraissaient, au moment où l'une ou l'autre m'obsédait, parfaitement raisonnables. Quitter Louise à jamais, la laisser sans appui, sans affections, la livrer au désespoir, oui c'était bien là le devoir sévère que je devais m'imposer. Et puis mon esprit troublé, sans transition aucune, passait d'un vertige à un autre vertige, et retombait brusquement dans un autre ordre d'idées. Alors, abandonner la France, faire de Louise ma

femme, vivre d'amour, fouler aux pieds mes vœux, mon sacerdoce, briser l'autel où j'ai offert la victime sainte, tout cela me paraissait juste, logique, je ne comprenais pas qu'il en pût être autrement!

« D'autres pensées, plus honteuses peut-être, se faisaient jour dans mon esprit..... Une fois je suis sorti de ma chambre..... mais arrivé sur le seuil de celle de Louise, je me suis prosterné et je l'ai arrosé de mes pleurs : pleurs de désespoir, pleurs de remords d'avoir eu la pensée de franchir ce seuil sacré et de souiller, ou du moins de troubler, cette sainte innocence qui croyait reposer sous la garde de Dieu et sous celle d'un frère. Ces larmes ont purifié mon cœur, elles ont été une crise salutaire ; et, rentré chez moi, j'ai renouvelé mes serments d'inviolable chasteté. Je comprenais enfin que cette enfant, trop adorée, doit rester étrangère à mes douleurs et à mes combats. Je dois souffrir seul. Jeter le trouble et le désespoir dans l'âme de cet ange! que Dieu me préserve d'un crime si horrible! Pauvre Louise! Quel serait sur elle l'effet d'une semblable révélation? Peut-être m'aimerait-elle moins? Le sentiment nouveau qu'elle lirait dans mon cœur ne lui inspirerait que de l'effroi. Son amour à elle a appartenu à un autre homme; qui sait s'il ne lui appartient pas encore? Est-il possible de cesser d'aimer? O Louise, ma Louise, tu ne sauras donc jamais ce que tu as été pour moi, et tu ne pourras jamais m'aimer que comme un frère? Et bien, soit. Cette affection si calme et si

douce, ne peut-elle donc plus me rendre heureux. Pourquoi ne pas oublier ce fatal secret et me dire : Elle n'est que ma sœur..... Oh! mon cœur se brise encore! mon Dieu! mon Dieu! sauvez moi! . .

. . . .

. . . .

« Pour rendre la paix à mon âme, je me livre à un travail incessant. Au lieu de fuir la présence de celle qui ne doit être pour moi qu'une sœur, je l'ai priée de me seconder dans mes recherches pour l'œuvre capitale que je vais entreprendre sur la philosophie du christianisme. Je veux que ma sœur soit là, toujours là, près de moi, comme lorsque nous étions à Paris. Son intelligence aidera puissamment la mienne; et puis, elle a pour le travail que je lui impose une aptitude remarquable.

« J'ai rejeté sur des souffrances physiques, que je voulais lui cacher, mes inégalités d'humeur et ce besoin de solitude que je semblais éprouver depuis quelque temps. Nous avons repris nos promenades, nos conversations; on dirait qu'il n'y a rien de changé dans nos relations. Mais pour moi il y a un fantôme terrible, menaçant. Je le vois toujours entre ma sœur et moi; et Louise semble le pressentir. Oh! paix et bonheur de notre sainte amitié, qu'êtes-vous devenus? . . . .

. . . .

. . . .

« Hier, j'ai été lâchement et cruellement égoïste.

Poussé par un sentiment de jalousie du passé, j'ai parlé de Verdelon. Jusqu'à présent j'avais évité de prononcer ce nom, et ma sœur, sans doute, s'était imposé la même loi. Louise a rougi, puis elle a pâli. Elle l'aime encore! Et pourquoi ne l'aimerait-elle plus? Est-ce que l'amour peut s'arracher du cœur sans y laisser quelques traces, quelques cicatrices dont le sang est toujours prêt à couler?

« Je suis sorti pour aller voir un malade. Quand je suis rentré au presbytère, Louise avait les yeux rouges. Elle a pleuré pendant mon absence. Malheureux que je suis d'avoir ravivé ses douloureux souvenirs. Affliger l'être qu'on aime uniquement et ne pouvoir implorer son pardon! Hélas! entre Louise et moi, il n'y a plus d'épanchements possibles. Un frère pourrait sonder les plaies de ce cœur sans les blesser; mais je ne suis pas son frère!!! ».

VII

CONCILE DE LIMOUX

C'était dans les derniers jours d'avril 1862. Le concile provincial de la Gascogne devait se tenir à Limoux. Julio, comme sujet de l'archevêque de T., était justiciable de ce concile. Une longue et violente épître, élaborée dans un conciliabule de la *Mappemonde catholique*, présidé par son ancien rédacteur, fut adressée à l'évêque de *** que l'on savait ultramontain zélé et ennemi personnel de Julio. Cette fois, il était à peu près certain que les longues prudences de l'archevêque de T. ne seraient plus de mise, et qu'une condamnation solennelle réduirait enfin au silence le misérable prêtre acharné à écrire à l'encontre des saines doctrines romaines.

Le concile s'ouvrit, le cinq mai 1862, par une

procession générale qui partit de la cathedrale, et fit un long parcours dans les rues principales de la ville. Après la croix et la bannière, venaient les frères des écoles chrétiennes, les élèves du petit séminaire, ceux du grand séminaire, les prêtres missionnaires, les moines des différents ordres religieux de la province, les curés de la ville, les chanoines des cathédrales, les théologiens de Pamiers, de Carcassonne, etc., etc., les évêques suffragants de l'archevêché de T., crossés, mitrés, portant des chapes d'or, enfin le prélat président du concile.

L'archevêque de T. prononça le dicours devant tout ce que la ville de Limoux et les petites villes environnantes possédaient de beau monde. Des places réservées pour les autorités, une haute estrade où toutes les beautés de cette contrée méridionale étalaient d'amples robes de soie, gonflées d'énormes crinolines, donnaient à la réunion ce cachet de religion demi mondaine qui caractérise si bien le catholicisme hybride du XIXe siècle. Le préfet de l'Aude pouvait être un protestant ou un juif, le général commandant la division militaire pouvait être un libre penseur, le président du tribunal, un disciple de Proudhon ou de Renan, un frère de Vanhergen, ces honorables fonctionnaires avaient leur place marquée, comme hauts fonctionnaires, dans une assemblée où quiconque eût avoué ne pas croire à l'Immaculée Conception eût été déclaré hérétique.

Quels étaient donc les catholiques sérieux de cette nombreuse réunion?

C'était le clergé, sans conteste; les serviteurs de l'église, sacristains, suisses, bedeaux, chantres, organistes, je le suppose.

C'était le conseil de fabrique.

C'était quelques femmes.

C'était quelques vieillards.

Tout le reste était le monde : monde curieux, monde indifférent, monde sceptique, monde incroyant; mais monde bien élevé, se soumettant, avec un sentiment parfait des convenances, à toute la pantomime extérieure des croyants.

Là, l'éloquence filandreuse du président du concile se déploya dans une longue harangue, dont l'heureux thème fut le renouvellement de la face de la terre par le concile de Limoux. Rien ne fut oublié : ni l'immortel Pie IX et son merveilleux pontificat, ni la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, ni les douleurs du pontife si cruellement éprouvé, ni les anathèmes contre la révolution vomie par l'enfer, ni les triomphes futurs de la papauté attendus de la puissance de la Vierge qui, seule, dans le monde, a tué tous les hérétiques.

Le lendemain, dans une séance particulière, les travaux du concile furent indiqués. M. le Promoteur fit prêter serment aux vénérables chanoines, théologiens et canonistes présents au concile, de garder le secret sur tout ce qui serait dit par les

évêques, et de taire tout ce qui pourrait nuire ou au respect dû au concile ou à l'honneur des personnes.

On nomma ensuite les présidents, vice-présidents, secrétaires, théologiens des diverses congrégations. On fixa les sessions où se liraient les décrets, et les assemblées ou congrégations générales où auraient lieu les discussions.

Ces préliminaires une fois terminés, les travaux du concile commencèrent et se poursuivirent activement. Le 10, à quatre heures de l'après-midi, sous la présidence de l'illustrissime et révérendissime archevêque métropolitain, eut lieu la sixième congrégation générale à laquelle assistaient les révérendissimes et illustrissimes évêques, les députés des chapitres et les théologiens. L'archevêque président ayant récité la prière *Adsumus*, la lecture du procès verbal de la congrégation précédente fut faite par un des notaires du concile. Deux décrets furent ensuite lus et approuvés, l'un qui proscrivait les mauvais journaux, et nommément *le Cycle*, *le Coq national*, *la Feuille*, tous trois accusés, et convaincus de nier la nécessité du pouvoir temporel du Pape et de favoriser la révolution italienne, doctrines condamnées déjà par les Papes et les décrets du concile de Trente; l'autre qui proscrivait les danses tournantes, telles que la polka, la mazurka, etc., etc., comme pouvant provoquer de coupables pensées.

Ces deux décrets avaient été travaillés, avec un

soin extrême, par la congrégation *de Bonis moribus*, les sages vieillards qui composaient cette congrégation ayant pensé que toute l'impiété de ce triste temps venait de ces malheureuses danses inventées par le diable lui-même.

Ensuite l'illustrissime et révérendissime évêque de **, président de la congrégation *de Fide*, demanda la parole à l'illustrissime et révérendissime archevêque métropolitain, président du concile, et, l'ayant obtenue, exposa ce qui suit :

« Illustrissimes et révérendissimes Pères et très chers Frères.

« Je donne pleine et entière approbation aux décrets que vous venez de promulguer pour extirper deux grands fléaux de ce siècle : les journaux et la danse. Vous venez de faire en cela preuve d'une connaissance profonde des plaies qui rongent la société moderne, et qui prouvent le danger de sa prétendue civilisation. Mais, j'ose le dire, il y a un mal plus grand, un mal qui est près de nous, un mal qu'une indulgence, sinon coupable, du moins malheureuse, tolère dans nos contrées méridionales, si énergiques dans leurs croyances orthodoxes, c'est l'hérésie. (Profonde sensation.)

« Un nouvel Arnaud de Bresse, comme un loup ravisseur désole le Midi, et cherche à perdre les âmes par des doctrines empestées. (Plusieurs voix : Anathème à l'hérétique.) Ce destructeur de la foi, cet ennemi de l'Église et du saint siége, contre

lequel il ne cesse, depuis plusieurs années, de vomir ses blasphèmes, est un prêtre du diocèse de T., du nom abhoré de Julio de la Clavière. Comme tous les hérétiques passés et à venir, il s'est changé en ange de lumière. Rien de plus modeste que sa tenue, rien de plus doux que son langage, rien en apparence de plus dévoué aux véritables intérêts de l'Église. C'est par ces beaux dehors de vertu, de générosité, de piété, de dévouement, en paroles, au saint siége et à l'immortel Pie IX, pour lequel il affecte une vénération toute particulière, qu'il trompe les âmes droites, qu'il surprend les faibles, qu'il égare ceux qui ignorent les véritables nécessités de l'Église, à ces âges de perdition et de ruine. (Plusieurs voix : Anathème ! encore anathème ! que le concile le frappe !)

« C'est surtout par ses écrits, pleins d'un venin subtil, qu'il distille l'erreur. Déjà une première fois, jouant le rôle d'un faussaire infâme, il a travesti les paroles d'un vieillard mourant pour en faire les paroles d'un novateur, d'un conseiller imprudent de réformes dans l'Église, d'un critique superbe de la conduite si sage et si admirable du vénéré Pontife, dont tous les siècles publieront la gloire. Nous savons que cette profanation odieuse d'un nom si respectable a eu un malheureux succès à T.; que des hommes impies, appartenant à des sociétés ennemies de la foi, ont donné des louanges publiques à l'auteur de cette indigne fourberie, et lui ont fait la réputation d'un écrivain

illustre. (Voix : Que le concile prononce contre lui l'anathème !)

« Ce n'est pas tout ; il a profané la chaire de vérité par la prédication des mêmes erreurs, au grand scandale des oreilles pies, et les applaudissements des ennemis de l'Église sont venus l'encourager dans cette voie funeste.

« Sa conduite dans les États du pape a été si coupable, qu'il a porté l'audace, à l'exemple des ennemis des saintes communautés religieuses, jusqu'à briser une clôture, crime que la sainte inquisition a poursuivi, mais en usant d'une telle indulgence pour le coupable, qu'il a été facile à celui-ci de se soustraire à une peine qu'il eût acceptée avec humilité, s'il y avait eu dans son cœur un reste de foi. Et depuis il s'est fait écrivain dans ces libelles quotidiens qu'on appelle les journaux, il a élevé, à la face du monde, une chaire de pestilence, où il a enseigné toutes les erreurs condamnées par les brefs et les allocutions des saints pontifes Grégoire XVI et Pie IX.

« Enfin, il vient de mettre le sceau à ses crimes, en publiant, non plus des feuilles volantes comme son journal corrupteur, mais un livre où il entasse une érudition mensongère pour établir que le Christ, les apôtres, les premiers Pères, n'ont pas voulu que le pontificat catholique fût protégé par une royauté terrestre, oubliant les constitutions des souverains pontifes, où il est déclaré que le pape porte les deux glaives, que toute puissance a

été donnée au Christ, par conséquent au vicaire du Christ, dans le ciel et sur la terre. (Plusieurs voix : Malédictions à l'hérétique!)

« Oui, illustrissimes et révérendissimes pères et bien chers frères, qu'il soit maudit le prêtre qui a souillé son sacerdoce, en inventant une calomnie indigne contre un archevêque prince de l'Église!

« Qu'il soit maudit le prêtre qui a proféré dans la chaire de vérité des doctrines scandaleuses!

« Qu'il soit maudit le prêtre violateur de la sainte claustration, protégée par les conciles et les constitutions des papes!

« Qu'il soit maudit le prêtre corrupteur des âmes par les doctrines empestées du journalisme moderne!

« Qu'il soit maudit avec Dathan et Abyron, avec Osée profanateur de l'arche, avec Judas le traitre, avec tous les hérétiques auxquels l'Église a jeté l'anathème!

« Maudit celui qui attaque la puissance temporelle des pontifes de Rome, sans laquelle leur puissance spirituelle n'est pas libre!

« Maudit celui qui fait la leçon au pape, à l'épiscopat catholique, et qui prétend connaître mieux que nous ce qui convient à l'Église!

« Maudit soit l'orgueilleux, l'hérétique, le profanateur, le novateur, le folliculaire, le fabricateur de livres de scandale!

« Maudit qui approuvera les doctrines de Julio,

actuellement encore curé de Melles dans le diocèse de T.! »

Et s'avançant vers le milieu de la salle et prenant un livre des Évangiles :

« Que l'on choisisse entre le Christ et Julio profanateur du Christ! Moi, je me sépare de Julio, je lui dis anathème, je le maudis et je m'attache au Christ! » (Des cris répètent dans toute la salle : Nous nous attachons au Christ, nous maudissons Julio. Condamnation! Anathème!)

Ce discours, dont les formes étaient empruntées à la rhétorique sauvage des inquisiteurs du moyen âge, avait produit un effet immense et changé cette pacifique réunion d'hommes, généralement timides, en un conciliabule d'énergumènes.

L'archevêque de T. jeta un peu d'eau sur ce feu. Il n'aimait pas l'évêque de **, qui avait la réputation d'être l'évêque le plus exalté de toute la France. Puis, une phrase du discours était directement à l'adresse de l'archevêque. Il n'en fallait pas davantage pour piquer au vif le métropolitain.

Il prit à l'instant la parole.

« Ilustrissimes et révérendissimes Pères et très chers Frères,

« S'il ne fallait que s'unir aux anathèmes prononcés contre les doctrines imprudentes ou même

condamnables de M. l'abbé Julio, je ne serais pas le dernier à m'élever contre lui, et comme il est un des prêtres de mon diocèse, je n'aurais pas laissé ce soin à l'un de mes suffragants. Mais ici il y a une question plus haute. Avec les sentiments de déférence que nous portons tous au saint siége, et aux très saintes congrégations instituées, par les souverains pontifes, pour surveiller, dans tout le monde chrétien, les erreurs des hétérodoxes, ne serait-ce pas nous attribuer dans l'Église les fonctions que la hiérarchie actuelle confère à la sacrée congrégation de *l'Index?*

« Nous nous exposerions à paraître faire la leçon à Rome, et une condamnation contre M. l'abbé Julio paraîtrait un empiétement sur des droits que l'épiscopat exerça autrefois, je le sais, mais qu'il a, à peu près, abdiqués pour concentrer toute la force de l'Église dans les mains, si saintes et si vénérées, des souverains pontifes.

« Quelque légitime que puisse être votre indignation contre les écrits dont l'illustrissime et et révérendissime Père, président de la congrégation *de Fide*, vous a dévoilé la malice, je pense qu'il est plus respectueux pour Rome de laisser à la congrégation de *l'Index* de signaler ces erreurs à tout le monde catholique; la condamnation aura plus de retentissement. D'un autre côté, notre conduite sera plus prudente. Rome est la douceur même : lorsqu'elle condamne, elle laisse au coupable volontaire ou à l'égaré par surprise, une

facilité complète de rentrer dans les sentiers de la vérité. Elle se contente d'une simple adhésion à ses décrets. Elle ne pousse donc pas ainsi à l'obstination, des esprits qui souvent ont pu se tromper de bonne foi.

« L'abbé Julio peut être rangé dans cette catégorie des esprits rêveurs et utopistes qui, en cherchant le bien, tombent dans de dangereux excès. Mais ce prêtre, de mœurs douces et pures, n'a jamais montré la moindre obstination. Lors de la publication du prétendu *Testament religieux* de l'illustre cardinal, mon prédécesseur, il me donna une déclaration de soumission complète qui arrêta le scandale de cet écrit, déclaration que j'eusse pu soumettre à votre esprit bien connu d'équité et d'indulgence chrétienne, si j'eusse pu soupçonner qu'on eût donné autant d'éclat à une affaire qui, à mon avis, et je crois être bon juge puisqu'elle me regarde, en mérite beaucoup moins. (Quelques voix : Très bien ! très bien !)

« Je vois, illustrissimes et révérendissimes pères et très chers frères, que mes paroles éclaircissent assez la question pour que je n'aie pas à m'étendre plus longuement sur ce sujet. Toutefois, il y a une considération qui vous frappera tous : c'est que dans notre siècle, avec la disposition des esprits à briser tout frein, toute discipline, nous devons éviter, avec le plus grand soin, d'exposer certaines natures ardentes à lever contre l'Église l'étendard de la révolte. Les leçons de l'histoire ne doivent

pas être perdues. Des hommes, qui avaient servi la sainte cause, irrités souvent de mesures prises contre eux, avec une rigueur qui a paru outrée, ont donné le triste spectacle d'une rupture éclatante avec l'Église. Et ces mêmes hommes seraient morts paisiblement dans son sein, si on les eût traités avec moins d'acrimonie dès les commencements.

« Je demande donc qu'il ne soit pas donné suite au décret d'anathème prononcé contre l'abbé Julio. Mais que le concile émette le vœu que la sacrée congrégation de l'*Index* se prononce sur les erreurs dont on accuse cet écrivain. »

On voit de suite l'habileté de cette harangue; l'archevêque sauvait Julio des foudres du concile, tout en le renvoyant au tribunal de l'*Index*. Il mettait à sa place le fougueux évêque de ** et donnait à tous une bonne leçon de modération utile, ce jour-là, dans un pays où l'on reviendrait, avec une facilité effrayante, au système barbare des persécutions religieuses.

De plus, il tenait la parole qu'il avait donnée au terrible Loubère dont le souvenir ne le quittait pas. Dans ses mauvaises nuits, l'archevêque avait le cauchemar, et c'était toujours le prêtre Loubère, devenu ouvrier imprimeur, qui lui apparaissait vêtu d'une blouse, tenant un pistolet à la main, et lui disant : Tu es mort si tu touches à Julio.

Les conclusions de l'archevêque de T. furent

adoptées à la majorité des voix et insérées au procès verbal. Comme il n'y avait rien à l'ordre du jour pour cette congrégation, qui fut la plus orageuse de tout le concile, le président leva la séance après avoir récité la prière accoutumée : *Sub tuum.*

VIII

PROH DOLOR!

Avril.

« O révoltes de mon cœur et de mes sens, vous êtes apaisées, mais à quel prix! Pendant que je m'absorbais dans mes luttes contre un danger, qu'un peu de calme et de réflexion pouvaient réduire à sa juste valeur, je ne voyais pas qu'une tombe s'entr'ouvrait sous mes pieds et allait engloutir mon bonheur, ma vie, mon amour, ma Louise, ma sœur. Car elle est une sœur pour moi à présent, et rien qu'une sœur. Comment est-il possible que le murmure soit arrivé jusqu'à mes lèvres, et que je me sois trouvé en proie à une sombre frénésie pendant laquelle j'osais me plaindre à Dieu de ne m'avoir pas donné ma part de bonheur sur cette

terre! Quoi! Louise était là, près de moi, et je n'étais pas heureux! O mon Dieu! pardonnez-moi et ne me punissez pas. Vous pouvez éloigner la mort du lit de cette pauvre enfant. Vous pouvez prendre la main de Louise comme celle de la fille de Jaïre et lui dire : Lève-toi. Mais suis-je digne d'une telle grâce? N'ai-je pas maudit cette destinée que vous m'aviez faite si belle? Mon Dieu, pardonnez à votre créature; et, comme le Christ au Gethsemani, je vous dirai : Mon Père, s'il est possible, faites que ce calice s'éloigne de moi!

« Cette toux sèche, terrible indice d'un mal qui ne pardonne pas, et qui, dans les premiers jours que nous avons passés ici, ne déchirait plus la poitrine de Louise, a reparu. Toujours absent du presbytère depuis trois semaines, en proie à mes hallucinations, combattant contre une ombre, je ne voyais pas l'affreuse réalité! Mais hier, occupé avec ma sœur à ce travail, qui devait être notre salut, une de ses crises de toux est survenue. Louise a porté son mouchoir à sa bouche, elle l'a retiré couvert de sang. Je l'ai regardée: ses grands yeux brillaient d'un éclat extraordinaire, ses joues étaient pâles, seulement les pommettes étaient colorées d'un rouge ardent. J'ai pris sa main, elle était brûlante.

« — Tu as la fièvre? lui ai-je dit.

« — Je ne l'avais pas encore eue le jour, m'a-t-elle répondu.

« — Tu l'as donc pendant la nuit? m'écriai-je.

« — Oui, depuis quinze jours; fièvre légère sans doute.

« — Et pourquoi ne me l'as-tu pas dit? Tu souffres, Louise, et tu me le caches!

« — Tu ne le savais donc pas?

« — Et comment pouvais-je le savoir, malheureuse enfant?

« — Je te voyais si triste, si malheureux; tes yeux s'attachaient sur moi d'une façon si sombre, si étrange! Lorsque je m'approchais de toi, que je prenais ta main pour la poser sur mon pauvre cœur, qui bat quelquefois dans ma poitrine comme s'il voulait s'en échapper, tu me quittais brusquement; et je me disais : Il veut me cacher ses larmes. Je lisais ma sentence de mort dans tes traits bouleversés. Je le vois bien, Julio, il faut mourir, n'est-ce pas?

« Et Louise se jeta dans mes bras en fondant en larmes, et moi, éperdu de douleur, je pleurai avec elle.

« — Non, ma Louise, tu ne mourras pas! Tu es ma sœur, ma sœur bien-aimée. Dieu n'ôte pas une sœur à son frère.

« Cette triste explication épuisa les forces de Louise, il fallut la monter dans sa chambre.

« Seul avec elle, je me mis à genoux près de son lit et là, sa main dans la mienne, je cherchai à calmer l'imagination de cette pauvre enfant. Je lui protestai, avec vérité, que mes tristesses, mes préoccupations tenaient à des causes étrangères à

sa maladie. Il m'est arrivé, lui dis-je, ce qui arrive souvent aux hommes qui ont été absorbés par un travail d'esprit où il leur a fallu mettre en jeu toutes leurs facultés intellectuelles. Mon livre, *De la Puissance temporelle des papes*, avait pour moi une importance majeure. Faire de la polémique dans un journal ou la transporter dans un livre, n'est pas quelquefois chose facile. On peut échouer; et, mon œuvre terminée, il m'est resté, comme cela arrive à quelques écrivains, une fatigue physique et morale du cerveau, contre laquelle j'ai eu beaucoup de peine à réagir. Je l'ai combattue par un exercice violent. De là mes absences continuelles.

« — Que ne me disais-tu tout cela? me répondit Louise. Pourquoi souffrir seul? Si je ne te connaissais pas si bien, sais-tu que la pensée que j'étais moins aimée aurait pu me venir.

« — O ma Louise, tu ne l'as pas eue cette mauvaise pensée? Ce serait mal, bien mal.

« Louise me regarda en souriant, comme doivent sourire les anges.

« — Non, me dit-elle, je n'ai pas douté de mon frère, mais j'étais inquiète. Je ne te comprenais plus . . . .

. . . .

. . . .

« J'ai fait appeler le docteur D. Hélas! il ne m'a rien appris. Je savais bien que Louise était perdue et que rien ne pouvait plus la sauver! Mais cet

arrêt de mort, prononcé par la bouche d'un médecin, est quelque chose de terrible!... C'est qu'au fond de l'âme, il reste toujours un espoir, tant que la science n'est pas venue, froide, inexorable vous dire : Dans un mois, dans quinze jours peut-être, cette existence, qui est votre existence, sera anéantie. Et voilà ce que le docteur m'a dit ce matin. Et je ne suis pas tombé foudroyé! Et j'ai eu le courage de rentrer dans la chambre de Louise et de lui sourire!... Oui, je lui ai souri. J'ai eu l'air tranquille et satisfait. Le médecin me devait la vérité. Terrible avec moi, il a été doux et consolant avec ma sœur. « La conscience du danger où elle se trouve serait funeste pour mademoiselle de la Clavière, m'a-t-il dit. Ce n'est pas seulement la poitrine qui est attaquée, il y a une affection au cœur qui peut tromper tous les calculs de la science. Une émotion pénible peut la tuer à l'instant. Il y a sans doute dans votre sœur un vice irrémédiable de constitution; mais le moral a aussi beaucoup souffert. Je crois que je suis parvenu à la rassurer, et si elle n'était que phthisique, j'affirmerais avoir réussi. Mais cette maladie de cœur est quelque chose d'effrayant, de mystérieux : elle donne aux malades des intuitions étranges, une clairvoyance qu'il est difficile de tromper, et leur sensibilité nerveuse est telle que toute impression est un danger. Surveillez donc vos regards, votre attitude avec une extrême attention. Homme et prêtre, vous devez être courageux devant la souf-

france et devant la mort. Songez-y bien, une imprudence, de vous surtout, pourrait tuer mademoiselle votre sœur.

« J'écoutais, morne, immobile; je sentais mon sang se glacer dans mes veines, mais je comprenais que mon courage pouvait prolonger la vie de Louise. J'ai serré la main du docteur en lui promettant d'obéir. Et voilà pourquoi j'ai souri et j'ai eu l'air heureux en entrant dans la chambre de ma sœur. Oh! comme son regard épiait mes impressions! Je l'ai trompée. Son visage est devenu calme et riant. Nous avons plaisanté sur ses frayeurs. Elle a prétendu que moi aussi j'avais eu peur de l'accident du matin. Mais le docteur l'avait si parfaitement expliqué! Il ne fallait que quelques jours de repos. Et puis, au mois d'avril, l'atmosphère n'est pas égale, les matinées et les soirées sont humides. Ce beau mois de mai me guérira, n'est-ce pas Julio? Oh! que de belles fleurs nous allons cueillir ensemble dans la montagne! car vous n'irez plus vous promener sans moi, monsieur. Et quels beaux herbiers nous allons faire, pour remplacer ceux qui se sont perdus pendant que vous parcouriez le monde, en vrai chevalier du moyen âge, pour aller au secours de votre sœur, enlevée par des chevaliers quelque peu félons, bien qu'ils prennent, comme leur fondateur Ignace, le titre de chevaliers de la sainte Vierge. Oh! oui, le mois de mai me sauvera.

« — Oui, mon ange, il te sauvera.

« Et une voix intérieure me disait : C'est au mois de mai qu'elle doit mourir, et les fleurs que tu ramasseras, tu les porteras sur sa tombe.

« Et pendant que la voix sinistre retentissait dans mon cœur, comme un glas funèbre, je continuais à rire et à plaisanter avec ma sœur.

« O mon Dieu ! si des pensées coupables ont souillé mon âme, cette torture qui la broie ne les a-t-elle pas expiées?

. . . .

. . . .

« Louise ne peut plus sortir de sa chambre. La maladie fait des progrès rapides. Les palpitations du cœur sont continuelles. Les solennités de la semaine sainte et de Pâques m'ont forcé d'être presque toujours éloigné de ma sœur. O Christ, j'ai uni mon agonie à la vôtre. Je vous ai suivi sur le Calvaire, et j'y ai versé ces larmes que saint Augustin appelle le sang du cœur. Les tristes lamentations des prophètes, ces images voilées, ces cierges éteints, tout ce deuil de l'Église, jamais je n'en avais si bien senti la sublime poésie. Mais le jour de la résurrection, tout en ranimant nos espérances pour une vie meilleure, a été pour moi sans joie. Les chants du triomphe, l'*Alleluia* étaient sur mes lèvres, mais dans mon cœur, toujours la mort et les ombres; toujours le cri sinistre : *Deus, Deus, meus, quare dereliquisti me ? Tristis est anima mea usque ad mortem !*

. . . .

« Louise a voulu faire ses pâques. Quand elle m'en a parlé, il m'a été facile de voir qu'elle examinait l'impression que sa demande produisait sur moi. J'ai eu l'air de la trouver parfaitement naturelle.

« — Tu sais pourtant, lui ai-je dit, qu'on peut prolonger le temps pascal pour les malades.

« — Non, non, m'a-t-elle dit, il ne faut pas attendre davantage. Quand je pourrai sortir, j'irai à l'église remercier le Dieu qui sera venu me visiter ici......

« Pauvre ange! avec quelle foi elle a accompli cet acte auguste de la communion.... Mon Dieu, que j'ai souffert!

. . . .

« 1er mai.

« Quand ce mois sera terminé, ma sœur n'existera plus. Le médecin me l'a dit et je le vois bien, il ne se trompe pas. De ces trente et un jours combien Dieu m'en accordera-t-il?

. . . .

« Je ne comprends plus l'impression que j'ai ressentie en apprenant que Louise n'était pas ma sœur. Je ne devais éprouver que de la surprise, et ce premier mouvement passé, ne rien trouver de changé dans ma vie. J'ai été fou. Je n'étais

plus moi-même et je ne puis plus m'expliquer ces aberrations. Oh ! si Dieu me conservait Louise, comme je serais heureux d'être toujours son frère, rien que son frère. Devant son limpide regard, une pensée coupable ne pourrait surgir en moi. Comme tout ce qui dans ma vie, après la découverte de ce fatal secret, m'a paru si sombre, me semblerait à présent devoir être lumière et bonheur! Vivre avec Louise, la voir tous les jours, échanger mes pensées avec les siennes, m'enivrer avec elle de la double vie de l'esprit et du cœur, est-ce qu'il y a quelque chose au dessus de cette félicité? Et cette félicité que mon lâche cœur, dans un moment de folie, rejetait; cette félicité qui ne lui suffisait plus, et qu'il met à présent au dessus de toutes les joies de la terre; cette félicité va lui être enlevée... Louise doit mourir!...

. . . .

« Aujourd'hui Louise semble être beaucoup mieux; les battements du cœur sont calmes et réguliers. Il y a quelquefois dans les maladies un temps d'arrêt. Louise pourrait vivre bien au delà du terme fixé. Pourquoi ne pas espérer?

« J'ai parlé au médecin de mes espérances.

« — Voulez-vous la vérité? m'a-t-il dit. — Oui, ai-je répondu. — Eh bien, c'est une question non de semaines, mais de jours. Je crains une crise et si elle arrive, ce sera une question d'heures. . .

. . . .

. . . .

« J'avais cru, jusqu'à présent, que le médecin et moi nous avions réussi à abuser Louise sur le danger de sa position. Elle paraissait si calme! Sans faire de projets pour l'avenir, comme en font d'ordinaire ceux qui sont atteints de phthisie, elle parlait pourtant comme si cet avenir ne fût pas borné pour elle à un petit nombre de jours. Eh bien, je me trompais : Louise n'a pas eu un instant d'illusion... Ce matin, je la trouvais encore mieux que la veille, la nuit s'était bien passée; elle avait eu quelques heures d'un sommeil paisible. Et, malgré les arrêts de la science, il me semblait que la science se trompait et que ma sœur pouvait vivre. Louise a lu mes pensées sur mon visage.

« — Tu me crois mieux, n'est-ce pas, mon cher Julio?

« — Oui, ma Louise, tu es mieux, bien mieux.

« — C'est une trêve à la souffrance, c'est beaucoup, mais ce n'est qu'une trêve. Comprends-le bien, Julio, et n'espère pas contre toute espérance. Tiens voilà, la douleur au cœur qui revient

« — Louise, ma Louise, que dis-tu?

« — Je dis, reprit Louise d'une voix brève et en fixant sur moi ses yeux agrandis, par la maigreur de son visage, et auxquels la fièvre donne un éclat surprenant, je te dis, Julio, que nous ne devons plus chercher à nous tromper pendant le peu de jours que nous avons à passer ensemble. Je te dis que toi, prêtre, tu dois avoir le courage de me préparer à mourir. Assez, assez de dissimulation

entre nous, c'est une souffrance de plus pour tous les deux. O mon cher Julio, je regrette la vie, je regrette la lumière, les fleurs, nos vallées, nos montagnes, toute cette riante nature dont tu m'as appris à connaître les beautés; mais que sont ces regrets auprès de celui de te quitter? Qui sait à quelles épreuves tu es encore réservé? Ton livre, que j'ai lu avec tant d'admiration, ce livre tout imprégné des saintes doctrines de l'Evangile, et où tu as su concilier les droits sacrés de la vérité avec le respect que l'on doit aux dernières illusions d'un vieillard malheureux, eh bien, ce livre sera pour toi, je le crains bien, une cause de persécutions nouvelles. Je ne serai plus là pour adoucir tes peines en les partageant.

« La voix de Louise était saccadée; ses yeux s'allumaient de l'éclat de la fièvre; son cœur battait avec violence.

« — Ne pleures pas, Julio, me dit-elle, en passant ses bras autour de mon cou. Je crois, moi, que l'âme séparée du corps revient encore auprès de ceux qu'elle a aimés. Je serai avec toi, Julio, toujours avec toi, car je n'aime que toi. A présent, sois prêtre auprès de ta sœur, il en est temps.

« Je la compris..... Elle reçut de mes mains tremblantes le sacrement des mourants, et je trouvai la force de dire à cette âme que j'ai tant aimée: « Sors de ce monde âme chrétienne!... »

. . . .

Après cette cérémonie, Louise a eu un moment de calme parfait.

« — Je suis bien, m'a-t-elle dit, très bien. Laisse-moi te parler un peu : cela ne me fatigue pas. A présent, Julio, nous allons attendre la mort ensemble; elle ne nous séparera que pour un peu de temps, pour un temps bien court, je le crois. Tu as beaucoup souffert, mon frère; tu souffriras encore, et les peines morales tuent, je le sais bien. Non, mon frère, non, nous ne serons pas longtemps séparés . . . .
. . . .

« La nuit a été terrible!

« — Cette agonie est bien douloureuse pour nous deux, mais au moins nous ne sommes plus obligés de nous cacher nos angoisses, me disait Louise d'une voix tremblante.

. . . .
. . . .

« 17 mai.

« — Écoute-moi, m'a dit Louise, après deux heures d'un repos presque paisible, écoute-moi. Je veux te parler de lui : de lui, tu sais? dont je ne prononçais jamais le nom. Il m'a fait bien du mal : mais je lui pardonne. Et depuis quelque temps je ne comprends plus comment je l'ai tant aimé. Son cœur n'était pas à la hauteur du mien...

« La respiration de Louise devenait de plus en plus haletante. Je la soulevai doucement et elle appuya sa tête sur ma poitrine.

« — Bien, dit-elle, je suis bien là pour mourir dans tes bras...Comment ai-je pu désirer une autre affection que la tienne? Dans ce moment suprême, je lis dans mon cœur... Tu as été le grand, l'unique amour de ma vie, l'autre n'était qu'une illusion....

« Une révolution terrible se fit dans mon être. Ces souvenirs du passé, cet être adoré que je tenais dans mes bras et qui, sur le seuil de l'éternité, semblait avoir l'intuition de ce que nous aurions pu être l'un pour l'autre, tout cela me jeta dans je ne sais quel délire. Je serrai Louise sur mon cœur. Mes lèvres touchèrent les siennes....

..... Pardon mon Dieu! Pardon et pitié! Mon premier, mon dernier baiser d'amour, c'est un cadavre qui l'a reçu.

IX

UN CHAPEAU DE CARDINAL

Les précautions prises par le concile, pour que rien de ce qui se passait dans son sein ne fût connu au dehors, avaient été inutiles. Les serments se prêtent mais ne se tiennent pas. Une assemblée délibérante, ne se composât-elle que de deux membres, est de sa nature indiscrète. Elle a besoin de dire ce qu'elle a fait. L'affaire de Julio, au concile de Limoux, fit grand bruit dans le monde religieux. Les uns trouvèrent que l'archevêque avait bien fait de ne pas laisser prendre de trop grandes proportions à une chose de soi peu importante, d'autres, même parmi l'épiscopat, le blâmaient de faiblir dans cette circonstance et de pousser trop loin l'esprit de conciliation et de ménagement.

Cependant, tout était prêt dans le monde catholique pour la grande manifestation épiscopale du 8 juin 1862.

Une première fois la secte ultramontaine avait fait venir les évêques catholiques à Rome, pour assister à la promulgation du dogme de l'*Immaculée Conception* de la Vierge. L'épiscopat, oublieux de ses droits, était allé signer une première fois sa déchéance et proclamer l'omnipotence papale, en trouvant bon que, sous ses yeux, le Pape changeât en dogme une opinion controversée dans l'Église. Jamais filet plus habile n'avait été tendu à ces bons évêques, tout absorbés, depuis leur jeunesse sacerdotale, dans les paperasseries de l'administration ecclésiastique et qui ne se doutèrent pas qu'il y avait là-dessous un piége pour établir un dogme plus important, aux yeux des ultramontains, que celui des priviléges de la Vierge, le dogme de l'infaillibilité papale. Le coup avait été préparé de longue main par les Jésuites, et ce fut pendant l'exil de Gaëte, après les tourmentes de la révolution romaine, que les conseillers de Pie IX, saisissant habilement le côté faible du Pape, très porté au mysticisme, lui mirent dans la tête qu'il y avait un moyen admirable, quand la papauté terrestre semblait péricliter, d'agrandir outre mesure la papauté spirituelle, celui de se proclamer hautement infaillible en décrétant un dogme.

Pie IX qui s'était horriblement compromis vis-à-vis des ultramontains, amis de l'Autriche,

par ses essais de gouvernement libéral, avait besoin de leur donner des gages de son retour aux idées de pouvoir absolu. Il adopta chaudement ce projet, et ce fut de Gaëte que partit un bref du Pape, destiné à consulter les évêques du monde catholique sur l'opinion des fidèles au sujet de l'Immaculée Conception.

Les évêques tombèrent des nues devant cette missive. Ils crurent que le Pape voulait occuper ses loisirs en réveillant cette vieille querelle théologique. Ils consultèrent leurs curés. Ceux-ci tout aussi étrangers que leurs patrons à la question elle-même, qui était abandonnée depuis des siècles dans les études cléricales, ayant entendu les bonnes femmes réciter l'invocation : « Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous, » répondirent aux évêques que la croyance de leurs paroisses était que la Vierge avait été conçue sans péché.

Rome ne demandait rien de plus. Pas un évêque, pas un curé n'avait deviné le piége des Jésuites. Ceux-ci firent faire des recherches d'érudition par leurs théologiens. Le plus remarquable d'entre eux, et qui devait plus tard se séparer de l'ultramontanisme avec tant d'éclat, le Père Passaglia prouva, en deux ou trois volumes in-folio, que le mot *immaculata* se trouvait dans tous les livres grecs et latins écrits depuis saint Jean Damascène. Saint Paul avait bien dit que, « tous ont péché en Adam. » Saint Augustin avait prêché que,

« celui-là seul était né sans péché qui avait été conçu sans l'embrassement viril. » Des papes, même dans le beau temps de l'Église, avaient prêché contre la doctrine de la Conception Immaculée. Mais enseigner le contraire de saint Paul, donner un démenti à saint Augustin, faire se contredire la papauté des vieux âges et la papauté moderne, bagatelle! Qui va lire aujourd'hui saint Paul, sant Augustin et les sermons des papes? les Jésuites ne s'arrêtèrent pas pour si peu. Le Pape, qui n'a pas le temps de lire, pensa comme les Jésuites; les évêques pensèrent comme le Pape, et la grande décision dogmatique parut.

Une fois que ce courant d'idées fut établi, et les Jésuites, secondés merveilleusement en France par leur journal l'*Univers*, avaient réussi au delà de toutes leurs espérances, tout prêtre courageux qui, après des études sérieuses sur la question, voulut, avant la promulgation du dogme, user de sa liberté pour l'étudier et faire connaître son opinion, fut en butte, du moment que cette opinion n'était pas celle des Jésuites, à la persécution la plus acharnée.

On se rappelle celle qui fut exercée contre ce malheureux abbé Laborde dont les mœurs étaient si pures et la piété si exemplaire, qui, plus tard, devait mourir de faim à Paris, victime de ses convictions.

Les ultramontains avaient pris stratégiquement leurs mesures; et quand les évêques furent réunis,

ils eurent l'agrément de s'entendre adresser un long discours qui pouvait se traduire ainsi :

« Vénérables Pères en Dieu, vous n'êtes pas venus ici pour prononcer avec le Pape votre frère dans l'épiscopat. Vous êtes venus jouer le rôle d'enfants de chœur du Pape et apporter de la pompe à la cérémonie; le Pape décidera seul. »

Les bons Pères en Dieu s'étaient munis, pour leur voyage, de belles mitres étoilées de pierres fines, de grandes crosses de vermeil ciselé, de chapes de drap d'or. Il leur en eût trop coûté de ne pas faire exhibition de toutes ces belles choses sous la coupole de Michel-Ange. Ils assistèrent à la proclamation du dogme.

L'épiscopat du vingtième siècle avisera.

Ce n'était pas assez de la surprise du 8 décembre 1854, la secte ultramontaine voulait un *bis in idem* en 1862. La papauté, plus menacée que jamais dans son pouvoir temporel, tenait à constater de nouveau, quelles que fussent les conséquences de la révolution italienne pour la royauté séculaire, qu'elle était toute puissante au point de vue spirituel. Les évêques furent mandés une seconde fois, arrivèrent aussi humblement que la première, apportèrent les mêmes beaux ornements épiscopaux, assistèrent à une cérémonie pompeuse où se brûlèrent seulement pour quarante mille francs de cierges; et, sans avoir le

cœur de se réunir en concile, toujours les humbles serviteurs de la papauté, qu'ils faisaient ainsi grandir de mille pieds au dessus de leurs têtes, ils signèrent une déclaration politique sur la nécessité de la puissance temporelle des papes, ne prévoyant pas que le jour où cette puissance, fruit des besoins des vieux temps, tombera devant les besoins des temps nouveaux, ils se trouveront obligés, pour être logiques avec l'enseignement catholique, de proclamer que la papauté n'a pas besoin de la puissance temporelle. La papauté s'élèvera encore sur ces contradictions, sur cet affaissement de l'ancienne aristocratie de l'Église. L'ultramontanisme aura vaincu.

En allant à Rome, l'illustrissime Le Cricq ne se préoccupait d'aucune de ces pensées. La vie d'un archevêque est si courte! Que lui importait que les évêques gardassent dans l'avenir leur rang et leur dignité? Que les papes fussent ou non omnipotents? Il faut être d'abord cardinal : après nous le déluge.

Notre prélat avait merveilleusement négocié pour le chapeau. L'affaire du concile de Limoux avait fait beaucoup de bruit dans le monde officiel, et on pourrait affirmer que ce n'était pas d'un espion de bas étage que venait le rapport destiné au gouvernement. Nous n'étonnerions peut-être personne, si nous osions dire que ce rapport a été élaboré par l'illustrissime Le Cricq lui-même, et envoyé, par une main tierce, à Paris où il ne pou-

vait manquer de donner une haute idée de l'esprit de prudence et de modération du personnage pour lequel on sollicitait le chapeau. La manière dont le prélat avait relevé la harangue fanatique, extravagante de son suffragant fut le dernier coup porté aux résistances. Le général, protecteur de l'archevêque, et agent actif de toute la négociation, fit beaucoup valoir la protection intelligente accordée par l'archevêque au prêtre gallican si violemment attaqué. Il obtint l'assentiment demandé, et une dépêche apprit au prélat qu'il était nommé cardinal.

C'était beaucoup que l'assentiment du pouvoir en France, il fallait maintenant celui de la cour romaine. En deçà des monts, où le vent soufflait au libéralisme, au gallicanisme, aux résistances contre l'envahissement théocratique, l'illustrissime avait dû faire le modéré, le conciliant, le libéral. Au delà des monts on demandait du zèle, des gages de dévouement absolu, non seulement au pape comme pontife, on se soucie médiocrement de cela, c'est affaire d'intérieur, mais au pape comme roi, comme roi des États romains, de tous les États romains, entendons-nous, des Marches, de l'Ombrie, des Légations. On demandait, sur toute chose, une bonne dose de haine contre l'infâme gallicanisme, contre Bossuet, Fleury, la Luzerne, Affre, tous ces hommes qui n'ont pas cru à l'infaillibilité pontificale, et qui l'ont écrit à la barbe des papes.

Notre prélat se souciait de Bossuet comme de Bellarmin Il se souciait uniquement du chapeau.

Une réception très chaleureuse l'attendait à Rome. L'ambassade française avait fait pour lui la demande de ce chapeau tant désiré, et cette demande avait été bien accueillie. Les premiers jours de son arrivée à Rome, il se multiplia, fit de nombreuses visites : 1° au général des Jésuites; 2° aux prélats familiers du saint Père; 3° à tous les cardinaux et prélats les plus connus à Rome par leur inimitié contre la France et leur ultramontanisme implacable.

Tout allait à merveille.

Mais voici que le malencontreux orateur du concile de Limoux arriva aussi. Celui-là ne pensait pas au chapeau. Il avait en tête une autre marotte : l'extinction en France du gallicanisme et la guerre à la prétendue civilisation moderne.

Cet homme, obstiné comme un moine, ardent comme un inquisiteur eut son audience du pape; et, comme pour lui un chat était un chat, il raconta l'affaire du concile, les ménagements du métropolitain pour un prêtre misérable qui avait eu l'audace d'écrire un livre contre le pouvoir temporel des papes.

Ce mot porta coup.; l'affaire du chapeau était manquée pour l'archevêque.

Celui-ci, auquel d'abord tout souriait dans la ville papale, ne fut pas peu surpris, à une seconde visite au Vatican, de voir tous les visages froids à son aspect. Prélats familiers, cardinal-ministre, cardinaux de la grande coterie ultramontaine et

absolutiste étaient tout à coup devenus pour lui d'une réserve marquée.

L'homme ennemi a passé là, se dit le personnage, toujours en défiance, il faudra voir.

Son agent, à Rome, alla aux renseignements, il fallut jouer de ruse; mais enfin, un beau soir, il apporta à l'Éminence manquée la nouvelle suivante :

— Vous avez été desservi par l'évêque de **. Il est allé jeter à la tête du pape, accoutumé à moins de rudesse dans la langue officielle, que vous n'aviez rien moins que pris, en plein concile, la défense d'un prêtre ennemi de son pouvoir temporel. Le pape n'a rien dit, mais a paru visiblement bouleversé.

Le même jour, il a dit à monsignor B., un de ses prélats intimes.

— J'allais faire un singulier cardinal!

L'archevêque eut besoin de tout son courage pour ne pas tomber devant cette terrible révélation.

— Que faire? mon pauvre abbé.

— Que faire? monseigneur. Mais laisser passer l'orage; faites le mort, qu'on vous oublie pendant quelques jours, effacez-vous.

— Vous avez raison.

Et le saint homme, renonçant aussitôt à toutes les distractions que donne le séjour de Rome aux évêques étrangers, alla se mettre en retraite au *Gèsu*, pour y suivre, sous la direction de l'un des Pères, les exercices spirituels de saint Ignace.

— Monseigneur fait là un coup de maître, dit

l'agent archiépiscopal, un Italien n'eût pas mieux trouvé.

La bienheureuse retraite porta ses fruits de toute manière. Elle se termina l'avant-veille de la cérémonie du 8 juin.

Le lendemain de la fête, le général des Jésuites alla faire une visite à Sa Sainteté, pour la féliciter des grandes choses qui s'étaient accomplies dans cette solennité. Il parla avec enthousiasme des suaves exemples de piété que les évêques français avaient donnés pendant leur séjour à Rome.

— Nous avons été, très saint père, extraordinairement édifiés par Sa Grandeur monseigneur Le Cricq, archevêque de T., qui est venu, avec une humilité profonde, faire une retraite au *Gèsu*. Quel dévouement pour Votre Sainteté et pour le saint siége! Il nous a raconté qu'il avait voulu réserver à la congrégation de l'*Index* la condamnation des erreurs du fameux Julio, condamnation que le concile de Limoux voulait prononcer séance tenante. Mais l'archevêque a soutenu les priviléges du saint siége et des congrégations romaines avec une si grande force, que le concile s'est abstenu, et, dans ce moment, le digne prélat se porte lui-même auprès du cardinal, préfet de l'*Index*, le dénonciateur des livres de ce novateur, ennemi de l'Église et du saint siége, et en particulier du livre de pestilence qu'il a écrit contre la puissance temporelle des papes. L'archevêque vient de lancer un interdit contre l'auteur qui est son diocésain.

Un sourire du saint père, apprit au révérend général que sa cause était gagnée.

Deux jours après, on lisait dans la *Mappemonde catholique :*

« Nos nouvelles de Rome sont pleines d'intérêt, le souverain pontife continue à témoigner aux évêques français la plus haute considération. Une dépêche télégraphique, que nous recevons à l'instant, nous apprend que monseigneur Le Cricq, archevêque de T., est nommé cardinal de la sainte Église romaine. Le pape a voulu récompenser, dans sa personne, le dévouement sans bornes au saint siége et aux doctrines romaines que les illustres prélats français viennent de manifester d'une manière si éclatante. La suprématie de Rome éclate de plus en plus. Les derniers restes du gallicanisme sont éteints. Le pape règne dans l'Église et gouverne dans les diocèses. La grande unité est accomplie, il n'y a plus qu'un pasteur, et autour de lui des serviteurs dociles qui s'honorent de ne plus faire valoir de vaines prérogatives.

« La même dépêche nous apprend que le nouveau cardinal vient de déférer au tribunal de l'*Index*, le livre de M. Julio de la Clavière : *De la puissance temporelle des papes*, livre dont la doctrine est diamétralement en opposition avec celle de la solennelle déclaration des évêques.

« Préalablement, l'éminentissime cardinal avait fait signifier à l'auteur, qui était curé dans son dio-

cèse, une sentence définitive d'interdit. Nous ne pouvons qu'applaudir, avec tous les honnêtes gens, et tous les hommes attachés aux saines doctrines, à ce zèle du pieux archevêque contre un écrivain qui, depuis longtemps, scandalisait l'Église. Le temps est venu où l'indulgence pour de tels hommes serait une connivence coupable. L'épiscopat français entre dans une voie nouvelle. Cette première leçon ne sera pas oubliée. Il faut que l'erreur sache qu'elle sera poursuivie partout, dénoncée et foudroyée ; l'Église, il en est temps, va se montrer impitoyable. »

S. E. le cardinal Le Cricq sortit de son humble retraite du *Gèsu*, pour revêtir la toge rouge, souvenir de la toge des sénateurs de l'ancienne Rome. Il se hâta de traverser la Méditerranée et d'arriver à T., où il fit une entrée triomphale.

Un pompeux mandement fut adressé, par le nouveau cardinal, au clergé et aux fidèles de son diocèse. Cet homme, qui avait travaillé pendant trois ans, avec une activité fiévreuse, pour arriver au cardinalat, écrivait les phrases suivantes, traditionnelles dans les mandements de prise de possession des grands postes :

« Mes très chers frères,

« La Providence, dans ses voies impénétrables, est venue, au moment où nous étions absorbés par

les travaux de notre humble apostolat au milieu de vous, nous appeler à l'une des plus grandes dignités de l'Église romaine. Nous avons tout fait pour décliner cet honneur, que tant d'autres méritaient mieux que nous. Il nous a fallu nous soumettre aux volontés de celui qui nous représente Dieu sur la terre.

« Mais si cette charge éminente, à laquelle nous étions loin de songer, est une faveur dont nous nous déclarons indigne, nous n'en acceptons pas moins les grandes obligations de dévouement au saint siége et au très saint Père qui y sont attachées, etc., etc., etc. »

Le mandement fit fureur dans le monde religieux de T.

— Quelle profonde modestie! Quelle humilité! Quel détachement des honneurs dans ce bon cardinal! Il a fallu que le pape lui fît violence pour qu'il acceptât le chapeau!...

Dans le monde, qui sait toujours le vrai des choses, on fit courir le petit pamphlet suivant :

« Mes très chers frères,

« Les voies impénétrables de la Providence, qui ont mis sur notre tête le chapeau de cardinal, sont M. le général de ***, tout puissant à la cour. Pour plaire au gouvernement français nous avons fait le libéral. Pour plaire à Rome, nous avons fait

l'ultramontain. En retour de tant de peines, il est bien juste que nous acceptions les soixante mille livres de rentes attachées à notre nouvelle dignité de cardinal et de sénateur.

« Sur ce nous vous donnons notre bénédiction. »

Un exemplaire de ce mandement charivarique fut envoyé au cardinal lui-même, sous une brillante enveloppe scellée d'un immense cachet de cire rouge. Un malin l'avait fait mettre à la poste à Paris, pour être bien sûr qu'avec cet appareil le factum arriverait directement au cardinal.

Ce fut la vengeance que tira le monde, des ambitions et des lâchetés de M. Le Cricq.

X

LA DERNIÈRE PROSCRIPTION

Le jour où l'ancienne capitale du Midi fêtait l'Éminence à son retour de Rome, où la population entière, en habits de fête, couvrait les promenades, les places, les rues, depuis le débarcadère jusqu'à la métropole, pour voir, dans l'éclat de sa dignité, l'archevêque revêtu de la pourpre; que les cloches sonnaient à toute volée dans les paroisses, que les processions de jeunes filles vêtues de blanc, se réunissaient sous leurs bannières; que les écoles les couvents, les séminaires, les corporations de toutes sortes, les révérends pères de la Compagnie de Jésus, portant sur leurs fronts l'orgueil du triomphe, se rendaient pour former le cortége; deux carioles, traînées par deux forts chevaux, et conduites par deux montagnards, qui faisaient le

service de commissionnaires de Luchon à Tarbes, suivaient la route de Saint-Béat.

Sur le devant de la première de ces lourdes voitures, et sous une espèce de capote en gros cuir faisant cabriolet, était un homme grave, jeune encore; mais au front dépouillé, au visage pâle et maladif. Il était revêtu d'un surtout léger, et il s'abritait, pour se défendre de la chaleur, sous la lourde capote qui brisait les rayons ardents du soleil.

Cet homme était Julio, le maudit du concile de Limoux, le pauvre prêtre frappé de la foudre de l'interdit parti de Rome même, pendant que le futur cardinal faisait les exercices de saint Ignace et méditait sur la mort, le jugement, l'enfer et le paradis.

L'humble victime n'avait pas murmuré. La lettre qui lui signifiait l'interdit était arrivée à Julio au moment même où il allait monter à l'autel. La cloche du village avait sonné selon l'usage, et deux ou trois vieillards, quelques femmes pieuses se tenaient prêts à assister à la messe. Pour obéir jusqu'à la fin, il songea à se dépouiller, à l'instant même, des vêtements sacerdotaux; mais il craignit de scandaliser ces quelques pauvres âmes, qui ne se fussent pas expliqué la conduite du prêtre; et, pareil au Christ sortant de Getzémani, il se rendit aux pieds de l'autel pour offrir, la dernière fois de sa vie, l'holocauste de son cœur qu'il allait unir à l'holocauste non sanglant immolé entre ses mains.

Il n'y eut pas une larme tombant des paupières de Julio sur le livre où il lut, avec un recueillement profond, la prière préparatoire. Fort et digne de lui-même, il s'offrit à Dieu comme ces soldats expirant dans les gorges des Thermopyles qui savouraient l'insigne gloire de mourir pour leur patrie. Julio mourait aussi, non pas encore de ce dernier brisement d'organes après lequel arrive le froid de la matière privée de la vie, mais avec le dépouillement absolu de toute sa volonté, adorant les décrets de la Providence dans la sentence brutale qui le frappait, priant, du fond de l'âme, pour l'ambitieux prélat qui avait acheté la pourpre au prix de cette honteuse et dernière meurtrissure; pour tous les ennemis qu'il avait dans l'Église, pour les fanatiques dont la plume haineuse l'avait poursuivi; pour ce pontife du catholicisme portant, le dernier dans le monde, la lourde couronne des Césars, accolée, par une fatale erreur, au bonnet modeste des évêques de Rome.

Mais où son cœur se brisa, où sa voix devint tremblante, où les douleurs de l'agonie saisirent son être tout entier, ce fut lorsque, prononçant le *memento* des morts, il fallut songer à cette infortunée Louise, sur la tombe de laquelle il ne lui serait plus donné de venir courber les genoux.

— O mon Dieu! se dit-il, dans les quelques instants que la liturgie chrétienne consacre à ce pieux souvenir de ceux qui ne sont plus, ils m'ôtent tout, jusqu'au tertre de gazon qui recouvre

les restes de ma Louise adorée! Mais prenez les déchirements de mon cœur comme la dernière prière du prêtre à qui il ne sera plus donné de monter à l'autel; que ce soit une expiation efficace pour cette âme que j'ai trop aimée et que je vous demande de retrouver dans le séjour de votre gloire!

Bientôt la sérénité revint sur le front du martyr, comme si l'ange de l'espérance fût venu le ranimer dans ses angoisses. Sa voix devint vibrante lorsque, rappelant l'origine de la plus sublime des prières, il songea aux droits de filiation que l'Évangile donne à l'homme vis-à-vis de Dieu; et le *Pater noster*, répété comme le dernier murmure d'amour qu'un enfant prêt à mourir fait entendre à l'oreille d'une mère, sembla être le chant du cygne sur les lèvres saintes du prêtre privé pour jamais du sacerdoce.

Le lendemain, avant le jour, sans que nul dans le village pût soupçonner ce triste départ, les malles de Julio et son mobilier, chargés pendant la nuit, partaient avec lui pour Tarbes, où de là le maudit se chercherait un asile dans quelqu'une des vallées des Pyrénées. Les grandes âmes ne perdent jamais tout; même après les flétrissures qui viennent des hommes, se trouve la paix qui vient de la nature et de Dieu.

XI

LE SOLITAIRE DE LA VALLÉE DE CAMPAN

La santé de Julio, si profondément ébranlée, avait reçu une secousse terrible de la mort de Louise. S'il avait montré de la force d'âme devant l'ordre brutal qui l'arrachait aux fonctions sacerdotales, la pensée de dire l'adieu éternel à la tombe qui lui gardait sa sainte relique fit sur lui une impression profonde, et acheva de détruire sa santé si ébranlée. Les médecins de Tarbes lui conseillèrent de choisir dans la montagne quelque vallée bien abritée, dont l'exposition fût au midi, et lui prescrivirent mille soins minutieux pour éviter de plus graves perturbations, devant lesquelles la science bientôt pourrait être impuissante.

Julio, qui connaissait toute la partie montagneuse des environs de Luchon, venait, pour la

première fois, dans celle des Hautes-Pyrénées. Au lieu des vallées profondes, sombres, encaissées, effrayantes, qu'il avait vues dans le centre de la chaîne, lui apparaissaient des vallées larges, inondées de lumière dès le point du jour et bordées de montagnes boisées ou tapissées de prairies verdoyantes. C'était toujours la montagne, mais adoucie dans ses rigueurs, moins âpre pendant les hivers, et conservant l'été une délicieuse fraîcheur à laquelle il n'y a rien de comparable.

La vallée de Campan, l'une des plus admirées par la douceur de sa température, fut celle que choisit Julio. Il eut le bonheur de trouver à deux kilomètres de Campan une petite villa sainement construite, entourée d'un verger et d'une petite prairie au bas de laquelle passe le Gave. Il prit à ferme cette villa, et huit jours après son départ de Melles, il était commodément installé dans cette paisible retraite. De là il écrivit à l'évêque d'A., son ancien ami, à M. de Leich et au brave Loubère.

M. de Leich répondit. Dans ce moment, il aspirait à une position plus élevée que celle qu'il occupait, et la protection du nouveau cardinal lui était nécessaire. Sa lettre se ressentit de cette circonstance; elle était froide, elle contenait des regrets sur la ligne de conduite que Julio avait tenue et qui avait amené le triste résultat d'un interdit. Elle témoignait au proscrit cette affection d'un protecteur qui semble un reste de générosité.

— Encore un délaissement, se dit Julio.

L'évêque d'A. fut plus froid encore : il dépensa son encre pour donner le conseil à Julio d'aller s'humilier devant son archevêque, de qui il pouvait toujours attendre de la compassion.

— *Scirent si ignoscere manes!* dit tristement Julio. Et il comprit, au ton de la lettre, que cet homme, le seul dans l'épiscopat qui eût eu dans le temps le courage d'avouer son amitié pour lui, n'avait plus à lui offrir que l'aumône d'une stérile compassion et il cessa de lui écrire.

La lettre de Loubère arriva.

« Ils vous ont tué, mon ami! Ils vous ont tué! Si je ne craignais pas que l'émotion pénible que vous en ressentiriez ne vous fît mal, j'irais rendre au cardinal œil pour œil, dent pour dent, et lui rappeler certaine promesse contre laquelle il n'y a pas encore prescription, que je sache. Il n'aurait que ce que mérite son crime envers vous. Mais, je le sais, vous seriez au désespoir d'avoir été l'occasion d'une vengeance. C'est donc vous qui retenez mon bras. Je respecte vos saintes délicatesses de conscience. Mais il faudra qu'il le sache un jour. Ces gens-là qui ont fait trembler, il est bon qu'ils appréhendent ici-bas une justice, en attendant celle d'en haut, qui punit les lâches, les traîtres et ceux qui vendent leurs frères.

« Je me charge de lui servir un plat de mon métier. Mais rien ne presse. Je veux lui laisser sa lune de miel, à M. le cardinal.

« Soignez bien, cher ami, une santé qui nous est si précieuse.

« Loubère vous embrasse de cœur. Quand vous aurez besoin de lui, n'importe pourquoi, faites un signe, il sera près de vous. Mes petites épargnes, mon bras, ma vie, tout vous appartient. Puisez dans ma bourse et disposez de moi.

« Tout vôtre.

« LOUBÈRE. »

Julio ne répondit ni à l'évêque, donneur de conseils, ni au magistrat ambitieux, gourmé dans son importance. Il était aussi pour eux un maudit. Mais il écrivit à Loubère.

« Laissez, mon cher ami, toutes ces idées de malveillance à l'encontre de M. le cardinal Le Cricq. Il n'est plus mon ennemi. Il a été tout bonnement un instrument de la Providence; rien de plus. Vous devinez très bien, lorsque vous sentez que ce serait pour moi une mortelle souffrance, si j'apprenais que vous lui avez adressé un seul mot de reproche à mon sujet. Il pourrait croire que vous avez mon assentiment à une démarche que je réprouve comme chrétien et comme homme soucieux de sa dignité.

« C'est votre amitié pour moi qui vous égare. Ce noble sentiment ne doit jamais inspirer une mauvaise action.

« Maintenant que je vous ai fait une petite gronderie, je vous remercie de votre bonne et chaleureuse lettre. Elle est la première et la seule qui soit venue m'apporter des consolations dans ma retraite. Je la relirai, vous m'en adresserez d'autres, et ce dernier lien avec les hommes, ce dernier échange de mon cœur avec le vôtre sera un adoucissement aux tristesses d'une solitude trop absolue.

« Merci de vos offres généreuses. J'espère n'avoir jamais besoin d'y recourir. Mais il m'est doux de savoir qu'il y a un homme sur la terre qui m'offre la sueur de son front. Adieu, mon ami.

« Tout vôtre.

« JULIO. »

Ce fut un événement dans la paisible vallée, où se retira Julio, que l'arrivée de ce prêtre qui ne pouvait pas monter à l'autel. Quand, le dimanche, les populations montagnardes descendaient des chalets, se groupaient devant l'église du village au tintement de la petite cloche, le prêtre, qui ne portait plus l'habit ecclésiastique, vêtu maintenant d'un par-dessus noir, traversait les différents groupes et allait se placer à l'extrémité de la nef, à peu de distance du bénitier. Là, silencieux, recueilli, dès que l'office de l'église avait commencé, il suivait les prières du célébrant avec l'attention pieuse du plus humble des fidèles.

Le peuple des champs n'est pas fort en fanatisme, et, à part cinq ou six dévotes, qui reproduisaient à Campan le beau idéal du genre que nous avons vu dans la vieille madame de la Caprède, nul ne jeta jamais sur cette homme si doux, si affable, si peu fier, une parole de haine, un regard de malveillance.

Il avait eu d'abord la pensée de se présenter le dimanche à l'église revêtu de la soutane, de se placer au pied de l'autel et d'entendre là le saint office. Un interdit est un acte de l'autorité purement extérieur. Il n'ôte aucun droit à la participation des sacrements de l'Église. Et il n'est en soi une flétrissure, que lorsqu'il a été prononcé pour des actes de la vie sacerdotale qui peuvent être une honte. Rien de tout cela dans l'existence si sainte, si chrétienne de Julio. Il ne lui eût certes rien coûté le dimanche de servir la messe au curé de Campan, et, privé des fonctions de l'ordre du sacerdoce, de remplir celles d'acolyte, qui avaient été sa première initiation dans la hiérarchie cléricale. Disons même que cela lui eût été doux de remplacer l'enfant aux pieds du pasteur qui monte à l'autel, de servir le vin et l'eau du sacrifice. Rien de tout cela n'eût paru petit à cette haute intelligence. Tout cela eût été possible avec un autre curé que M. Barnabé Capdeporc, curé de Campan, un des plus chauds abonnés de la *Mappemonde catholique*, et le plus ardent ultramontain de toutes les vallées pyrénéennes. A ses yeux, un prêtre mis à l'*index*,

et interdit pour ses livres, était un satellite de Lucifer, à qui, dans le bon vieux temps, on eût fait l'honneur du san bénito.

Tout effacée qu'elle était, la présence de Julio dans son église devenait, pour cet homme, chaque dimanche, un sujet d'irritation. Que Julio, comme beaucoup d'autres pauvres diables, un peu trop tendres pour quelque Héloïse de bas étage, eût été interdit à l'occasion d'un scandale, le charitable curé aurait eu de l'indulgence. Mais un homme flétri pour ses doctrines ne pouvait en attendre que de la haine.

Ce sentiment de malveillance était si prononcé chez le curé que, au moment de l'aspersion, quand la foule des paysans était agenouillée au milieu de la nef et que Julio, debout au milieu d'eux, s'inclinait en faisant un signe de croix, le regard de maître Barnabé semblait jeter des flammes, et il lui arriva, une fois ou deux, de lancer en plein visage au pauvre prêtre le goupillon trop chargé d'eau bénite.

On se doute des allusions peu voilées qui partaient, dans le prône, de la bouche du curé. Les ennemis de Dieu et du pape, les prêtres qui embrassaient la cause de la révolution, le zèle des bons catholiques pour le denier de Saint-Pierre, les commentaires des mandements de son évêque, la grotte de Lourdes étaient des occasions heureuses de jeter l'injure à celui qu'il ne nommait jamais, — faisant allusion au concile de Limoux, — autrement que le *maudit*.

Comme notre fanatique était en même temps ambitieux, et qu'il convoitait une cure d'arrondissement, il sut mettre à profit le séjour de Julio dans sa paroisse, pour faire parade de zèle. Il se rendit à l'évêché de Tarbes. Là, il se posa en défenseur de la foi et se dit très malheureux d'avoir, dans sa paroisse, un homme qui donnait le scandale public de résister aux décisions de Rome. Il témoigna le plus vif regret que les lois civiles, favorables à l'erreur, permissent à cet homme de venir souiller de sa présence l'assemblée des fidèles, et il déclara que si Julio, vu son état de santé chancelante, venait à mourir dans sa paroisse, il lui refuserait la sépulture, s'il n'obtenait pas de lui une rétractation bien explicite de ses erreurs.

A la première conférence ecclésiastique de Bagnères de Bigorre, il ne manqua pas de déblatérer avec la même violence contre Julio, en présence de tous les curés de canton. Quelques-uns, qui connaissaient leur homme, virent très bien le but d'un si beau zèle; mais les autres, vrais moutons de Panurge, applaudirent le défenseur énergique de la bonne cause, et pour tout ce clergé, de sa nature honnête et bon, le solitaire de Campan devint un de ces monstres d'orgueil, insurgés contre l'Église et contre le pape, qu'il faudrait écraser sous les pieds.

Julio supporta ces haines avec sa mansuétude habituelle. Il avait été grand en face de la toute-puissance hiérarchique : il n'allait pas s'inquiéter

des petites piqûres qui lui venaient de ces hommes entraînés dans le fanatisme par les excitations d'un parti extravagant, et nullement par aucune malice de cœur.

Cependant son âme douce et aimante souffrit de trouver encore de la persécution parmi ses pauvres frères, hommes de peine comme lui, broyés sous le pharisaïsme et la domination, comme il l'avait été lui-même. Il avait combattu pour eux, et si sa voix eût pu être entendue dans l'Église, il eût obtenu leur émancipation légale, il les eût relevés du servage que leur impose la discipline actuelle. Celui qui avait voulu être leur libérateur n'était aux yeux des plus modérés qu'un pauvre fou, qui s'était égaré dans ses conceptions, et pour les têtes ardentes, qu'un ennemi de l'Église, bon à être livré aux inquisiteurs.

C'est une loi dans l'humanité, la victime qui expie et qui sauve porte toujours l'anathème.

Les deux mois d'août et de septembre se passèrent dans la villa de Campan. Julio écrivait cinq à six heures par jour. Le grand travail de la pensée est la volupté des hommes de génie. Si l'enfantement est quelquefois douloureux et l'expression infirme, si la plume hésite dans ces manifestations qui ne paraissent souvent qu'une ébauche, quelle sainte joie quand l'artiste penseur arrive à atteindre son idéal! Il y avait beaucoup du poète dans le talent d'écrivain de Julio.

Ce qui nous reste de lui rappelle les bonnes

pages de Lamennais avec une teinte plus molle. Il avait aimé et souffert. Lamennais n'avait guère vécu par le cœur, quoique sa correspondance dénote, à côté d'une âme de feu, un cœur sensible aux plus douces affections.

Les fragments que nous avons trouvés, confondus avec les notes sur lesquelles cette histoire a été écrite, paraissent se rapporter à un livre qu'il voulait publier sur les destinées du christianisme. Nous donnons à nos lecteurs quelques-unes de ces pages, les dernières probablement qui aient été inspirées à ce noble et suave génie.

XII

DERNIÈRES PAGES DE JULIO

« Je me suis demandé, dans le silence de ma solitude, seul devant Dieu, quand nul bruit du monde ne venait troubler ce calme de mes pensées, quelles étaient les destinées à venir de l'Église.

« Si je m'en rapportais à ce que je vois, si je jugeais les siècles qui suivront le nôtre, au point de vue de la pitoyable méthode adoptée par le clergé catholique du dix-neuvième siècle, je dirais, avec un libre penseur de ce temps, que le catholicisme n'en a pas pour longtemps dans le ventre.

« Placé, après les grandes agitations que provoqua le dix-huitième siècle, en face d'une génération pleine de défiances, tout imprégnée d'idées hostiles aux dogmes mêmes constitutifs du christianisme, le clergé, au lieu de suivre la méthode

rationnelle qui eut tant de succès, au temps de Fénelon et de Bossuet, pour ramener les protestants, le clergé a trouvé plus beau et d'une meilleure méthode de pugilat, de saisir le taureau par les cornes, de lui crier de sa plus grosse voix : — Monstre, nous te terrasserons. Oh! tu veux de la raison : nous t'amènerons, à petit bruit, à avaler nos croyances les plus stupides. Tu proclames la supériorité de ton intelligence, de tes travaux, de tes découvertes : nous jetterons l'anathème à « cette prétendue civilisation » dont tu es si fier; nous exalterons les âges où l'humanité, accroupie devant le prêtre qui lui faisait peur de Satan, s'aspergeait d'eau bénite pour chasser le malin. Nous dirons si haut, par la bouche de nos évêques dans leurs mandements, de nos prédicateurs dans leurs sermons, de nos curés dans leurs homélies, que la liberté est un mal, qu'il n'y a qu'un droit, celui de Dieu, formulé, bien entendu, par la bouche du prêtre, que les femmes d'abord, leurs fils ensuite finiront par nous croire, et que nous courberons toute cette fière génération à nos genoux; nous réhabiliterons Satan, ses ruses, sa puissance, partant, sa force contre Dieu même, nous en ferons, comme au moyen âge, le Dieu du mal; ouvrant les abîmes éternels; à force de menace du diable, nous amènerons le monde à venir saisir notre main et à nous dire : Pitié, sauvez-nous!

« Ce plan d'une hardiesse brutale, qui semble avoir été conçu par quelque cerveau de moine en

délire, après ces jeûnes et ces longues veilles qui amènent l'hallucination, a dû séduire une génération sacerdotale, ardente, privée par son célibat de ces joies intimes de l'amour qui adoucissent les mouvements trop impétueux de la virilité. Ce sacerdoce a adopté, avec une ardeur fiévreuse, désordonnée, ce plan de conversion du monde. Les disciples du Christ, bien oublieux des paroles du maître, ont pris pour maxime : Faisons descendre le feu du ciel sur cette génération coupable. Et les voilà, à qui mieux mieux, s'exaltant comme les faquirs orientaux, poussant les natures faibles et enthousiastes aux folies du mysticisme, à toutes les exagérations d'un culte déjà si gonflé de pratiques puériles et anti-chrétiennes, pendant la longue durée de douze siècles du moyen âge.

« En vérité, qu'attendre de tels systèmes et de tels hommes ?

« Ce qui est la logique infaillible d'une telle situation faite au catholicisme, c'est qu'il faudra ou que le monde moderne recule et consente à adorer le visage de Janus, qui regarde par derrière, ou que le clergé se décide à marcher devant lui avec le monde moderne. Je ne vois guère de milieu à ce terrible dilemme.

« Reculer, dira le monde, si légitimement fier de ses découvertes, de ses travaux de chaque jour, des horizons de prospérité et de grandeur qu'il entrevoit dans l'avenir, pour revenir aux âges d'ignorance? Cela n'est pas possible. Ce que nous

avons vaut mieux mille fois. Quelle singulière idée! C'est une mauvaise gageure que l'on veut gagner, sans doute, nous ne tenons pas à faire plaisir à quelques fous.

« Marcher, dit le clergé, c'est à dire renoncer à nos plans de domination sur le monde temporel, dire adieu à ce vieux système de théocratie, qui fait de chaque potentat un évêque extérieur de l'Église? C'est nous demander l'impossible : nous ne le voulons pas.

« Qui cédera donc? Personne.

« La guerre sera-t-elle éternelle?

« Évidemment non, il y aura un vaincu.

Mais, que ce vaincu soit une époque tout entière, la plus puissante, en développement intellectuel, que nous trouvions dans l'histoire de l'humanité; il faudrait une trop forte dose de crédulité pour le croire.

« Le clergé sera donc infailliblement le vaincu. Après la période des prétentions extrêmes et du langage outrecuidant, tels que les produisent chaque jour les organes de publicité, qu'il soutient de ses sympathies et de son or, arrivera la période des désappointements. Le clergé ne peut s'apercevoir du vide qui se fait autour de lui : une foule routinière le suit dans ses temples, l'enfant, mené par les mains de la mère, lui prodigue la vénération. La femme le prend pour guide et lui ouvre ses plus secrètes pensées; quelques hommes vont à lui et lui disent : Sans vous la société sombre-

rait en quelques jours. Comment croire avec cela qu'on soit délaissé, quand on a extérieurement tous les signes d'une profonde influence, quand on traite de puissance à puissance avec ces chefs d'empire qui ont fait courber devant eux les plus terribles résistances?

« Le clergé, pourtant, verra tomber un jour cette fatale illusion; il verra que l'enfant, devenu adolescent, se hâte d'oublier jusqu'au signe du chrétien qui lui a été enseigné. Il verra que l'homme, cet homme qui seul conduit les destinées temporelles du monde, n'a rien conservé de la foi, qui ne fut qu'un enseignement d'enfance et qui ne pénétra jamais dans le sanctuaire de sa raison; il verra que la femme, délaissée par l'homme dans la grande question religieuse, ne peut à elle seule, avec ses bons instincts, son besoin d'amour et de prières, former l'Église. Et quand ces terribles réalités auront apparu au prêtre, quand la libre pensée, grandie par les fautes, par les obstinations d'un siècle tout entier, envahira les générations, cette corporation aujourd'hui intraitable, pour laquelle la demande du plus léger changement dans ses routines semble être une violente injure, un doute coupable de son omniscience, presque un blasphème à l'Esprit Saint, sur qui il fait porter de bonne grâce la responsabilité de sa conduite orgueilleuse et de son esprit de domination, si formellement flétri par l'Évangile même, il s'élèvera enfin du milieu de ce sacer-

doce une voix humble et loyale qui dira tout haut : Nous nous sommes trompés. Le monde n'a pas été fait pour le plaisir du sacerdoce, c'est le sacerdoce qui a été fait pour aider le monde dans sa voie vers le bien. Ce jour-là, si la résurrection est possible, il y aura halte dans les voies trompeuses où se précipite si aveuglément, à cette heure, le clergé. Mais avant d'arriver à cet aveu d'impuissance, avant que papes, cardinaux, évêques, tous les hommes qui se disent et se laissent appeler princes, que ces prêtres accoutumés à imposer aux masses la vénération extérieure comme un droit attaché à leur sacerdoce, consentent à redevenir petits, à n'être que des apôtres comme les pêcheurs galiléens, d'humbles missionnaires, dans les grandes cités du monde de l'avenir, comme Pierre à Rome, vivant modestement avec sa femme au milieu de l'Église naissante; comme Paul à Corinthe, travaillant à la journée dans un atelier d'équipements militaires; quelles luttes, quels déchirements terribles, quels efforts désespérés de la phalange compacte si fortement organisée en hiérarchie !

« La grande répugnance des corporations, c'est de dire qu'elles se sont trompées, même quand il s'agit de choses qui tiennent uniquement à l'ordre humain telles que la science. Il a fallu lutter pendant trois siècles pour détrôner la bizarre scolastique d'Aristote; un corps puissant avait patronné cela. Que sera-ce quand il s'agira de choses reli-

gieuses? Quelle souffrance d'amour-propre pour les scribes de la loi nouvelle, accoutumés à s'abriter sous le dogme de l'infaillibilité de l'Église, quand il faudra avouer qu'ils ont été faillibles et bien faillibles, et que leur malheureuse obstination a précisément conduit au bord de l'abîme l'Église elle-même?

« Oh! non, prêtres, mes frères, tout vénérables que vous êtes par vos vertus privées, vous n'êtes pas infaillibles. Le dogme chrétien déclare que Jésus-Christ est au milieu de l'Église jusqu'à la fin des siècles, c'est à dire qu'il ne laissera pas l'erreur dogmatique prédominer dans son sein : c'est déjà un magnifique privilége que cette protection permanente de l'esprit de Dieu sur l'Église. Vous avez trouvé plus beau de prendre sur vous, qui n'êtes pas l'Église, mais une part de l'Église, de vous déclarer infaillibles. Vous avez fait dans l'Église le Pape infaillible, dans chaque diocèse l'évêque infaillible, dans chaque confessional le curé infaillible, vous serez punis de cette prétention orgueilleuse. Plus l'humanité grandira, moins elle aura besoin de la tutèle sacerdotale. Déjà aux premiers âges du christianisme, à ces temps où l'esprit humain bégayait sur tant de choses, cette tutèle était à peine connue. L'Évangile a été longtemps une grande émancipation, plaçant l'homme sous une loi d'amour qui est une loi de liberté, il a fallu tous les malheurs, tous les abaissements subis par l'immense alluvion de la barbarie, qui a

couvert le monde depuis le cinquième siècle, pour que le prêtre, guide à la fois des choses de la vie et des intérêts de l'âme, se soit placé à toute heure comme un intermédiaire obligé entre Dieu et l'homme.

« Plus la civilisation avancera, plus nous verrons s'effacer l'action extérieure de la corporation sacerdotale. Mais le prêtre voudra-t-il faire ce sacrifice? Comprendra-t-il ces lentes et légitimes émancipations de l'âme humaine, comme à l'heure présente il méconnaît si misérablement l'émancipation civile, politique et sociale à laquelle il assiste, et dans laquelle il s'obstine à ne voir qu'une évolution de l'orgueil humain, une révolte contre Dieu au nom de Satan.

« J'ai cru longtemps, ainsi qu'avant moi quelques hommes de bonne volonté, qu'il était possible de préparer le sacerdoce à cet ordre nouveau de son existence au sein de la société. De là nos efforts dans la presse contemporaine. Nous avons échoué, complétement échoué. D'autres viendront avec les mêmes espérances, les mêmes illusions; ils trouveront les mêmes obstacles. Que de temps encore il faudra au prêtre pour comprendre son nouveau rôle! Jusque-là tous les essais de conciliation entre lui et l'ère moderne, seront impuissants. L'homme peut se rendre à l'évidence; il peut faire tous les sacrifices de l'intérêt et de l'amour-propre; la caste ne se rend pas, elle ne peut se décider à immoler le plus léger privilége,

à moins que de longs et de terribles malheurs ne viennent briser ses implacables résistances. Il faut alors une lutte dernière. Mais quand il n'y a plus que des vaincus, on recommence sur d'autres bases le vieil édifice bouleversé.

« C'est là l'avenir.

« Comment se fera ce brisement? Sera-t-il brusque comme celui des révolutions? Sera-t-il lent comme les améliorations sociales qui mettent des siècles à sortir de leur incubation?

« C'est là le secret de Dieu.

« Ce qui n'est pas un secret, c'est la victoire de l'esprit humain qui ne se laissera pas prendre dans la toile d'araignée de la théocratie, c'est l'abaissement définitif d'une caste encore aujourd'hui puissante, qui a mêlé, avec une ruse longtemps inaperçue des masses, ses intérêts personnels avec ceux de la religion elle-même.

« Ceci tombera pour jamais.

« Mais la vérité apportée par l'Évangile est impérissable. »

XIII

LETTRE DE JULIO A LOUBÈRE

« Campan, le 10 octobre 1862.

« Cher ami,

« La fin du mois de septembre a été mauvaise pour moi. J'ai pour médecin une des sommités médicales de Bigorre. Je vois tous les efforts que fait le digne homme pour me dissimuler ses craintes. Il me traite comme les malades vulgaires : il a raison. Ce serait le moyen de me guérir, si l'on pouvait revenir de ces étranges secousses physiques et morales qui tuent avant l'âge. J'ai souvent des faiblesses. Il y a quatre jours, je suis resté évanoui sur le perron pendant toute une après midi, et j'ai été porté sur un lit comme un trépassé. Je suis

mieux, assez fort même pour vous écrire aujourd'hui : car j'ai quelquefois de brusques retours vers la vie; mais à un affaissement graduel de mon être je n'ose pas dire que je pourrais vous écrire demain.

« Pauvre Loubère, vous êtes le seul ami, vers lequel je sente que mon cœur se porte dans l'une de ces heures où un vague éclair semble montrer aux mourants les portes d'or d'une meilleure vie. Vous devez le comprendre : je n'ai pas peur de mourir. Je laisse la grande œuvre de la régénération progressive du monde, par la doctrine évangélique, bien incomplète. Elle est, pour tout le reste de ce siècle, peut-être pour le vingtième tout entier, retardée et compromise même. Elle sera reprise après moi. Le progrès en religion est une loi de la religion elle-même comme de tout ce qui a vie. Ce qui est mort seul ne progresse pas. Dans les premiers âges du christianisme, un prêtre intelligent avait compris cette loi et l'avait formulée, c'est Vincent de Lérins. Elle a été bien oubliée depuis.

« Il faudra revenir à cette idée, la divulguer, en faire une théorie d'école. Il y aura un jour des prêtres qui arboreront le drapeau du progrès et l'on ne reviendra à l'Évangile que le jour où ceux qui ont mission de le prêcher, déclareront qu'ils ne séparent pas le progrès religieux du progrès social. Les deux ordres doivent se donner la main, marcher ensemble. L'humanité, simple par son but, est double par ses éléments. Sa vie de relation

avec l'infini n'est pas sa vie de relation avec le monde qui est sa destinée finie. Il n'est pas plus permis de nier l'une que l'autre.

« J'ai jeté quelques lumières sur des vérités qui sont le salut de l'Église. Vous avez vu que Rome ne les a pas comprises; qu'elle m'a flétri, que ses princes m'ont condamné, que ses sbires m'ont meurtri. Mes douleurs, mes larmes, mon sang, ne peuvent être stériles. Mon héritage passera à d'autres. Une seule des feuilles volantes sur lesquelles j'ai jeté mes pensées, vînt-elle à tomber sous le regard d'une nature croyante et vraie, la longue chaîne des protestations de la vérité ne sera pas interrompue.

« D'autres siècles verront l'éclat du jour dont nous n'aurons entrevu que l'aurore la plus douteuse.

« Il m'est bon de dire cela encore une fois. J'ai été maudit par les évêques de mon temps. Je devais l'être. Ils ne comprennent le catholicisme que soutenu par le bras de quelques Césars, les uns devant lesquels ils tremblent et dont ils mendient la protection et l'or, les autres qu'ils dominent et dont ils se font craindre.

« Esclaves ou tyrans de la puissance qui règne dans ce monde, pouvaient-ils laisser dire tout haut qu'il n'y a pour l'Église qu'une grandeur et qu'une force, sa complète indépendance des choses terrestres? Ils ont été logiques avec leur coupable erreur. J'ai été logique en ne murmurant pas

contre eux : avec la doctrine que j'ai prêchée j'ai dû trouver bon d'être victime.

« Vous, Loubère, vous avez rompu violemment avec ces hommes qui vous ont rejeté. Je ne vous ai jamais applaudi. Mais votre caractère impétueux ne connaissait pas de tempéraments. Vous avez dû vous jeter presque dans la haine. Je vous demande aujourd'hui d'oublier un peu les hommes pour ne voir que vous-même. J'attends de votre loyauté que vous reviendrez à Dieu; pour cela vous n'avez qu'à regarder au dedans de votre propre cœur.

« Loubère, pensez quelquefois à Julio. Rien ne me dit que cette lettre ne soit pas la dernière que j'écrirai. J'ai fait mon testament. Tous mes papiers vous seront fidèlement remis. Je vous laisse mes livres, mes meubles, mes collections. Envoyez au Muséum tout ce que vous ne voudrez pas garder en souvenir. Je laisse aux pauvres quelques valeurs dont je touchais les revenus. Ce sont les héritiers naturels du prêtre quand il n'a pas une famille pauvre elle-même. J'ai défendu qu'on mît sur la terre où je reposerai aucune pierre, aucune inscription.

« Vous veillerez à cela.

« Adieu. »

XIV

L'HOSPICE DE BIGORRE

Les tristes pressentiments de Julio ne l'avaient pas trompé. Le mal dont il était atteint faisait des progrès rapides; les évanouissements étaient fréquents. Le médecin lui conseilla, au moment où les neiges allaient envahir les vallées pyrénéennes, de laisser Campan, où il manquerait de secours, et de venir s'installer à Bigorre pour l'hiver. Julio comprit ce que signifiait ce conseil. Il se résigna. Après avoir pris ses dernières dispositions, il se fit porter à l'hospice de Bigorre. Ce qui lui restait de l'immense fortune des Julio de la Clavière ne suffisait pas pour payer chez lui les derniers soins qu'exigeait sa position. Julio, pour ne pas léser les pauvres, ses héritiers, alla mourir dans la maison des pauvres.

Les bonnes sœurs de l'hospice accueillirent avec empressement l'illustre malade : elles lui donnèrent une chambre bien chaude, bien abritée, dont la vue s'étendait au loin sur la longue vallée où coule le Gave, et se perdait à l'horizon vers les hauteurs de Lhieris. Dans les derniers jours de novembre, Julio se trouva mieux. Deux ou trois fois même il put sortir de sa chambre et se promener, quelques instants, dans le long corridor de l'étage qu'il occupait.

Un jour qu'il avait prolongé, plus longtemps qu'à l'ordinaire, cette petite promenade, il trouva, en rentrant dans sa chambre, sœur Thérèse qui, depuis huit jours, était attachée spécialement à son service. Il avait déjà remarqué que cette sœur le soignait avec ce zèle intelligent, affectueux, tendre même que les malades aiment tant à rencontrer dans ceux qui les approchent.

Sœur Thérèse lui avait préparé un petit repas des choses qu'elle savait être les plus aimées de son cher malade.

— Oh! que vous êtes mieux aujourd'hui, lui dit-elle en le servant.

— Oui, ma sœur, je suis mieux, beaucoup mieux. Vous me soignez si bien!

— Oh! si Dieu voulait écouter mes prières.

Et quelques larmes coulèrent des yeux de l'hospitalière.

Julio s'en aperçut, il fut attendri. Quel intérêt si grand pouvait-il inspirer à cette pauvre sœur,

accoutumée à voir passer devant elle tant de phthisiques emportés avec la chute des feuilles?

— Vous priez donc bien pour moi? sœur Thérèse.

— Oh! oui, monsieur l'abbé, je prie bien pour vous!

— Merci, mon enfant, vous serez le dernier être de qui j'aurai reçu de la sympathie sur la terre. Je suis bien sensible à ce que vous me dites là, et à tout votre dévouement qui, quelquefois je le crains, est plus grand que vos forces.

— Vous avez bien des droits à mes prières et à mon dévouement.

— Je ne vous comprends pas, mon enfant.

Ici une vive rougeur colora les joues de sœur Thérèse, et comme si un secret fût sur le point de lui échapper.

— Je le vois bien, dit-elle, vous ne m'avez pas reconnue.

— Non, sans doute, mon enfant, je ne crois pas vous avoir jamais rencontrée ailleurs qu'ici.

— Moi, je vous ai bien connu de suite le jour où vous êtes venu ici de Campan. J'ai été bien heureuse quand, il y a huit jours, on m'a dit que je serais attachée à votre service. Mais, depuis que je suis auprès de vous, j'ai eu beau faire, je n'ai pas pu prendre sur moi de vous dire qui je suis, de vous rappeler ce que vous avez fait pour moi. Je vous dois bien plus que la vie.

Julio pensa que sœur Thérèse, quand il était

vicaire à T., ou curé de Saint-Aventin, avait eu l'occasion de lui demander des conseils au tribunal de la pénitence. Il lui répondit dans ce sens.

— Mon enfant, nous sommes si heureux quand nous pouvons faire du bien dans le ministère !

Le trouble gagnait de plus en plus la sœur. Elle était pâle et tremblante. Enfin, n'y tenant plus, elle fondit en larmes, et, tombant à genoux devant Julio et lui prenant les mains, elle lui dit :

— Je suis la jeune fille de la vallée du Lys dont vous avez sauvé l'honneur. Jugez maintenant si je vous aime.

— Pauvre petite! Dieu vous a fait de grandes grâces, et il m'aime bien de vous envoyer à moi comme un ange de consolation. Merci, mon Dieu! je mourrai dans les bras de cette enfant. Vous ne m'avez pas abandonné.

— Non, non, vous ne mourrez pas! Voyez, vous êtes mieux; ayez espérance! Ah! si je pouvais donner ma vie si inutile, si obscure pour la vôtre si précieuse!

— Thérèse, ma fille, vous vous trompez. J'ai beaucoup pensé, beaucoup écrit. Dieu me tiendra compte de tout cela seulement pour la pureté d'intention dont j'étais animé. Que restera-t-il de mes travaux? Vous, mon enfant, vous vous êtes dévouée à soulager les souffrances de vos frères. Julio l'écrivain sera moins bien traité au jugement de Dieu que Thérèse la sœur de charité.

— Il faut que vous viviez, et vous vivrez, je vous soignerai si bien.

Et, de ce jour, connue et aimée, Thérèse se multiplia auprès de son cher malade. Ces soins ne furent pas inutiles : ils prolongèrent de quelques semaines l'existence de Julio. Son cœur se dilata dans cette dernière affection. Les demi-rêves produits par la fièvre n'étaient pas sans charmes : il croyait quelquefois retrouver Louise dans sœur Thérèse, ces deux images se confondaient dans son esprit. Il leur souriait et Thérèse l'entendait quelquefois murmurer : — Il est doux de vivre quand on est aimé.

Mais les progrès du mal, pour être moins rapides, n'en étaient pas moins incessants. Julio n'avait pas manqué, un seul jour de sa vie sacerdotale, de réciter le bréviaire; le moment arriva où il fut forcé d'abandonner cette prière dorénavant trop fatigante pour son cerveau. Et le médecin, secouant tristement la tête, dit à la sœur :

— Vous pouvez le perdre d'un moment à l'autre.

Quand Julio avait quitté sa villa de Campan, le curé était venu à Bigorre faire acte de zèle; il avait fait visite à l'aumônier de l'hospice, et à la supérieure. Prenant un air mystique, il leur avait débité les choses merveilleuses qui suivent :

— Que Rome avait condamné le livre de ce prêtre; que c'était un révolutionnaire affilié à Garibaldi, aux francs-maçons et à tous les ennemis du saint siége; qu'il avait pris part aux émeutes de

Rome et les avait payées; que lui, curé, si Julio fût resté dans sa paroisse, il n'aurait pas cru en conscience pouvoir l'absoudre sans avoir obtenu, au préalable, une rétractation de ses erreurs; qu'une supérieure, un aumônier, engageaient fortement leur conscience, s'ils ne prenaient pas toutes leurs mesures pour le moment où ce prêtre, condamné par tous les médecins, serait sur le point de mourir.

La supérieure était une brave femme, aussi sotte que bonne. Elle se fit un fantôme dans cette affaire. L'aumônier voulait avancer : il fallait se faire bien noter, et pour cela montrer du zèle. Ils s'entendirent l'un et l'autre, et, un beau matin, après s'être bien concertés, ils entrèrent gravement dans la chambre du malade. Sœur Thérèse n'y était pas.

— Parlez, ma mère, dit l'aumônier.

— Vous êtes prêtre, monsieur l'aumônier, parlez à M. l'abbé.

— Mon cher frère, j'ai à remplir auprès de vous une mission bien pénible...

Julio l'interrompit.

— Nullement pénible, monsieur l'abbé, vous venez me dire de me préparer à la mort. J'y pense à toute heure. J'espère, dans deux ou trois jours avoir l'esprit assez libre pour recevoir les derniers sacrements. Vous êtes donc le bienvenu. Mais je ne suis pas prêt à l'instant même.

— Ce n'est pas cela.

— Quoi donc?

— Mais vos écrits, vos opinions...

— Cher monsieur l'aumônier, cela n'est pas de votre compétence. Mes discussions avec les congrégations romaines ne regardent pas le directeur de mon âme, puisqu'il ne s'agit nullement de points touchant les dogmes catholiques.

— Pourtant une rétractation serait...

Julio se leva, prit un air grave, mais calme et doux, et ne prononça pas une parole.

— Je vous dirais qu'une rétractation.....

— Vous devriez comprendre mon silence, monsieur.

L'aumônier et la supérieure se retirèrent.

Ce fut bientôt, dans la petite ville de Bigorre, un bruit général que l'abbé Julio refusait les sacrements et voulait mourir en incrédule.

— Nous avions bien dit, répétaient à l'unisson, les lecteurs de la *Mappemonde catholique*, que ce misérable mourrait comme un Luther et un Lamennais. Tous les ennemis de l'Église finissent ainsi. Le voilà, lui aussi, frappé du doigt de Dieu, il tombe à la fleur de l'âge, et il va mourir en réprouvé.

La supérieure fit venir sœur Thérèse, lui raconta l'horrible conversation que Julio avait eue avec elle et M. l'aumonier, refusant de rétracter ses erreurs et déclarant que cela ne regardait pas le directeur de son âme.

— Ah! ma chère fille, prions pour ce malheu-

reux, quel scandale s'il mourait sans sacrements dans notre maison!

— Mon Dieu, ma mère, il est si pieux, si bon, qu'il voudra bien certainement mourir en chrétien.

— Mais pour mourir en chrétien il faudrait qu'il retractât ses erreurs.

— Moi, ma mère, je suis une ignorante, je n'ai pas lu les livres de M. l'abbé Julio, mais je lui ai entendu dire à un prêtre de T., qui est venu le voir, qu'il n'avait pas écrit sur un seul des dogmes de l'Église catholique.

— Oui, il a dit cela à l'aumônier. Mais enfin, il est contre le pouvoir temporel du pape, donc, c'est un hérétique.

— Il me semble qu'on devrait laisser en paix ce pauvre prêtre.

— Vous raisonnez, je crois? prendriez-vous son parti?

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire. Je prends le parti de tous les malades que je soigne.

— Bon, bon, vous feriez mieux de vous taire et de dire votre chapelet pour le salut de cette âme en l'honneur de Notre-Dame de Lourdes.

— Je me tairai, ma mère.

Le lendemain de la visite de l'aumônier et de la sœur supérieure, Julio se sentit plus mal. Sœur Thérèse était là; son regard, d'une remarquable douceur, plongeait dans le regard calme mais abattu de Julio. Ce regard si longtemps prolongé,

au milieu d'un silence profond, avait une signification. Il disait toutes les inquiétudes, tous les pressentiments et le vif désir de la bonne religieuse.

— Vous me demandez quelque chose? Thérèse, dit enfin Julio. Je vois cela à vos bons yeux. Voyons, pas de larmes. Je vous devine, vous croyez qu'il est temps, n'est-ce pas? Eh! bien, je vais faire ce que vous voulez.

— Oh! merci, dit Thérèse en essuyant ses pleurs, vous faites quelque chose pour moi!

— Oui, Thérèse, pour Dieu d'abord, et puis pour vous.

— Je vais appeler M. l'aumônier.

— Non, mon enfant, je respecte cet homme comme prêtre, mais il n'a pas ma confiance. Soyez assez bonne pour envoyer chercher l'abbé de Bordère.

La bonne sœur se hâta de faire la commission. Elle en prévint la supérieure.

— C'est bien, dit celle-ci, mais il faudra bien qu'il soit mis à l'extrême-onction par l'aumônier, et qu'il se rétracte publiquement. Sans cela...

L'abbé de Bordère était un prêtre qui vivait fort retiré à Bigorre. Il appartenait à une famille honorable du pays. Il avait professé la philosophie au séminaire de Tarbes. Quelques difficultés avec l'autorité diocésaine lui avaient fait quitter la France en 1826. Il était allé évangéliser les sauvages dans l'Amérique du Nord. Revenu de ses longues pérégrinations, l'amour du pays natal

l'avait fixé à Bigorre. Il disait la messe dans une communauté religieuse de la ville, confessait les malades, visitait les pauvres, cultivait deux ou trois vieux amis dans la ville et fuyait les prêtres.

C'était un homme de soixante-dix ans, d'un esprit fin, d'un caractère prudent, qui parlait peu, et qui n'écrivait jamais. En revanche, il avait beaucoup lu. Ce qui était mieux il avait beaucoup vu dans le monde, et bien vu. Les voyages lui avaient immensément profité.

L'abbé de Bordère était d'une nature forte, d'un caractère maître de lui-même et impénétrable. Extérieurement on ne pouvait voir en lui que le prêtre paisible, régulier, renfermé dans son intérieur, respectueux pour l'autorité. Au dedans, c'était une âme de feu, une intelligence hardie, un génie, chercheur du vrai, qui ne s'était arrêté que sur les limites du scepticisme.

Le vieillard. conduit par sœur Thérèse, arriva bientôt au chevet du malade.

La sœur se retira.

— Ne vous éloignez pas trop, ma sœur, dit Julio.

— Mon père, dit-il à l'abbé de Bordère, je vous ai fait venir. J'ai confiance en vous. Je sens que j'ai peu de jours à vivre. Peut-être à peine quelques heures. J'ai trop étudié les phases de la maladie dont je meurs, sur un être qui m'était cher, pour pouvoir me faire la moindre illusion. Je suis prêtre. Je suis né dans l'Église catholique aposto-

lique et romaine; je veux mourir dans son sein. Je crois aux dogmes qu'elle enseigne, qu'elle ne fait pas, dont elle est uniquement la dépositaire. Je me suis mêlé aux luttes contemporaines, aux questions soulevées par les intérêts humains du clergé. J'ai été un adversaire avoué de la puissance temporelle des papes. Je la crois inutile aujourd'hui, dangereuse même, au point de vue de l'influence morale qu'elle enlève dans le monde à la papauté. Je n'ai jamais attaqué un seul dogme de l'Église; et si je ne crois pas à celui qui a été proclamé à Rome, le 8 décembre 1854, c'est que le pape n'a pas le pouvoir, de droit, de transformer en dogme une simple opinion controversée dans l'Église; que d'ailleurs il a prononcé sa décision dogmatique en dehors du concile œcuménique, seul compétent dans ces matières, hors le cas d'urgence d'une décision sur des questions, antérieurement tranchées, par des conciles œcuméniques. Je me crois en sûreté de conscience sur tout cela. Maintenant, mon père, j'ai vivement attaqué une corporation ambitieuse qui domine le sacerdoce, et se donne la mission de conduire l'Église elle-même. Ce n'est pas en raison d'une spoliation de fortune dont j'ai été la victime, avec une sœur infortunée, mais parce que j'ai su trop de choses sur cette corporation. J'ai respecté le plus grand nombre des hommes qui la composent. J'ai flétri hautement l'esprit qui la dirige. Mes écrits ont été mis à l'*index*. Je vous sais trop éclairé pour croire que

vous me fassiez un scrupule de conscience, de m'être peu préoccupé des décisions de la congrégation romaine à cet égard. Où en serait l'esprit humain s'il croyait trouver là une mesure infaillible? Puis-je paraître devant Dieu, en sûreté de conscience, avec les anathèmes des prêtres qui m'ont appelé le *Maudit?* En quoi suis-je responsable du prétendu scandale que j'ai donné, disent-ils, dans l'Eglise, quand les fidèles qu'ils conduisent devraient savoir, que de tout temps l'Église a laissé la liberté de discussion dans les questions douteuses? Prononcez sur tout cela, mon père. Si j'ai été un homme d'orgueil, un révolté contre l'Église, dites-le moi; je m'humilierai devant vous et je ferai une rétractation bien simple de l'erreur où je pourrais être tombé dans une complète bonne foi.

— Non, mon frère, reprit, d'une voix nette mais douce, le vieillard assis auprès du lit funèbre de Julio, non, vous n'avez rien à rétracter. Je vous connais beaucoup, j'ai lu vos écrits; et si le catholicisme, tel que le moyen âge l'a fait, pouvait être sauvé, il le serait par des hommes de votre foi simple, de votre noble dévouement. Vous n'avez pas écrit une ligne que n'avouât la plus sévère orthodoxie libre des préjugés de cette fatale école de l'ultramontanisme, qui s'est donné la mission de conduire l'Église aux abîmes. Hélas! mon frère, je les ai étudiées comme vous ces questions brûlantes du catholicisme, de la papauté, de l'Église

dans sa vie spirituelle, dans sa vie temporelle au sein des sociétés humaines. Je les ai sondés ces terribles problèmes; et quand vous, théologien si craintif, vous cherchiez à sauvegarder l'orthodoxie, et, vous renfermant dans le cercle inflexible de l'enseignement, vous défendiez à votre raison une enquête sur la nature même de l'Église, et ses fonctions dans les destinées à venir du monde, plus hardi que vous, plus sévère dans ma logique, mesurant, d'un œil calme, la profondeur des abîmes, je me demandais ce qu'il resterait de ces institutions, quand elles auront passé par le crible des siècles, et que la raison humaine, arrivée à son complet développement, verra toutes choses dans de lumineuses clartés. Les fous qui vous ont jeté la haine, qui vous ont persécuté, qui vous ont maudit, vous auraient proclamé un sauveur de l'Église, s'ils pouvaient soupçonner qu'un jour viendra où il sera heureux, pour le symbole chrétien, que l'humanité acclame le Christ, comme l'un de ses plus sublimes révélateurs, et reconnaisse que sa loi d'amour est la loi impérissable et éternellement belle. Certes, mon frère, vous n'êtes jamais arrivé à aucune de ces hardiesses qui sont la négation apparente du christianisme tout entier, et qui en seront peut-être un jour la consécration, en face des doctrines de la science qui niera Dieu, l'âme spirituelle, et des droits et des devoirs moraux en dehors des jouissances et des besoins de la vie matérielle. Voilà les longues et douloureuses

préoccupations de mon intelligence depuis bien des années. Vous êtes le premier devant qui je les dévoile. A quoi bon? J'ai suivi une voie diamétralement opposée à la vôtre. Vous avez abordé les discussions religieuses; je les ai évitées. La publicité a eu pour vous ses enivrements et ses déceptions; j'ai eu horreur de ces luttes qui n'amènent à rien et dont le dernier mot est toujours l'écrasement du faible qui a raison, sous le genou du puissant qui soutient une mauvaise cause. Vous n'avez pas eu peur d'être stygmatisé; j'ai tremblé d'être soupçonné même de ne pas penser comme le vulgaire. C'est que vous, avec votre cœur noble et fier, vous avez cru qu'on éclairait les hommes en leur montrant le vrai, et que moi, l'expérience m'a fait voir qu'on ne les entraînait qu'en leur voilant la vérité sous quelque sentiment dont on puisse les passionner. Aussi, mon ami, vous mourez martyr, réprouvé par les prêtres, et je vis paisible au sein de l'Église, que je juge plus sévèrement que vous ne l'avez pu faire vous-même. Vous serez dans l'histoire, je n'y serai pas. Mais vous y serez avec ces flétrissures stupides que le fanatisme jette aux noms illustres, quand ils n'ont pas eu ma prudence. Vous emportez avec vous toutes les grandes illusions de la foi; je reste avec mes désenchantements. J'ai réservé la solution de mes doutes terribles à cette heure suprême où commence une autre vie. C'est le seul repos que j'ai pu parvenir à me donner depuis vingt ans. O Julio, que je voudrais

mourir comme vous! Vous allez vous éteindre en vrai croyant, et votre âme s'élèvera à Dieu, portée par l'ange de l'espérance et de l'amour. Moi, j'en tremble déjà, je mourrai en sceptique, en chercheur du vrai qui n'a pas eu heureusement l'orgueil stupide d'affirmer une incroyance, mais qui a eu le malheur de ne voir jamais assez de certitudes pour dire à l'esprit : Repose toi, voilà la vérité, contemple-là. Je sais qu'en vous tenant ce langage, je ne vous scandalise en rien. Ce n'est pas vous, qui repousserez ce pauvre douteur que vous avez choisi pour père de votre âme, et pour votre consolateur à l'heure suprême. Mais l'aveu des souffrances d'un de vos frères sur ces questions, qui ont dû se dresser devant vous avec d'aussi cruelles incertitudes, vous prouvera que ces problèmes ont tourmenté d'autres intelligences que la vôtre. Ne soyons pas trop affligés de ces épreuves. Elle ne peuvent offenser Dieu. Elles sont même un hommage qu'on va directement à lui. Peut-on chercher le vrai sans chercher Dieu? Je viens à mon tour de décharger mon âme dans la vôtre. Ces choses-là, on ne peut les confier qu'à un mourant. Les déposer sur le papier ce serait s'exposer à être trahi dans ce monde et, après la mort, à voir ses ossements rejetés de leur fosse par la haine des fanatiques. Quant aux sentences des scribes de la loi nouvelle et aux anathèmes qu'ils ont jetés à votre nom, vous savez vous-même, que ce sont des peines purement disciplinaires. Dieu ne se fait pas l'exécuteur

des hautes-œuvres de cette justice barbare qui proscrit jusqu'à la pensée. Tout cela a fait son temps, et, s'il s'exhale tant de rage dans ce monde religieux, qui vous a si cruellement persécuté, c'est la preuve qu'il en est venu à sa derniere manifestation d'impuissance. Non, Dieu n'a pas ratifié contre vous aucun de leurs anathèmes. Non, prêtre, martyr, vous n'êtes pas maudit. De tout ce siècle vous êtes le seul grand, car vous avez souffert. Dieu vous avait donné le talent, la vertu; vous pouviez arriver si facilement à ces honneurs de l'Église, pour lesquels on ne demande aucun sacrifice à la vérité et à des convictions intimes. Vous avez foulé tout cela aux pieds! Vous avez saintement aimé la vérité! Attendez-vous à la délivrance, prix légitime de ceux qui ont combattu pour elle!

Ici le prêtre s'arrêta. Julio lui demanda de l'écouter sur les fautes de sa vie pour lesquelles il désirait l'absolution sacramentelle.

Après cet aveu, et la sentence de pardon prononcée sur sa tête, Julio sembla entrer dans une espèce d'extase. Tout à coup un étranger entre, avec précipitation, dans la chambre de Julio, s'avance vers le lit et saisit la main du mourant.

Une vive rougeur se répand sur les traits de sœur Thérèse. Elle tomba affaissée au pied de la couche funèbre. Julio a regardé. Ce dernier visiteur, au moment des adieux à la vie, est Loubère. Il est venu de Paris en toute hâte. La lettre de

son ami, des pressentiments terribles l'avaient averti.

Julio le reconnaît.

— C'est vous, Loubère!

— Oui, mon ami. J'ai le bonheur de vous voir encore!

Julio sembla recouvrer de la force, et attirant Loubère et Thérèse vers lui, il leur dit à demi-voix :

— Pauvres enfants! Dieu vous réunit auprès de mon lit de mort. Loubère écoutez-moi! Thérèse a expié sa faute et la vôtre en se dévouant à l'humanité qui souffre dans son corps. Vous, mon fils, ne soyez plus un lion indomptable! Il y a encore dans le sacerdoce une belle mission à remplir, faites tout pour la reprendre. L'âme de l'humanité souffre. Le prêtre, au milieu même du triste formalisme dans lequel étouffe le monde religieux, peut faire du bien à cette âme. C'est la plus noble tâche ici-bas.

Il tomba ensuite dans une crise où sembla se livrer la dernière lutte qui précède le dégagement de la vie. Il en sortit bientôt pour rappeler sœur Thérèse.

— Ma fille, venez ici. Soulevez-moi un peu..... Je sens que je m'affaisse..... Tenez-moi dans vos bras : c'est là que je veux mourir..... Vous remplacerez ma Louise bien-aimée.

Puis tendant une main presque glacée à son fidèle ami :

— Loubère, vous m'avez dit souvent que vous

me deviez la vie. En Italie, à votre tour, vous m'avez sauvé. Cependant je vous demande encore quelque chose. C'est votre âme que je veux offrir à Dieu en paraissant devant lui. Adieu..... Il est bon..... bien bon de croire.

Et un souffle léger, comme une douce brise, sortant des lèvres pâles du mourant, passa sur le visage de sœur Thérèse. Julio s'éteignait.

Ses traits se transfigurèrent, comme par une illumination de l'âme qui part de la vie, et qui entrevoit le vrai sur le seuil de l'éternité.

Le prêtre, témoin de cette grande scène, frappé de l'expression sublime du visage de Julio, lui donna une dernière bénédiction et, tombant à genoux, il s'écria :

— Soyez adoré, Seigneur! Vous seul êtes juste! Vous avez donné l'éternelle paix au MAUDIT!

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

DU

TOME TROISIÈME

SIXIÈME PARTIE.

UNE VICTIME DE L'INQUISITION A ROME.

I. La frontière 5
II. L'extatique de Viterbe 14
III. L'entrée à Rome 21
IV. Les prisons de l'Inquisition 26
V. Laas-le-Bourg 35
VI. Loubère au *Gèsu* 43
VII. Un petit monsignor 70
VIII. Le cardinal Antonelli 75
IX. Le contrebandier 84
X. Pie IX et l'émeute à Rome. 88
XI. Les gueux de Rome 102
XII. Un véritable siége. 106
XIII. Osteria della Sabina. 111

SEPTIÈME PARTIE.

LE GRAND THÉATRE. LA GRANDE LUTTE.

I. Louise à Paris 119
II. En pays libre 127

III. Encore un meurtre 136
IV. Catholicisme et liberté 160
V. La Bohême sacerdotale. 164
VI. Calomniez d'abord. 173
VII. Marion la Champiso 182
VIII. Le diacre d'office 193
IX. Conférences de Saint-Eustache 204
X. Une soirée chez madame de Tourabel 213
XI. La thèse du mariage des prêtres. 222
XII. Plaidoyer de Loubère 232
XIII. Une amitié rompue 239
XIV. Une scène chez le promoteur 243

HUITIÈME PARTIE.

L'HOLOCAUSTE.

I. Diplomatie épiscopale 260
II. Paris! Paris! 264
III. Le livre de la puissance temporelle des papes 271
IV. Le coup de foudre. 279
V. Le prêtre homme 290
VI. Le prêtre homme (suite). 296
VII. Concile de Limoux 307
VIII. *Proh dolor!* 319
IX. Un chapeau de cardinal. 332
X. La dernière proscription 345
XI. Le solitaire de la vallée de Campan 351
XII. Dernières pages de Julio 360
XIII. Lettre de Julio à Loubère 369
XIV. L'hospice de Bigorre 373

